

Vingtième siècle : Témoins et acteurs

Mère voici vos fils qui se sont tant battus.
Qu'ils ne soient pas pesés comme on pèse un esprit.
Qu'ils soient plutôt jugés comme on juge un proscrit
Qui rentre en se cachant par des chemins perdus.

Mère voici vos fils et leur immense armée.
Qu'ils ne soient pas jugés sur leur seule misère.
Que Dieu mette avec eux un peu de cette terre
Qui les a tant perdus et qu'ils ont tant aimée.

Mère voici vos fils qui se sont tant perdus.
Qu'ils ne soient pas jugés sur une basse intrigue.
Qu'ils soient réintégrés comme l'enfant prodigue.
Qu'ils viennent s'écrouler entre deux bras tendus

Qu'ils soient réhonorés comme de nobles fils.
Qu'ils soient réinstallés dans la noble maison.
Et dans les champs de blés et les champs de maïs.
Et qu'ils soient replacés dans la droite raison.

Et qu'ils soient reposés dans leur jeune saison.
Et qu'ils soient rétablis dans leur jeune printemps.
Et que sur leur épaule une blanche toison
Les refasse pasteurs de troupeaux importants

Charles Péguy

AVANT PROPOS

Victor Hugo pensait que le vingtième siècle serait l'âge d'or de l'humanité. La science et la technique, associées à la démocratie devaient précéder les progrès sociaux et apporter le bonheur à tous les hommes sans exception.

Au lieu de cela, l'Europe s'acharna à défendre des valeurs d'un autre âge et il y eut les deux guerres mondiales, ces naufrages de la raison.

Puis ce fut la paix, une paix scellée par la réconciliation franco-allemande. Les vainqueurs de 1945 surent faire ce que dont leurs prédécesseurs de 1918 n'avaient pas été capables : jeter les bases d'une paix durable. C'est ainsi qu'à 65 ans, je peux dire que je ne sais pas ce que c'est que la guerre et cela, aucune génération dans notre pays n'a pu en dire autant depuis la Paix Romaine. Je ne serai jamais assez reconnaissant à la génération de mes parents d'avoir su me faire ce cadeau, le plus précieux d'entre tous.

Mais cette paix était une paix armée, avec un « rideau de fer » traversant notre continent, avec les menaces issues des crises de Berlin et de Cuba, aggravées par le potentiel de destruction massive amassé par les deux géants américain et soviétique. Et après la chute du mur de Berlin et l'effondrement du communisme, le danger d'affrontement entre les blocs fit place à une menace plus grave encore, qui se matérialisa le 11 septembre 2001, lors des attentats contre les *twin towers* de New York.

Mais surtout, la paix en occident ne signifia nullement la fin des conflits (Corée, Vietnam, guerres coloniales), ni celle des génocides et persécutions, qui ensanglantèrent le Cambodge et le Ruanda et firent même pour un temps leur retour en Europe, avec la Bosnie. Il y en avait toujours autant, mais ils n'étaient plus chez nous.

Le vingtième siècle, ce fut aussi le double visage de la démocratie et des dictatures les plus sanglantes, parfois soutenues, comme au Chili, par des pays démocratiques qui trahissaient ainsi leurs propres valeurs.

La science elle même prit à l'humanité sa part de lumière et d'ombre, elle fut pour l'homme le *Docteur Jekyll* et le *Mister Hyde* qui est en chacun de nous. Elle apporta à la fois bien-être et destruction. Elle permit la maîtrise du nucléaire civil (si on excepte Tchernobyl), mais conçut les bombes atomiques qui détruisirent deux villes japonaises en 1945. Elle fut à l'origine de la médecine la plus efficace, mais en limita l'accès aux citoyens des pays riches.

Aujourd'hui, à l'aube du vingt-et-unième siècle, qu'avons nous fait des espérances de Victor Hugo ?

Serons-nous capables de relever les défis du moment, qui ont nom développement du tiers monde, paix dans les régions troublées du globe et réchauffement climatique

Serons-nous seulement capables de léguer à nos enfants cet héritage de paix que nous avons reçu de nos parents ?

Peut-être une vision claire du passé nous aidera-t-elle à comprendre l'avenir. Je n'ai pas le talent littéraire de Günther Grass et ne prétends pas être capable d'écrire un chapitre par année du vingtième siècle. Mais, au moins, puis-je essayer de faire une compilation, parmi les textes qui ont marqué mon esprit, de ceux que je crois être les plus significatifs de notre vingtième siècle. Je le ferai comme un message transmis à mes petits enfants et ce sera ma contribution au nécessaire devoir de mémoire.

Qu'on me pardonne, j'ai toujours la même méfiance vis à vis des traductions, qui restituent rarement le texte original, quand elles ne le dénaturent pas complètement. Pour cette raison, les textes seront transcrits dans la langue où je les ai lus et, sauf exceptions, ils ne seront pas accompagnés de leurs traductions. Mais également, à chaque fois que c'est possible, j'ai porté dans l'index les références de sites Internet qui permettent d'obtenir des traductions partielles ou complètes des textes présentés ici.

Pierre Sassier
Décembre 2009

ETRE UN HOMME (UNE FEMME)

Rudyard Kipling – texte français d'André Maurois

If you can keep your head when all about you
Are losing theirs and blaming it on you,
If you can trust yourself when all men doubt
you.
But make allowance for their doubting too;
If you can wait and not be tired by waiting.
Or being lied about, don't deal in lies,
Or being hated, don't give way to hating,
And yet don't look too good, nor talk too wise:

If you can dream -and not make dreams your
master
If you can think -and not make thoughts your
aim
If you can meet Triumph and Disaster
And treat those two impostors just the same;
If you can bear to hear the truth you've spoken
Twisted by knaves to make a trap for fools.
Or watch the things you gave your life to
broken,
And stoop and build'em up with worn-out
tools:

If you can make one heap of all your winnings
And risk it on one turn of pitch-and-toss,
And lose, and start again at your beginnings
And never breathe a word about your loss;
If you can force your heart and nerve and
sinew
To serve your turn long after they are gone,
And so hold on when there is nothing in you
Except the Will which says to them: "Hold on!"

If you can talk with crowds and keep your
virtue,
Or walk with Kings -nor lose the common
touch,
If neither foes nor loving friends can hurt you,
If all men count with you, but none too much;
If you can fill the unforgiving minute,
With sixty seconds' worth of distance run.
Yours is the Earth and everything that's in it,
And -which is more- you'll be a Man, my son!



Rudyard Kipling



André Maurois

*Si tu peux voir détruit l'ouvrage de ta vie
Et sans dire un seul mot te mettre à
rebâtir,
Ou perdre en un seul coup le gain de cent
parties
Sans un geste et sans un soupir ;*

*Si tu peux être amant sans être fou
d'amour,
Si tu peux être fort sans cesser d'être
tendre,
Et, te sentant haï, sans haïr à ton tour,
Pourtant lutter et te défendre ;*

*Si tu peux supporter d'entendre tes
paroles
Travesties par des gueux pour exciter des
sots,
Et d'entendre mentir sur toi leurs bouches
folles
Sans mentir toi-même d'un mot ;*

*Si tu peux rester digne en étant populaire,
Si tu peux rester peuple en conseillant les
rois,
Et si tu peux aimer tous tes amis en frère,
Sans qu'aucun d'eux soit tout pour toi ;*

*Si tu sais méditer, observer et connaître,
Sans jamais devenir sceptique ou
destructeur,
Rêver, mais sans laisser ton rêve être ton
maître,
Penser sans n'être qu'un penseur ;*

*Si tu peux être dur sans jamais être en
rage,
Si tu peux être brave et jamais imprudent,
Si tu sais être bon, si tu sais être sage,
Sans être moral ni pédant ;*

*Si tu peux rencontrer Triomphe après
Défaite
Et recevoir ces deux menteurs d'un même
front,
Si tu peux conserver ton courage et ta tête
Quand tous les autres les perdront,*

*Alors les Rois, les Dieux, la Chance et la
Victoire
Seront à tous jamais tes esclaves soumis,
Et, ce qui vaut mieux que les Rois et la
Gloire
Tu seras un homme, mon fils.*

ETRE LIBRE

I have a dream

Martin Luther King, 28 Août 1963, au Lincoln Memorial de Washington

I have a dream that one day this nation will rise up and live out the true meaning of its creed: "We hold these truths to be self-evident, that all men are created equal."

I have a dream that one day on the red hills of Georgia, the sons of former slaves and the sons of former slave owners will be able to sit down together at the table of brotherhood.

I have a dream that one day even the state of Mississippi, a state sweltering with the heat of injustice, sweltering with the heat of oppression, will be transformed into an oasis of freedom and justice.

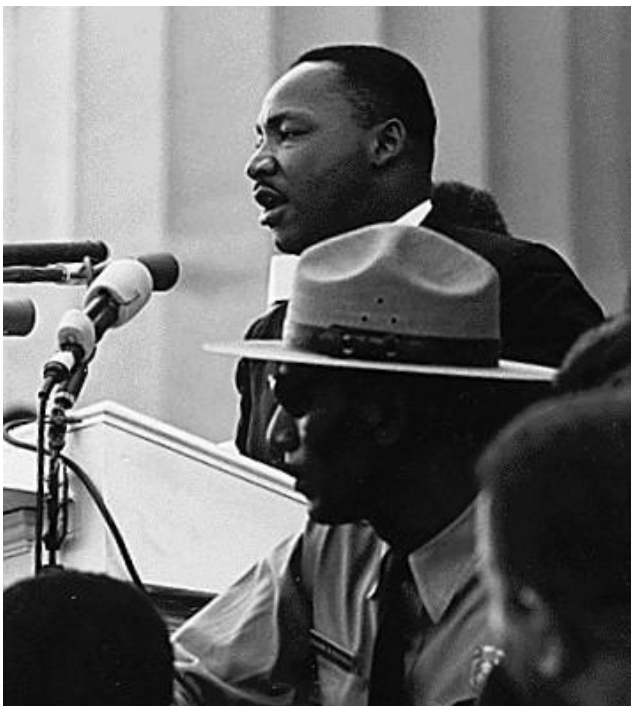
I have a dream that my four little children will one day live in a nation where they will not be judged by the color of their skin but by the content of their character.

I have a *dream* today!

I have a dream that one day, down in Alabama, with its vicious racists, with its governor having his lips dripping with the words of "interposition" and "nullification" -- one day right there in Alabama little black boys and black girls will be able to join hands with little white boys and white girls as sisters and brothers.

I have a *dream* today!

I have a dream that one day every valley shall be exalted, and every hill and mountain shall be made low, the rough places will be made plain, and the crooked places will be made straight; "and the glory of the Lord shall be revealed and all flesh shall see it together."



La liberté ne se partage pas

John Kennedy, Berlin, 26 juin 1963, après la construction du mur séparant la ville en deux.

There are many people in the world who really don't understand, or say they don't, what is the great issue between the free world and the Communist world. Let them come to Berlin.

There are some who say that communism is the wave of the future. Let them come to Berlin.

And there are some who say in Europe and elsewhere we can work with the Communists. Let them come to Berlin.

And there are even a few who say that it is true that communism is an evil system, but it permits us to make economic progress. *Lass'sie nach Berlin kommen.* Let them come to Berlin.

Freedom has many difficulties and democracy is not perfect, but we have never had to put a wall up to keep our people in, to prevent them from leaving us. I want to say, on behalf of my countrymen, who live many miles away on the other side of the Atlantic, who are far distant from you, that they take the greatest pride that they have been able to share with you, even from a distance, the story of the last 18 years. I know of no town, no city, that has been besieged for 18 years that still lives with the vitality and the force, and the hope and the determination of the city of West Berlin. While the wall is the most obvious and vivid demonstration of the failures of the Communist system, for all the world to see, we take no satisfaction in it, for it is, as your Mayor has said, an offence not only against history but an offence against humanity, separating families, dividing husbands and wives and brothers and sisters, and dividing a people who wish to be joined together.

What is true of this city is true of Germany — real, lasting peace in Europe can never be assured as long as one German out of four is denied the elementary right of free men, and that is to make a free choice. In 18 years of peace and good faith, this generation of Germans has earned the right to be free, including the right to unite their families and their nation in lasting peace, with good will to all people. You live in a defended island of freedom, but your life is part of the main. So let me ask you, as I close, to lift your eyes beyond the dangers of today, to the hopes of tomorrow, beyond the freedom merely of this city of Berlin, or your country of Germany, to the advance of freedom everywhere, beyond the wall to the day of peace with justice, beyond yourselves and ourselves to all mankind.

Freedom is indivisible, and when one man is enslaved, all are not free. When all are free, then we can look forward to that day when this city will be joined as one and his country and this city will be joined as one and this country and this great Continent of Europe in a peaceful and hopeful globe. When that day finally comes, as it will, the people of West Berlin can take sober satisfaction in the fact that they were in the front lines for almost two decades.

All free men, wherever they may live, are citizens of Berlin, and, therefore, as a free man, I take pride in the words *"Ich bin ein Berliner."*

C'est un beau jour après un long chemin...

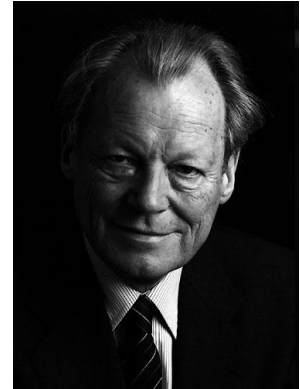
Willy Brandt, Berlin, 10 novembre 1989, après la chute du mur

Si on m'avait dit, seulement cinq ans avant, que je verrais de mon vivant la chute du mur de Berlin et la réunification de l'Allemagne, je ne l'aurais pas cru.

D'ailleurs, beaucoup d'allemands n'y croyaient pas non plus.

Rien ne peut mieux exprimer ce que dut être ce moment que cette phrase, empruntée à Schiller et prononcée par un député allemand : *Heute ist für mich ein schöner Götterfunke*.

Il appartenait à Willy Brandt, ancien chancelier fédéral et surtout ancien bourgmestre de Berlin, de prononcer le discours lié à cet événement historique



Dies ist ein schöner Tag nach einem langen Weg. Doch wir befinden uns erst an einer Zwischenstation. Wir sind noch nicht am Ende des Weges angelangt. Es liegt noch eine Menge vor uns.

Die Zusammengehörigkeit der Berliner und der Deutschen überhaupt manifestiert sich auf eine bewegende, auf eine uns aufwühlende Weise, am bewegendsten dort, wo getrennte Familien endlich wieder ganz unverhofft und tränenvoll zusammenfinden. Mich hat auch das Bild angerührt von dem Polizisten auf unserer Seite, der rübergeht zu seinem Kollegen und sagt: „Jetzt haben wir uns so viele Wochen, vielleicht Monate auf Abstand gesehen, ich möchte Ihnen einmal die Hand geben.“ Das ist die richtige Art, sich dem jetzt Anstehenden zu nähern: einander die Hand zu reichen, nachtragend nur dort zu sein, wo es unbedingt sein muß. Und, wo immer es geht, Bitterkeit zu überwinden. Das habe ich auch heute mittag am Brandenburger Tor gespürt.

Als Bürgermeister der schwierigen Jahre von 1957 bis 1966, also auch der Zeit des Mauerbaus, und als einer, der in der Bundesrepublik und für sie einiges zu tun hatte mit dem Abbau von Spannungen in Europa und mit dem Ringen um das jeweils erreichbare Maß an sachlichen Verbindungen und menschlichen Kontakten: Mein ganz herzlicher Gruß gilt den Berlinerinnen und Berlinern in allen Teilen der Stadt und gleichermaßen den Landsleuten überall in Deutschland.

Es wird jetzt viel davon abhängen, ob wir uns - wir Deutsche, hüben und drüben - der geschichtlichen Situation gewachsen erweisen. Das Zusammenrücken der Deutschen, darum geht es. Das Zusammenrücken der Deutschen verwirklicht sich anders, als es die meisten erwartet haben. Und keiner sollte jetzt so tun, als wüßte er ganz genau, in welcher konkreten Form die Menschen in den beiden Staaten in ein neues Verhältnis zueinander geraten werden. Daß sie in ein anderes Verhältnis zueinander geraten, daß sie in Freiheit zusammenfinden und sich entfalten können, darauf kommt es an.

Und sicher ist, daß nichts im anderen Teil Deutschlands wieder so werden wird wie es war. Die Winde der Veränderung, die seit einiger Zeit über Europa ziehen, haben an Deutschland nicht vorbeiziehen können. Meine Überzeugung war es immer, daß die betonierte Teilung und daß die Teilung durch Stacheldraht und Todesstreifen gegen den Strom der Geschichte standen. Und ich habe es noch in diesem Sommer erneut zu Papier gebracht: Berlin wird leben, und die Mauer wird fallen. Übrigens, ein Stück von jenem scheußlichen Bauwerk, ein Stück davon können wir dann von

mir aus sogar als Erinnerung an ein geschichtliches Monstrum stehen lassen. So wie wir seinerzeit nach heftigen Diskussionen in unserer Stadt uns bewußt dafür entschieden haben, die Ruine der Gedächtniskirche stehen zu lassen.

Denen, die heute noch so schön jung sind, und denen, die nachwachsen, kann es nicht immer leichtfallen, sich die historischen Zusammenhänge, in die wir eingebettet sind, klarzumachen. Deshalb sage ich nicht nur, daß wir bis zum Ende der Spaltung - zornig, aber auch im Gefühl der Ohnmacht habe ich im August '61 dagegen angerebet - noch einiges vor uns haben, sondern ich erinnere uns auch daran, daß das alles nicht erst am 13. August 1961 begonnen hat. Das deutsche Elend begann mit dem terroristischen Nazi-Regime und dem von ihm entfesselten Krieg. Jenem schrecklichen Krieg, der Berlin wie so viele andere deutsche und nichtdeutsche Städte in Trümmerwüsten verwandelte. Aus dem Krieg und aus der Veruneinigung der Siegermächte erwuchs die Spaltung Europas, Deutschlands und Berlins. Jetzt wächst zusammen, was zusammengehört. Jetzt erleben wir, und ich bin dem Herrgott dankbar dafür, daß ich dies miterleben darf: die Teile Europas wachsen zusammen.

Ich bin sicher, daß der Präsident der Vereinigten Staaten und der erste Mann der Sowjetunion dies, was im Gange ist bei uns, zu würdigen wissen werden, wenn sie einander demnächst auf einem Schiff im Mittelmeer begegnen. Und ich bin sicher, daß unsere französischen und unsere britischen Freunde - neben den Amerikanern die bewährten Schutzmächte in schwierigen Jahren - mit uns den Prozeß der Veränderung, des neuen Aufbruchs als wichtig einzuordnen wissen. Ich weiß, daß unsere Nachbarn im europäischen Osten verstehen, was uns bewegt, und daß es sich einfügt in das Neue Denken und Handeln, das die Zentral- und Osteuropäer selbst in Anspruch nimmt. Die Sicherheit, die wir unseren Nachbarn und auch den großen Mächten dieser Welt bieten können, ist die, daß wir keine Lösung unserer Probleme anstreben, die sich nicht einfügt in unsere Pflichten gegenüber dem Frieden und gegenüber Europa. Uns leitet die gemeinsame Überzeugung, daß die Europäische Gemeinschaft weiterentwickelt und die Zerstückelung unseres Kontinents schrittweise, aber definitiv überwunden werden muß.

Damals, im August '61, haben wir nicht nur im berechtigten Zorn gefordert: Die Mauer muß weg. Wir haben uns auch sagen müssen: Berlin muß trotz der Mauer weiterleben. Wir haben die Stadt - mit Hilfe des Bundes, was wir auch nicht vergessen wollen - wieder aufgebaut. Andere, die nach uns kamen, haben dem Wiederaufbau wichtiges hinzugefügt. Aber hier in Berlin war uns zusätzlich zu allen innerstädtischen Aufgaben, zum Wohnungsbau, zum kulturellen und wirtschaftlichen Neuaufbau, aufgetragen, den Weg nach Deutschland offenzuhalten. Wir haben intensiv darüber nachgedacht, wie wir, auch als es schier hoffnungslos aussah, den besonders brutalen Auswirkungen der Trennung doch entgegenwirken könnten. Wie der Spaltung zum Trotz deutscher und europäischer Zusammenhalt bewahrt und gepflegt werden könnte. Natürlich gab es nicht immer gleich Übereinstimmung darüber, wie das am besten zu erreichen sei.

Mir hat sich das Datum des 18. Dezember 1963 besonders eingeprägt. Nicht nur, weil ich Geburtstag hatte, sondern weil das der Tag war, an dem aufgrund der Passierscheine - mehr konnten wir damals nicht erreichen - Hunderttausende drüben waren, nicht nur bei den Verwandten in Ost-Berlin, sondern auch mit denen, die aus „der Zone“ kamen. Das war alles unzulänglich, und es blieb schrecklich brüchig. Aber wir haben uns nicht davon abbringen lassen, auch jeden möglichen kleinen Schritt zu tun, um den Kontakt zwischen den Menschen zu fördern und den Zusammenhalt der Nation nicht absterben zu lassen.

Es hat dann noch fast ein Jahrzehnt gedauert, bis durch einen Verkehrsvertrag und einen Grundlagenvertrag die damals möglichen Veränderungen erreicht werden konnten. Eine Vielzahl von Abkommen und Absprachen hat sich dem hinzugefügt. Es bleibt richtig, auch aus nationalen Gründen, daß wir einen Leerraum nicht entstehen lassen durften.

Richtig war es auch, die Außenbedingungen für das geteilte Deutschland und die Menschen in ihm zu entlasten und zu verbessern, wo immer sich Gelegenheit hierzu bot. Das war der Inhalt unserer Vertragspolitik. Das war der Inhalt unseres Hinwirkens auf die gesamteuropäische Konferenz in Helsinki, schwierig beginnend, aber verpflichtet auf die Menschenrechte, auf Zusammenarbeit, auch auf Abbau von Überrüstungen in Europa. Und dieses sich langsam Hinbewegen auf Stabilität, auf Abbau statt weiteren Aufbau von Rüstungen, macht sich nun bezahlt. Dies ist im Gange, dies hat wesentlich dazu beigetragen, daß wir es heute mit verbesserten Rahmenbedingungen zu tun haben. Und ich füge hinzu: Wenn ich meine Landsleute im anderen Teil Deutschlands gut verstehe, dann stimmen sie mit mir, und ich denke mit uns allen, hier überein. Keiner wünscht Schwierigkeiten mit den sowjetischen Truppen, die sich noch auf deutschem Boden befinden. Die bleiben auch nicht immer da. An der militärischen Präsenz wird sich etwas ändern. Wir wollen friedliche Lösungen gerade auch im Verhältnis zur Großmacht im Osten.

Ich möchte noch sagen: Zusätzlich dazu, daß es einen Hoffnungsträger auch in der Sowjetunion gibt, und daß es Demokratiebewegungen in Polen und Ungarn gibt - anderswo werden sie folgen -, ist ein neuer Faktor von eigener Qualität hinzugetreten. Und zwar dadurch, daß unsere Landsleute in der DDR und in Ost-Berlin ihre Geschicke selbst, unüberhörbar für alle Welt, in ihre Hände übernommen haben. Das Volk selbst hat gesprochen, hat Veränderungen gefordert, nicht zuletzt das Recht auf wahrhaftige Information und auf freie Bewegung und auf Freiheit des organisatorischen Zusammenschlusses. Ich denke, daß die Volksbewegung im anderen Teil Deutschlands ihre Erfüllung nur in wirklich freien Wahlen finden kann. Und ich meine auch, daß es eine lohnende Aufgabe sein kann, am Werk der Erneuerung an Ort und Stelle mitzuwirken und sie nicht denen zu überlassen, die übrig bleiben.

Noch einmal: Nichts wird wieder so, wie es einmal war. Dazu gehört, daß auch wir im Westen nicht an mehr oder weniger schönen Parolen von gestern gemessen werden, sondern an dem, was wir heute und morgen zu tun, zu leisten bereit und in der Lage sind, geistig und materiell. Ich hoffe, die Schubladen sind nicht leer, was das Geistige angeht. Ich hoffe auch, die Kassen geben noch was her. Und ich hoffe, die Terminkalender lassen Raum für das, was jetzt sein muß. Die Bereitschaft nicht zum erhobenen Zeigefinger, sondern zur Solidarität, zum Ausgleich, zum neuen Beginn, wird auf die Probe gestellt. Es gilt jetzt, neu zusammenzurücken. Den Kopf klar zu behalten und so gut wie möglich das zu tun, was unseren deutschen Interessen ebenso entspricht wie unserer Pflicht gegenüber Europa.

Mourir debout ou vivre à genoux

Louis Aragon

Et s'il était à refaire
Je referais ce chemin
Une voix monte des fers
Et parle des lendemains

On dit que dans sa cellule
Deux hommes cette nuit-là
Lui murmuraient "Capitule
De cette vie es-tu las

Tu peux vivre tu peux vivre
Tu peux vivre comme nous
Dis le mot qui te délivre
Et tu peux vivre à genoux"

Et s'il était à refaire
Je referais ce chemin
La voix qui monte des fers
Parle pour les lendemains

Rien qu'un mot la porte cède
S'ouvre et tu sors Rien qu'un mot
Le bourreau se dépossède
Sésame Finis tes maux

Rien qu'un mot rien qu'un mensonge
Pour transformer ton destin
Songe songe songe songe
A la douceur des matins

Et si c'était à refaire
Je referais ce chemin
La voix qui monte des fers
Parle aux hommes de demain

J'ai tout dit ce qu'on peut dire
L'exemple du Roi Henri
Un cheval pour mon empire
Une messe pour Paris

Rien à faire Alors qu'ils partent
Sur lui retombe son sang
C'était son unique carte
Périssent cet innocent

Et si c'était à refaire
Referait-il ce chemin
La voix qui monte des fers
Dit je le ferai demain

Je meurs et France demeure
Mon amour et mon refus
O mes amis si je meurs
Vous saurez pour quoi ce fut

Ils sont venus pour le prendre
Ils parlent en allemand
L'un traduit Veux-tu te rendre
Il répète calmement

Et si c'était à refaire
Je referais ce chemin
Sous vos coups chargés de fers
Que chantent les lendemains

Il chantait lui sous les balles
Des mots *sanglant est levé*
D'une seconde rafale
Il a fallu l'achever

Une autre chanson française
A ses lèvres est montée
Finissant la Marseillaise
Pour toute l'humanité

*Hommage à Jean Pierre Timbaud
Fusain de Boris Taslitzky réalisé dans la clandestinité
en octobre 1941*



L'affiche Rouge

(Louis Aragon, à la mémoire du groupe Manouchian)

**Vous n'avez réclamé ni gloire ni les larmes
Ni l'orgue ni la prière aux agonisants
Onze ans déjà que cela passe vite onze ans
Vous vous étiez servis simplement de vos armes
La mort n'éblouit pas les yeux des Partisans**

**Vous aviez vos portraits sur les murs de nos villes
Noirs de barbe et de nuit hirsutes menaçants
L'affiche qui semblait une tache de sang
Parce qu'à prononcer vos noms sont difficiles
Y cherchait un effet de peur sur les passants**

**Nul ne semblait vous voir Français de préférence
Les gens allaient sans yeux pour vous le jour durant
Mais à l'heure du couvre-feu des doigts errants
Avaient écrit sous vos photos « morts pour la France »
Et les mornes matins en étaient différents**

**Tout avait la couleur uniforme du givre
A la fin février pour vos derniers moments
Et c'est alors que l'un de vous dit calmement
Bonheur à tous Bonheur à ceux qui vont survivre
Je meurs sans haine en moi pour le peuple allemand**

**Adieu la peine et le plaisir Adieu les roses
Adieu la vie adieu la lumière et le vent
Marie-toi sois heureuse et pense à moi souvent
Toi qui vas demeurer dans la beauté des choses
Quand tout sera fini plus tard en Erivan**

**Un grand soleil d'hiver éclaire la colline
Que la nature est belle et que le cœur me fend
La justice viendra sur nos pas triomphants
Ma Mélinée ô mon amour mon orpheline
Et je te dis de vivre et d'avoir un enfant**

**Ils étaient vingt et trois quand les fusils fleurirent
Vingt et trois qui donnaient le cœur avant le temps
Vingt et trois étrangers et nos frères pourtant
Vingt et trois amoureux de vivre à en mourir
Vingt et trois qui criaient la France en s'abattant**

DES LIBÉRATEURS?



GRZYWACZ
JUF POLONAIS
2 ATTENTATS



ELEK
JUF HONGROIS
8 DÉRAILLEMENTS



WASJEBROT
JUF POLONAIS
1 BOMBES - 8 DÉRAILLEMENTS



WICHTZ
JUF POLONAIS
15 ATTENTATS



FINGERWEIG
JUF POLONAIS
BOMBES - 8 DÉRAILLEMENTS



BOCZOV
JUF HONGROIS
CHEF DÉRAILLEUR
36 ATTENTATS

FONTANOT
COMMUNISTE ITALIEN
12 ATTENTATS



MANOUCHEAN
ARABOCHEN
CHEF DE BANDE
56
ATTENTATS
EN MOYEN
DES ALGERES



RAYMAN
JUF POLONAIS
12 ATTENTATS

ALFONSO
ESPAGNOL POLONAIS
7 ATTENTATS



LA LIBÉRATION! PAR L'ARMÉE DU CRIME

Dernière lettre de Missak Manouchian à son épouse Mélinée

Ma Chère Mélinée, ma petite orpheline bien-aimée,

Dans quelques heures, je ne serai plus de ce monde. Nous allons être fusillés cet après-midi à 15 heures. Cela m'arrive comme un accident dans ma vie, je n'y crois pas mais pourtant je sais que je ne te verrai plus jamais.

Que puis-je t'écrire ? Tout est confus en moi et bien clair en même temps. Je m'étais engagé dans l'Armée de Libération en soldat volontaire et je meurs à deux doigts de la Victoire et du but. Bonheur à ceux qui vont nous survivre et goûter la douceur de la Liberté et de la Paix de demain. Je suis sûr que le peuple français et tous les combattants de la Liberté sauront honorer notre mémoire dignement. Au moment de mourir, je proclame que je n'ai aucune haine contre le peuple allemand et contre qui que ce soit, chacun aura ce qu'il méritera comme châtiment et comme récompense. Le peuple allemand et tous les autres peuples vivront en paix et en fraternité après la guerre qui ne durera plus longtemps. Bonheur à tous... J'ai un regret profond de ne t'avoir pas rendue heureuse, j'aurais bien voulu avoir un enfant de toi, comme tu le voulais toujours. Je te prie donc de te marier après la guerre, sans faute, et d'avoir un enfant pour mon bonheur, et pour accomplir ma dernière volonté, marie-toi avec quelqu'un qui puisse te rendre heureuse. Tous mes biens et toutes mes affaires je les lègue à toi à ta sœur et à mes neveux. Après la guerre tu pourras faire valoir ton droit de pension de guerre en tant que ma femme, car je meurs en soldat régulier de l'armée française de la libération.

Avec l'aide des amis qui voudront bien m'honorer, tu feras éditer mes poèmes et mes écrits qui valent d'être lus. Tu apporteras mes souvenirs si possible à mes parents en Arménie. Je mourrai avec mes 23 camarades tout à l'heure avec le courage et la sérénité d'un homme qui a la conscience bien tranquille, car personnellement, je n'ai fait de mal à personne et si je l'ai fait, je l'ai fait sans haine. Aujourd'hui, il y a du soleil. C'est en regardant le soleil et la belle nature que j'ai tant aimée que je dirai adieu à la vie et à vous tous, ma bien chère femme et mes bien chers amis.

Je pardonne à tous ceux qui m'ont fait du mal ou qui ont voulu me faire du mal sauf à celui qui nous a trahis pour racheter sa peau et ceux qui nous ont vendus.

Je t'embrasse bien fort ainsi que ta sœur et tous les amis qui me connaissent de loin ou de près, je vous serre tous sur mon coeur. Adieu.

**Ton ami, ton camarade, ton mari.
Manouchian Michel.**



LA PAIX ASSASSINEE

Jean Jaurès, 25 juillet 1914 à Vaise

La politique coloniale de la France, la politique sournoise de la Russie et la volonté brutale de l'Autriche ont contribué à créer l'état de choses horrible où nous sommes. L'Europe se débat comme dans un cauchemar.

Eh bien! citoyens, dans l'obscurité qui nous environne, dans l'incertitude profonde où nous sommes de ce que sera demain, je ne veux prononcer aucune parole téméraire, j'espère encore

malgré tout qu'en raison même de l'énormité du désastre dont nous sommes menacés, à la dernière minute, les gouvernements se ressaisiront et que nous n'aurons pas à frémir d'horreur à la pensée du cataclysme qu'entraînerait aujourd'hui pour les hommes une guerre européenne.

Vous avez vu la guerre des Balkans; une armée presque entière a succombé soit sur le champ de bataille, soit dans les lits d'hôpitaux, une armée est partie à un chiffre de trois cent mille hommes, elle laisse dans la terre des champs de bataille, dans les fossés des chemins ou dans les lits d'hôpitaux infectés par le typhus cent mille hommes sur trois cent mille.

Songez à ce que serait le désastre pour l'Europe: ce ne serait plus, comme dans les Balkans, une armée de trois cent mille hommes, mais quatre, cinq et six armées de deux millions d'hommes. Quel massacre, quelles ruines, quelle barbarie! Et voilà pourquoi, quand la nuée de l'orage est déjà sur nous, voilà pourquoi je veux espérer encore que le crime ne sera pas consommé. Citoyens, si la tempête éclatait, tous, nous socialistes, nous aurons le souci de nous sauver le plus tôt possible du crime que les dirigeants auront commis et en attendant, s'il nous reste quelque chose, s'il nous reste quelques heures, nous redoublerons d'efforts pour prévenir la catastrophe. Déjà, dans le *Vorwaerts*, nos camarades socialistes d'Allemagne s'élèvent avec indignation contre la note de l'Autriche et je crois que notre bureau socialiste international est convoqué.

Quoi qu'il en soit, citoyens, et je dis ces choses avec une sorte de désespoir, il n'y a plus, au moment où nous sommes menacés de meurtre et, de sauvagerie, qu'une chance pour le maintien de la paix et le salut de la civilisation, c'est que le prolétariat rassemble toutes ses forces qui comptent un grand nombre de frères, Français, Anglais, Allemands, Italiens, Russes et que nous demandions à ces milliers d'hommes de s'unir pour que le battement unanime de leurs cœurs écarte l'horrible cauchemar.

J'aurais honte de moi-même, citoyens, s'il y avait parmi vous un seul qui puisse croire que je cherche à tourner au profit d'une victoire électorale, si précieuse qu'elle puisse être, le drame des événements. Mais j'ai le droit de vous dire que c'est notre devoir à nous, à vous tous, de ne pas négliger une seule occasion de montrer que vous êtes avec ce parti socialiste international qui représente à cette heure, sous l'orage, la seule promesse d'une possibilité de paix ou d'un rétablissement de la paix.

Ce discours a été prononcé par Jean Jaurès à Vaise, près de Lyon, le 25 Juillet 1914. Cinq jours après, il était assassiné dans un café proche de Montmartre, le café du Croissant. Avec lui, c'était la paix qui était assassinée.

Car, le premier août, avaient lieu les premières déclarations de guerre de ce qui restera, dans la mémoire des peuples d'Europe, comme la tuerie la plus imbécile de toute notre histoire, à la fois dans son déclenchement, dans son déroulement et dans sa conclusion.

Dans son déclenchement, car il a suffi de l'assassinat d'un archiduc d'Autriche pour que se mette en route tout un système d'alliances, sans que personne ne soit capable d'arrêter la machine. Jaurès, qui a essayé de se mettre en travers, l'a payé de sa vie ! Il est cependant vrai que l'assassinat de Sarajevo ne faisait que cristalliser de nombreuses tensions nées de contentieux antérieurs, parmi lesquels la question d'Alsace Lorraine.

Dans son déroulement, car aucun des états majors ne s'est montré économe de la vie des hommes, de telle sorte qu'au lendemain du 11 novembre 1918, on pouvait légitimement se demander si une victoire acquise au prix de deux millions d'hommes jeunes tués sur les champs de bataille méritait vraiment le nom de victoire.

Dans sa conclusion, car le désastreux traité de Versailles, qui ne visait qu'à mettre l'Allemagne à genoux militairement, politiquement et économiquement, portait déjà en lui les germes de la guerre suivante.

Quant à l'assassin de Jaurès, il était jugé après la guerre et inexplicablement acquitté. Selon le mot d'Anatole France, ce verdict monstrueux proclamait que le meurtre d'une des plus grandes consciences politiques et sociales du vingtième siècle n'était pas un crime ! Cela apparaît aujourd'hui d'autant plus inexplicable que, six ans après ce verdict, la nation qui avait acquitté son assassin décidait de transférer sa dépouille au Panthéon !

Retiré aux Baléares, Raoul Vilain fut rattrapé par son passé pendant la guerre civile espagnole, car les républicains le firent fusiller.

Quand on regarde en arrière les événements de la première moitié du vingtième siècle, on peut également se demander si l'Alsace Lorraine valait autant de morts dans chaque camp. Cela, je le dis même si je pense que mes deux grands-pères, tous deux vétérans de la grande guerre, doivent se retourner dans leurs tombes si, là où ils sont, ils entendent leur petit fils.

En tout cas, aujourd'hui, plutôt que de vouloir résoudre le problème par un massacre, on demanderait plutôt aux intéressés ce qu'ils veulent en organisant un référendum, comme d'ailleurs cela a été fait pour la Sarre dans l'immédiat après-guerre. Et qui niera que cela constitue un indéniable progrès ?

Mais, à présent, laissons la parole à la souffrance des hommes...



Les croix de bois

Roland Dorgelès, Extrait

Et c'est fini...

Voici la feuille blanche sur la table, et la lampe tranquille, et les livres... Aurait-on jamais cru les revoir, lorsqu'on était là-bas, si loin de sa maison perdue ?

On parlait de sa vie comme d'une chose morte, la certitude de ne plus revenir nous en séparait comme une mer sans limites, et l'espoir même semblait s'apetisser, bornant tout son désir à vivre jusqu'à la relève. Il y avait trop d'obus, trop de morts, trop de croix ; tôt ou tard notre tour devait venir.

Et pourtant c'est fini...

La vie va reprendre son cours heureux. Les souvenirs atroces qui nous tourmentent encore s'apaiseront, on oubliera, et le temps viendra peut-être où, confondant la guerre et notre jeunesse passée, nous aurons un soupir de regret en pensant à ces années-là.

Je me souviens de nos soirées bruyantes, dans le moulin sans ailes. Je leur disais : « Un jour viendra où nous nous retrouverons, où nous parlerons de nos copains, des tranchées de nos misères et de nos rigolades... Et nous dirons avec un sourire : « C'était le bon temps ! »

Avez-vous crié, ce soir-là, mes camarades ! J'espérais bien mentir, en vous parlant ainsi. Et cependant...

C'est vrai, on oubliera. Oh ! je sais bien, c'est odieux, c'est cruel, mais pourquoi s'indigner : c'est humain... Oui, il y aura du bonheur, il y aura de la joie sans vous, car, tout pareil aux étangs transparents dont l'eau limpide dort sur un lit de bourbe, le cœur de l'homme filtre les souvenirs et ne garde que ceux des beaux jours. La douleur, les haines, les regrets éternels, tout cela est trop lourd, tout cela tombe au fond...

On oubliera. Les voiles de deuil, comme des feuilles mortes, tomberont. L'image du soldat disparu s'effacera lentement dans le cœur consolé de ceux qu'ils aimaient tant. Et tous les morts mourront pour la deuxième fois.

Non, votre martyre n'est pas fini, mes camarades, et le fer vous blessera encore, quand la bêche du paysan fouillera votre tombe.

Les maisons renaîtront sous leurs toits rouges, les ruines redeviendront des villes et les tranchées des champs, les soldats victorieux et las rentreront chez eux. Mais Vous, ne rentrerez jamais.

C'était le bon temps.

Je songe à vos milliers de croix de bois, alignées tout le long des grandes routes poudreuses, où elles semblent guetter la relève des vivants, qui ne viendra jamais faire lever les morts. Croix de 1914, ornées de drapeaux d'enfants qui ressembliez à des escadres en fête, croix coiffées de képis, croix casquées, croix des forêts d'Argonne qu'on couronnait de feuilles vertes, croix d'Artois, dont la rigide armée suivait la nôtre, progressant avec nous de tranchée en tranchée, croix que l'Aisne grossie entraînait loin du canon, et vous, croix fraternelles de l'arrière, qui vous donniez, cachées dans le taillis, des airs verdoyants de charmille, pour rassurer ceux qui portaient. Combien sont encore debout, des croix que j'ai plantées ? Mes morts, mes pauvres morts, c'est maintenant que vous allez souffrir, sans croix pour vous garder, sans cœurs où vous blottir. Je crois vous voir rôder, avec des gestes qui tâtonnent, et chercher dans la nuit éternelle tous ces vivants ingrats qui déjà vous oublient.

Certains soirs comme celui-ci, quand, las d'avoir écrit, je laisse tomber ma tête dans mes deux mains, je vous sens tous présents, mes camarades. Vous vous êtes tous levés de vos tombes précaires, vous m'entourez, et, dans une étrange confusion, je ne distingue plus ceux que j'ai connus là-bas de ceux que j'ai créés pour en faire les humbles héros d'un livre. Ceux-ci ont pris les souffrances des autres, comme pour les soulager, ils ont pris leur visage, leurs voix, et ils se ressemblent si bien, avec leurs douleurs mêlées, que mes souvenirs s'égarent et que parfois, je cherche dans mon cœur désolé, à reconnaître un camarade disparu, qu'une ombre toute semblable m'a caché.

Vous étiez si jeunes, si confiants, si forts, mes camarades : oh ! Non, vous n'auriez pas dû mourir... Une telle joie était en vous qu'elle dominait les pires épreuves. Dans la boue des relèves, sous l'écrasant labeur des corvées, devant la mort même, je vous ai entendu rire : jamais pleurer. Était-ce votre âme, mes pauvres gars, que cette blague divine qui vous faisait plus forts ?

Pour raconter votre longue misère, j'ai voulu rire aussi, rire de votre rire. Tout seul, dans un rêve taciturne, j'ai remis sac au dos, et, sans compagnon de route, j'ai suivi en songe votre régiment de fantômes. Reconnaissez-vous nos villages, nos tranchées, les boyaux que nous avons creusés, les croix que nous avons plantées ? Reconnaissez-vous votre joie, mes camarades ?

C'était le bon temps... Oui, malgré tout, c'était le bon temps, puisqu'il vous voyait vivants... On a bien ri, au repos, entre deux marches accablantes, on a bien ri pour un peu de paille trouvée, une soupe chaude, on a bien ri pour un gourbi solide, on a bien ri pour une nuit de répit, une blague lancée, un brin de chanson... Un copain de moins, c'était vite oublié, et l'on riait quand même ; mais leur souvenir, avec le temps, s'est creusé plus profond, comme un acide qui mord...

Et maintenant, arrivé à la dernière étape, il me vient un remords d'avoir osé rire de vos peines, comme si j'avais taillé un pipeau dans le bois de vos croix.

In Stahlgewittern

Sous les orages d'acier

Ernst Junger, extraits



Du côté allemand, le témoignage le plus significatif de la guerre de 1914 est celui d'Ernst Junger ; contrairement aux *croix de bois* où la guerre est traitée sur le mode du roman, il s'agit du récit autobiographique d'un jeune lieutenant engagé sur le champ de bataille français.

Le premier passage décrit la vie dans les tranchées au cours du premier hiver. Il est suivi d'un autre passage dans lequel l'auteur évoque les destructions qu'ont subies les villages qui servaient de champ de bataille.

Ich war im Kriege immer bestrebt, den Gegner ohne Haß zu betrachten und ihn als Mann seinem Mute entsprechend zu schätzen. Ich bemühte mich, ihn im Kampf aufzusuchen, um ihn zu töten, und erwarte auch von ihm nicht anderes. Niemals aber habe ich niedrig von ihm gedacht. Wenn mir später Gefangene in die Hände fielen, fühlte ich mich für ihre Sicherheit verantwortlich und suchte für sie zu tun, was in meinen Kräften stand.

Die Witterung wurde gegen Weihnachten immer trostloser ; wir mußten Pumpen im Graben aufstellen, um des Wassers einigermaßen Herr zu werden. Während dieser Schlammperiode stiegen auch unsere Verluste bedeutend an. So finde ich unter dem 12. Dezember in meinem Tagebuch : « Heute wurden sieben von unseren Leuten in Douchy beerdigt und schon wieder zwei totgeschossen. » Und unter dem 23. Dezember steht : „ Schlamm und Dreck nehmen überhand. Heute Morgen um drei Uhr sauste donnernd eine Riesenladung in den Eingang meines Unterstandes. Ich mußte drei Männer anstellen, die mit Mühe um das Wasser ausschöpften, das gießbachartig in den Unterstand floss. Unser Graben versäuft rettungslos, der Schlick steht bis an den Nabel, es ist zum verzweifeln. Am rechten Flügel kommt ein Toter zum Vorschein, vorläufig nur mit den Beinen.“

Den Weihnachtsabend verbrachten wir in Stellung und stimmten, im Schlamm stehend, Weihnachtslieder an, die jedoch von den Engländern mit Maschinengewehren übertönt wurden. Am Weihnachtstage verloren wir einen Mann des dritten Zuges durch Querschläger in den Kopf. Gleich darauf versuchten die Engländer eine freundschaftliche Annäherung, indem sie einen Christbaum auf ihre Brustwehr stellten, der jedoch von unseren erbitterten Leuten mit einigen Schüssen heruntergefeßt wurde, was der Tommy wiederum mit Gewehrgranaten beantwortete. So verlief unser Weihnachtsfest recht ungemütlich. [...]

Die Dörfer, die wir auf den Anmarsch durchschritten, hatten das Aussehen großer Tollhäuser angenommen. Ganze Kompanien stießen und rissen Mauern um oder saßen auf den Dächern und zertrümmerten die Ziegel. Bäume wurden gefällt, Scheiben zerschlagen; rings stiegen vom gewaltigen Schutthaufen Rauch- und Staubwolken auf. Man sah Leute in den vom den zurückgelassenen Anzügen und

Frauenkleidern, Zylinderhüte auf den Köpfen, umher rasen. Sie fanden mit zerstörischem Scharfsinn die Hauptbalken der Häuser heraus, befestigten Seile daran und zogen mit taktmäßigem Geschrei so lange, bis alles zusammensprasselte. Andere schwingen gewaltige Hämmer und zerschmetterten damit, was ihnen in den Weg kam, von Blumentopf vorm Fensterbrett bis zur kunstvollen Glaskonstruktion eines Wintergartens.

Bis zur Siegfriedstellung war jedes Dorf ein Trümmerhaufen, jeder Baum gefällt, jede Straße unterminiert, jeder Brunnen verseucht, jeder Flußlauf abgedämmt, jeder Keller gesprengt oder durch versteckte Bomben gefährdet, jede Schiene abgeschraubt, jeder Telefondraht abgerollt, alles Brennbares verbrannt ; kurz, wir verwandelten das Land, das den vordringenden Gegner erwartete, in einer Wüstenei.

Die Bilder erinnerten, wie gesagt, an ein Tollhaus und riefen eine ähnliche, halb komische, halb widrige Wirkung hervor. Sie waren auch, wie man sogleich bemerkte, der Mannzucht abträglich. Zum ersten Mal sah ich hier die planmäßige Zerstörung, der ich später im Leben noch bis zum Überdruß begegnen sollte ; sie ist unheilvoll mit den ökonomischen Denken unserer Epoche verknüpft, bringt auch dem Zerstörer mehr Schaden als Nutzen und dem Soldaten keine Ehre ein.

Espagne 1936

« Ce champ sinistre où Dieu mêla tant de néants... »

L'Espagne se maintient à l'écart des deux conflits mondiaux... Mais, pour elle, ce n'est pas pour autant la paix. Car, à l'occasion de la guerre civile, elle va devenir le champ clos où s'affrontent les idéologies, le laboratoire où se prépare la guerre suivante, le banc d'essai des armes qui y seront employées.

« On vit l'Espagne rouge de sang crier dans un monde immobile ».

El crimen fue en Granada

A propos de la mort de García Lorca

Antonio Machado, 17 octobre 1936



El crimen

Se le vio, caminando entre fusiles,
por una calle larga,
salir al campo frío,
aún con estrellas de la madrugada.
Mataron a Federico
cuando la luz asomaba.
El pelotón de verdugos
no osó mirarle la cara.
Todos cerraron los ojos;
rezaron: ¡ni Dios te salva!
Muerto cayó Federico
—sangre en la frente y plomo en las
entrañas—
... Que fue en Granada el crimen
sabed —¡pobre Granada!—, en su
Granada.

El poeta y la muerte

Se le vio caminar solo con Ella,
sin miedo a su guadaña.
—Ya el sol en torre y torre, los
martillos
en yunque— yunque y yunque de las
fraguas.
Hablaban Federico,
requiebrando a la muerte. Ella
escuchaba.

«Porque ayer en mi verso,
compañera,
sonaba el golpe de tus secas palmas,
y diste el hielo a mi cantar, y el filo
a mi tragedia de tu hoz de plata,
te cantaré la carne que no tienes,
los ojos que te faltan,
tus cabellos que el viento sacudía,
los rojos labios donde te besaban...
Hoy como ayer, gitana, muerte mía,
qué bien contigo a solas,
por estos aires de Granada, ¡mi
Granada!»

Se le vio caminar...
Labrad, amigos,
de piedra y sueño en el Alhambra,
un túmulo al poeta,
sobre una fuente donde lllore el agua,
y eternamente diga:
el crimen fue en Granada, ¡en su
Granada!

Al soldado internacional caído en España

Miguel Hernandez, 5 abril 1937



Si hay hombres que contienen un alma
sin fronteras,
una esparcida frente de mundiales
cabellos,
cubierta de horizontes, barcos y
cordilleras,
con arena y con nieve, tú eres uno de
aquellos.

-
Las patrias te llamaron con todas sus
banderas,
que tu aliento llenara de movimientos
bellos.

Quisiste apaciguar la sed de las
panteras,
y flamaste enchido contra sus
atropellos.

-
Con un sabor a todos los soles y los
mares,
España te recoge porque en ella
realices
tu majestad de árbol que abarca un
continente.
A través de tus huesos irán los
olivares
desplegando en tierra sus más férreas
raíces,
abrazando a los hombres universal,
fielmente.

Madrid, corazón de España

Raphael Alberti, 1936

Madrid, corazón de España
late con pulsos de fiebre.

Si ayer la sangre le hervía,
hoy con más calor le hierve.

Ya nunca podrá dormirse,
porque si Madrid se duerme,
querrá despertarse un día
y el alba no vendrá a verle.

No olvides, Madrid, la guerra ;
jamás olvides que enfrente
los ojos del enemigo
te echan miradas de muerte.
Rondan por tu cielo halcones
que precipitarse quieren

sobre tus rojos tejados,

tus calles, tu brava gente.
Madrid: que nunca se diga,
nunca se publique o piense
que en el corazón de España
la sangre se volvió nieve.
Fuentes de valor y hombría
las guardas tú donde siempre.
Atroces ríos de asombro
han de correr de esas fuentes.

Que cada barrio, a su hora,
si esa mal hora viniere
- hora que no vendrá - sea
más que la plaza más fuerte.

Los hombres, como castillos ;
igual que almenas, sus frentes,
grandes murallas sus brazos,
puertas que nadie penetre.

Quien al corazón de España
quiera asomarse, que llegue,
¡ Pronto ! Madrid está lejos.
Madrid sabe defenderse
con uñas, con pies, con codos,
con empujones, con dientes,
panza arriba, arisco, recto,

duro, al pie del agua verde
del Tajo, en Navalperal,
en Sigüenza, en donde suenen
balas y balas que busquen
helar su sangre caliente.

Madrid, corazón de España,
que es de tierra, dentro tiene,
si se le escarbara, un gran hoyo,
profundo, grande, imponente,
como un barranco que aguarda...
Sólo en él cabe la muerte

A las brigadas internacionales

Raphael Alberti, 1936

Venís desde muy lejos... Mas esta lejanía,
¿ qué es para vuestra sangre, que canta sin fronteras?
La necesaria muerte os nombra cada día,
no importa en qué ciudades, campos o carreteras.

De este país, del otro, del grande, del pequeño,
del que apenas si al mapa da un color devaído,
con las mismas raíces que tiene un mismo sueño,
sencillamente anónimos y hablando habéis venido.

No conocéis siquiera el color de los muros
que vuestro infranqueable compromiso amuralla.
La tierra que os entierra la defendéis, seguros,
a tiros con la muerte bestida de batalla.

Quedad, que así lo quieren los árboles, los llanos,
las mínimas partículas de la luz que reanima
un solo sentimiento que el mar sacude:
¡ Hermanos !
Madrid con vuestro nombre se agranda y se ilumina.



Generales, traidores :

Pablo Neruda

mirad mi casa muerta
mirad España rota.
pero de cada casa muerta sale metal
ardiendo
en vez de flores,
pero de cada hueco de España
sale España,
pero de cada niño muerto sale un fusil
con ojos,
pero de cada crimen nacen balas
que os hallarán un día el sitio
del corazón.
Preguntaréis ¿ por qué su poesía
no nos habla del sueño, de las hojas,
de los grandes volcanes de su país
natal ?
¡ Venid a ver la sangre por las calles,
venid a ver
la sangre por las calles,
venid a ver la sangre
por las calles !



Madrid, sola y solemne,

Pablo Neruda

julio te sorprendió con tu alegría
de panal pobre: clara era tu calle,
claro era tu sueño.
Un hipo negro
de generales, una ola
de sotanas rabiosas
rompió entre tus rodillas
sus cenagales aguas, sus ríos de
gargajo.
Con los ojos heridos todavía de
sueño,
con escopeta y piedras, Madrid, recién
herida,
te defendiste. Corrías
por las calles
dejando estelas de tu santa sangre,
reuniendo y llamando con una voz de
océano,
con un rostro cambiado para siempre
por la luz de la sangre, como una
vengadora
montaña, como una silbante
estrella de cuchillos.

Cuando en los tenebrosos cuarteles,
cuando en las sacristías
de la traición entró tu espada
ardiendo,
no hubo sino silencio de amanecer, no
hubo
sino tu paso de banderas,
y una honorable gota de sangre en tu
sonrisa.

*Pablo Neruda a été consul du Chili en
Espagne de 1934 à 1936*

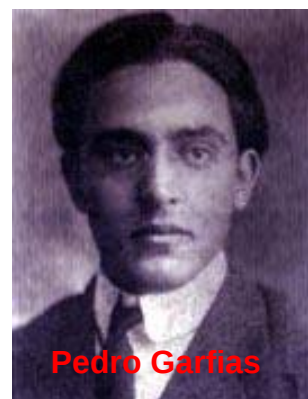
Pour beaucoup, l'exil

España que perdimos, no nos pierdas

Pedro Garfias, 1939

guárdanos en tu frente derrumbada,
conserva a tu costado el hueco vivo
de nuestra ausencia amarga
que un día volveremos, más veloces,
sobre la densa y poderosa espalda
de este mar, con los brazos ondeantes
y el latido del mar en la garganta.

Hoy que llevo mis campos en mis ojos
y me basta mirar para verlos crecer
siento vuestra llamada, prados de verde edad,
oigo vuestra palabra, árboles de cien años,
y os busco inútilmente a través de la tarde.
Ni el vuelo de los trinos ni el canto de las ramas
han de romper el duro silencio de mi boca.
Si me quedase inmóvil, como esta buena encina,
vendrían vuestros pájaros a anidar a mi frente,
vendrían vuestras aguas a morder mis raíces
y aún seguiría viendo con su blancura intacta
quién sabe si dormida, la España que he perdido.



Pedro Garfias



Miguel Burgos

¡ Oh mi país !

Miguel Burgos, 1947

En el exilio que nostalgia siento
Del lindo lugar de mi nacimiento
Qué días de España, más dulces y
tiernos
Del color de las flores
¡ Oh mi país ! para ti son mis amores
Los más bellos y eternos
.
Yo me acuerdo con excelso cariño
De la calle de los Hoyos cuando niño
Veía regresar a sus nidos viejos
Las bellas golondrinas
Volando a ras del suelo, alas divinas
Que venían desde lejos
.
Yo veo mi casa pintada de añiles

Con su alto balcón y sus ventaniles
Mirando los ventanales del cielo
Amplios como mis sueños
Rotos como exilados Clavileños

Que tocaron el suelo

.
¡ Cómo recuerdo el inocente juego
Y a mi madre querida junto al fuego
De la chimenea, con vivos destellos
Extenderme su brazo
Mientras que yo besaba en su regazo
Sus blancos cabellos !

.
En mis angustiosos días aflictivos
Cómo columbro mis dulces olivos
Mis vivos gorriones, y los chiquillos
Cogiendo sus nidos
Alejados de sus casas, y acogidos
En la alta sierra Ahillos

La feria en « La Muralla » aún la siento
Días infantiles, del dulce contento
Luciendo siempre mi mejor vestido
Estallando mis pitos
Y subiendo al vuelo en « Los
Caballitos »
Acechando un descuido

·
¡ Cómo me llora y cómo me canta
La velada cumbre de la Fuensanta !
Las cruces de Mayo con sus candelas
¡ Qué luminosos brillos !
Y qué sonar tienen mis viejos grillos

Mi oro de « Las Peñuelas »
En mis lejanías, sangrando mi entraña
Que mágica se aparece mi España

Cuando yo vuelva a mi pueblo

Miguel Burgos, 1947

¡ Qué alargados caen los días
En la angustia de mi exilio !
¡ Qué pesadas son las horas
Velando con mi espíritu !

·
Los años se van solando
Se va volando mi vida
Y la Patria siempre lejos
Profundizando mi herida

·
Qué lejos está mi pueblo
Tras las montañas perdido
Qué cercano está conmigo
En las visiones henchido

¿ Por qué estoy en el exilio
Castigado tantos años
Si yo respeto a los hombres
Como a mis propios hermanos ?

·
Cuando yo vuelva a mi pueblo
Después de tan largos tiempos
¡ Qué luces tendrán las casas !
¡ Qué brillos tendrán mis tiemblos

Sin que yo consiga encontrar mi calma
Deshojando mis flores
¡ Oh mi país ! para ti son mis amores
Los mejores de mi alma

·
¡ Un momento Dios, tan sólo un
momento !
Que yo vea el lugar de mi nacimiento
Su Campo Santo, su cielo, su Sierra
Aunque sea desde lejos
Abrazar a mis amigos ya viejos
Y convertirme en tierra

·
¡ Oh mi país, el de mis recuerdos
tiernos
para ti son mis amores eternos !

Cuando yo oiga las campanas
Las de acentos tan divinos
Que sonaron en mi infancia
¡ Qué luz tendrán mis caminos !

Cuando yo vea mis amigos
A mis amigos ya viejos
Qué alegría tendrán mis canas !
¡ Qué emoción tendrán mis dejos !

·
¡ Qué miedo tengo en mi exilio !
¡ Qué pavor tengo en mis tiemblos !
¿ Me conocerán acaso
Después de tan largos tiempos ?

·
Cuando yo vuelva a mi pueblo
Yo besaré sus caminos

Reporters, écrivains et combattants

Les témoignages d'écrivains et de journalistes envoyés sur le front espagnol ne manquent pas : parmi les plus célèbres, Orwell, Malraux, Saint Exupéry, Hemingway. Ce premier texte, de **Georges Orwell**, décrit le dénuement et le manque de moyens des forces républicaines.

Hommage à la Catalogne - George Orwell

For this sector of the front the entire artillery consisted of four trench-mortars with fifteen rounds for each gun. Of course they were far too precious to be fired and the mortars were kept in Alcubierre. There were machine-guns at the rate of approximately one to fifty men; they were oldish guns, but fairly accurate up to three or four hundred yards. Beyond this we had only rifles, and the majority of the rifles were scrap-iron. There were three types of rifle in use. The first was the long Mauser. These were seldom less than twenty years old, their sights were about as much use as a broken speedometer, and in most of them the rifling was hopelessly corroded; about one rifle in ten was not bad, however. Then there was the short Mauser, or mousqueton, really a cavalry weapon. These were more popular than the others because they were lighter to carry and less nuisance in a trench, also because they were comparatively new and looked efficient. Actually they were almost useless. They were made out of reassembled parts, no bolt belonged to its rifle, and three-quarters of them could be counted on to jam after five shots. There were also a few Winchester rifles. These were nice to shoot with, but they were wildly inaccurate, and as their cartridges had no clips they could only be fired one shot at a time. Ammunition was so scarce that each man entering the line was only issued with fifty rounds, and most of it was exceedingly bad. The Spanish-made cartridges were all refills and would jam even the best rifles. The Mexican cartridges were better and were therefore reserved for the machine-guns. Best of all was the German-made ammunition, but as this came only from prisoners and deserters there was not much of it. [...]

We had no tin hats, no bayonets, hardly any revolvers or pistols, and not more than one bomb between five or ten men. The bomb in use at this time was a frightful object known as the 'F.A.I. bomb', it having been produced by the Anarchists in the early days of the war. It was on the principle of a Mills bomb, but the lever was held down not by a pin but a piece of tape. You broke the tape and then got rid of the bomb with said of these bombs that they were 'impartial'; they killed the man they were thrown at and the man who threw them. There were several other types, even more primitive but probably a little less dangerous--to the thrower, I mean. It was not till late March that I saw a bomb worth throwing.

And apart from weapons there was a shortage of all the minor necessities of war. We had no maps or charts, for instance. Spain has never been fully surveyed, and the only detailed maps of this area were the old military ones, which were almost all in the possession of the Fascists. We had no range-finders, no telescopes, no periscopes, no field-glasses except for a few privately-owned pairs, no flares or Very lights, no wire-cutters, no armourers' tools, hardly even any cleaning materials. [...]

There was not even any gun oil. You greased your rifle with olive oil, when you could get hold of it ; at different times I have greased mine with vaseline, with cold cream, and even with bacon-fat. Moreover, there were no lanterns or electric torches--at this time there was not, I believe, such a thing as an electric torch throughout the whole of our sector of the front.

L'espoir – André Malraux

Aventurier, vétéran de la guerre d'Espagne, résistant, homme politique, André Malraux fut tout cela en une seule vie. De sa guerre espagnole, il a tiré son roman « l'espoir ». Voici, tiré de cette œuvre, un passage qui relate une exécution après un procès sommaire, avec une question : comment, après tant de haine inexpiable, pourrions nous réconcilier les deux camps et construire la nouvelle Espagne.



Les paysans épaulèrent. Déjà, les miliciens tiraient. Beaucoup de gardes civils avaient en effet passé les lignes ennemies, mais pas avec le salut fasciste. Trente balles au moins partirent. Presque tous les paysans avaient visé l'auto. Pourtant, un des gardes était blessé. Le vent emplissait la place d'une odeur de fleurs brûlées.

Manuel fit désarmer les gardes, les fit fouiller avec soin, conduire dans une salle de la mairie avec une escorte de miliciens (les paysans haïssaient les gardes civils) et téléphona au quartier général du colonel Mangada.

- Y a-t-il soit menace, soit urgence ? Demanda l'officier de service ?
- Non
- Alors surtout pas de justice expéditive. Nous envoyons un officier pour le conseil de guerre. Ils seront jugés dans une heure.
- Bien sûr. Autre chose : leur arrivée nous montre qu'on peut venir d'un patelin fasciste jusqu'ici. J'ai fait mettre une garde à l'entrée du village et une sur la route. Ca ne suffit pas.

Le conseil se tenait à la mairie. Derrière les accusés, dans la grande salle. Derrière les accusés, dans la grande salle blanchie à la chaux, les paysans en blouses grises et noires et les miliciens – tous debout et silencieux. Au premier rang, les femmes des paysans tués par les fascistes. La gravité de l'Islam guerrier.

Deux des gardes civiles avaient parlé. Certes, ils avaient salué à la romaine ; mais ils croyaient ce village fasciste et voulaient le traverser pour rejoindre les lignes républicaines. Mensonge aussi pénible à entendre qu'à dire, comme tout mensonge évident ; les gardes semblaient s'y débattre et haletaient sous leur costume raide, comme des garrottés en uniforme. Une paysanne s'approcha du tribunal. Les fascistes avaient occupé son village – un village assez proche - repris par les républicains. Elle avait vu les gardes quand ils étaient arrivés dans l'auto.

- Quand ils m'ont fait venir pour mon fils... Moi, quand ils m'ont fait venir, je croyais que c'était pour l'enterrer... Mais non, c'était pour m'interroger, les pernicious...

Elle recula d'un pas comme pour mieux regarder : il était là, celui-là, il était là... Si on lui tuait son fils aussi, qu'est-ce qu'il dirait, hein ? Qu'est-ce qu'il dirait ? Qu'est-ce que tu dirais, misère ?

L'homme blessé se défendait, haletant de plus en plus, avec les mouvements convulsifs d'un poisson hors de l'eau. Manuel pensait qu'il était peut-être innocent : le fils avait été fusillé avant que la mère fût interrogée et elle voyait partout ses assassins. Le garde parlait de sa fidélité à la république. La sueur, peu à peu, venait aux joues rasées de son voisin ; les gouttes coulèrent des deux côtés de ses

moustaches cirées et cette vie qui perlait sous l'immobilité semblait la vie autonome de la peur.

- Vous êtes venus vers nous pour nous rejoindre, dit le président, et vous n'avez pas de renseignements à nous donner ?

Il se tournait vers le troisième garde qui n'avait rien dit. Celui-ci le regarda avec insistance, montrant bien qu'il ne s'adressait qu'à lui :

- Ecoutez, vous êtes un officier, bien que vous soyez avec ces gens-là. J'en ai assez entendu. J'ai la carte 17 des phalanges de Ségovie. Vous devez me fusiller, bien, et je pense que ce sera pour aujourd'hui. Mais, avant de mourir, je voudrais avoir la satisfaction de voir fusiller ces deux salauds devant moi. Ils ont les cartes 6 et 11. Ils me dégoûtent. Maintenant, de soldat à soldat, faites les taire ou faites moi sortir.
- Bien fier qu'il est, celui-là, dit la vieille, pour un qui tue les enfants !
- Je suis avec vous, criait au président le garde civil blessé.

Le président observait l'officier qui venait de parler : nez très plat, bouche épaisse, courte moustache et cheveux frisés, une tête de film mexicain. Le président crut un instant qu'il allait gifler le garde blessé, mais il n'en fut rien. Ses mains n'étaient pas des mains de gendarme. Les fascistes avaient-ils noyauté la garde civile, comme la caserne de la montagne ?

- Quand êtes vous entré dans la garde civile ?

L'homme ne répondait pas, indifférent désormais au conseil de guerre.

- Je suis avec vous, hurla de nouveau le blessé, avec un accent pour la première fois convaincant. Je vous dis que je suis avec vous.

Manuel n'arriva sur la place qu'après avoir entendu la décharge du peloton. Les trois hommes avaient été fusillés dans une rue voisine. Les corps étaient tombés sur le ventre, têtes au soleil, pieds à l'ombre. Un tout petit chat mousseux penchait ses moustaches sur la flaque de sang de l'homme au nez plat. Un garçon s'approcha, écarta le chat, trempa l'index dans le sang et commença à écrire sur le mur. Manuel, la gorge serrée, suivait la main : « meure le fascisme ». Le jeune paysan retroussa ses manches et alla laver ses mains à la fontaine.

Manuel regardait le corps tué, le bicorné à quelques pas, le paysan penché sur l'eau, et l'inscription encore presque rouge. « Il faut faire la nouvelle Espagne contre l'un et contre l'autre, pensa-t-il. Et l'un ne sera pas plus facile que l'autre ».

Le soleil tapait de toute sa force sur les murs jaunes.



Pablo Picasso : Guernica

Pour qui sonne le glas – Ernest Hemingway

Les guerres du vingtième siècle sont marquées par l'engagement, aux côtés des armées nationales, de combattants étrangers qui, pourtant, ne sont pas des mercenaires. Pendant la guerre d'Espagne s'affrontent, outre les forces autochtones en présence, des hommes d'autres pays qui, comme George Orwell et André Malraux, viennent soutenir une cause qui leur semble juste. Il y en a dans les deux camps.

Dans ce passage du livre d'**Hemingway** « *for whom the Bell tolls* », apparaît Robert Jordan, un jeune américain spécialiste en explosifs, qui, sur l'ordre d'un général russe, doit faire sauter un pont.

The young man, whose name was Robert Jordan, was extremely hungry and he was worried. He was often hungry but he was not usually worried because he did not give any importance to what happened to himself and he knew from experience how simple it was to move behind the enemy lines in all this country. It was as simple to move behind them as it was to cross through them, if you had a good guide. It was only giving importance to what happened to you if you were caught that made it difficult; that and deciding whom to trust. You had to trust the people you worked with completely or not at all, and you had to make decisions about the trusting. He was not worried about any of that. But there were other things.

This Anselmo had been a good guide and he could travel wonderfully in the mountains. Robert Jordan could walk well enough himself and he knew from following him since before daylight that the old man could walk him to death. Robert Jordan trusted the man, Anselmo, so far, in everything except judgement. He had not yet had an opportunity to test his judgement, and, anyway, the judgement was his own responsibility. No, he did not worry about Anselmo and the problem of the bridge was no more difficult than many other problems. He knew how to blow any sort of bridge that you could name and he had blown them of all sizes and constructions. There was enough explosive and all equipment in the two packs to blow this bridge properly even if it were twice as big as Anselmo reported it, as he remembered it when he had walked over it on his way to La Granja on a walking trip in 1933, and as Golz had read him the description of it night before last in that upstairs room in the house outside of the Escorial.

'To blow the bridge is nothing,' Golz had said, the lamplight on his scarred, shaved head, pointing with a pencil on the big map. 'You understand?'

'Yes, I understand.'

'Absolutely nothing. Merely to blow the bridge is a failure.'

'Yes, Comrade General.'

'To blow the bridge at a stated hour based on the time set for the attack is how it should be done. You see that naturally. That is your right and how it should be done.'

Golz looked at the pencil then tapped his teeth with it.

Robert Jordan had said nothing.

'You understand that is your right and how it should be done,' Golz went on, looking at him and nodding his head. He tapped on the map now with the pencil. 'That is how I should do it. That is what we cannot have.'

Espagne ensanglantée – Antoine de Saint Exupéry

ON FUSILLE ICI COMME ON DEBOISE ET LES HOMMES NE SE RESPECTENT PLUS LES UNS LES AUTRES

Des amis, à mon retour du front, m'ont permis de me joindre à leurs expéditions mystérieuses. Nous voici au cœur de la montagne, dans un de ces villages qui connaissent à la fois la paix et la terreur.

« Oui, nous en avons fusillé dix sept ».

Ils ont fusillé dix sept « fascistes ». Le curé, la bonne du curé, le sacristain et quatorze petits notables. Quand ils lisent dans les journaux le portrait de Basil Zaharof, maître du monde, ils le transposent dans leur langage. Ils y reconnaissent le pépiniériste ou le pharmacien. Et quand ils fusillent le pharmacien, c'est un peu Basil Zaharof qui meurt. Le pharmacien est seul à ne pas comprendre.

Maintenant, nous vivons entre nous, c'est calme.

A peu près calme. Celui qui tourmente encore les consciences, je l'ai vu tout à l'heure au café du village, obligeant, souriant, tellement désireux de vivre. Il venait là pour bien nous faire reconnaître que, malgré ses quelques hectares de vigne, il faisait partie de l'espèce humaine, souffrait comme elle de rhumatismes, s'épongeait comme elle de son mouchoir bleu et jouait humblement au billard. Fusille-t-on un homme qui joue au billard ? Il jouait mal, d'ailleurs, avec de grosses mains qui tremblaient : il était ému, il ne savait pas encore s'il était fasciste. Et moi je songeais à ces pauvres singes qui dansent devant le boa, pour l'attendrir.

Mais nous ne pouvons rien pour lui. Pour l'instant, assis sur une table, au siège de ce comité révolutionnaire, nous nous apprêtons à soulever un autre problème. Tandis que Pépin tire de sa poche des papiers sales, je considère ces terroristes. Etrange contradiction ! Ce sont de braves paysans aux yeux clairs. Partout, nous retrouverons ces mêmes visages attentifs. Bien que nous ne soyons que des étrangers sans mandat, on nous recevra à chaque fois avec la même courtoisie grave [...]

Je regarde droit dans les yeux ces « braves gens » étranges. Et, en effet, je ne découvre rien qui me tourmente. Je ne crains pas de voir ces visages se fermer et se faire lisses comme des murs. Lisses avec cet air vague d'ennui. Cet air terrible. Je me demande ce qui nous épargne de leur apparaître comme suspects, malgré notre mission si insolite. Quelle différence établissent-ils entre nous et le « fasciste » du café d'à côté qui danse sa danse de la mort, face à l'ennemi sans appel qui sont ses juges ? Il me vient une idée bizarre, mais que tout mon instinct m'impose avec force : si l'un de ces hommes baillait, j'aurais peur. Je sentirais rompues les communications humaines.

L'Europe sent monter la guerre

La guerre de Troie n'aura pas lieu – Jean Giraudoux

Commencée sur le ton léger de la comédie, cette pièce gagne en intensité dramatique au fil des scènes, jusqu'à l'entrevue entre Ulysse et Hector, qui s'efforcent, chacun à sa manière, de conjurer la guerre.

On ne peut pas lire « la guerre de Troie n'aura pas lieu » sans se souvenir que cette pièce date de 1935. Ce sont la France et l'Allemagne auquel le texte fait allusion lorsqu'il parle de ces « peuples ayant le même avenir d'invention et d'omnipotence » que le destin a « lustrés et préparés pour une même guerre ». C'est l'angoisse des peuples à la perspective de ce combat de frères ennemis et c'est la montée de cet affrontement franco-allemand que cette pièce exprime.

HECTOR

Et voilà le vrai combat, Ulysse.

ULYSSE

Le combat d'où sortira ou ne sortira pas la guerre, oui.

HECTOR

Elle en sortira ?

ULYSSE

Nous allons le savoir dans cinq minutes.

HECTOR

Si c'est un combat de paroles, mes chances sont faibles.

ULYSSE

Je crois que cela sera plutôt une pesée. Nous avons vraiment l'air d'être chacun sur le plateau d'une balance. Le poids parlera...

HECTOR

Mon poids ? Ce que je pèse, Ulysse ? Je pèse un homme jeune, une femme jeune, un enfant à naître. Je pèse la joie de vivre, la confiance de vivre, l'élan vers ce qui est juste et naturel.

ULYSSE

Je pèse l'homme adulte, la femme de trente ans, le fils que je mesure chaque mois avec des encoches, contre le chambranle du palais... Mon beau-père prétend que j'abîme la menuiserie... Je pèse la volupté de vivre et la méfiance de la vie.

HECTOR

Je pèse la chasse, le courage, la fidélité, l'amour.

ULYSSE

Je pèse la circonspection devant les dieux, les hommes et les choses.

HECTOR

Je pèse le chêne phrygien, tous les chênes phrygiens feuillus et trapus, épars sur nos collines avec nos bœufs frisés.



ULYSSE

Je pèse l'olivier.

HECTOR

Je pèse le faucon, je regarde le soleil en face.

ULYSSE

Je pèse la chouette.



HECTOR"*...nous devons nous précipiter pour fermer les portes de la guerre, les verrouiller, les cadenasser. Il ne faut pas qu'un moucheron puisse passer entre les deux battants..."*

HECTOR

Je pèse tout un peuple de paysans débonnaires, d'artisans laborieux, de milliers de charrues, de métiers à tisser, de forges et d'enclumes... Oh ! Pourquoi, devant vous, tous ces poids me paraissent-ils tout à coup si légers !

ULYSSE

Je pèse ce que pèse cet air incorruptible et impitoyable sur la côte et sur l'archipel.

HECTOR

Pourquoi continuer ? La balance s'incline.

ULYSSE

De mon côté ?... Oui, je le crois.

HECTOR

Et vous voulez la guerre ?

ULYSSE

Je ne la veux pas. Mais je suis moins sûr de ses intentions à elle.

HECTOR

Nos peuples nous ont délégués tous deux ici pour la conjurer. Notre seule réunion signifie que rien n'est perdu...

ULYSSE

Vous êtes jeune, Hector !... À la veille de toute guerre, il est courant que deux chefs des peuples en conflit se rencontrent seuls dans quelque innocent village, sur la terrasse au bord d'un lac, dans l'angle d'un jardin. Et ils conviennent que la guerre est le pire fléau du monde, et tous deux, à suivre du regard ces reflets et ces rides sur les eaux, à recevoir sur l'épaule ces pétales de magnolias, qui sont pacifiques, modestes, loyaux. Et ils s'étudient. Ils se regardent. Et, tiédies par le soleil, attendris par un vin clair, ils ne trouvent dans le visage d'en face aucun trait qui justifie la haine, aucun trait qui n'appelle l'amour humain, et rien d'incompatible non plus dans leur langage, dans leur façon de se gratter le nez ou de boire. Et ils sont vraiment comblés de paix, de désir de paix. Ils se quittent en se serrant les mains, en se sentant des frères. Et ils se retournent de leur calèche pour se sourire... Et le lendemain pourtant éclate la guerre... Ainsi nous sommes tous deux maintenant... Nos peuples autour de l'entretien se taisent et s'écartent, mais ce n'est pas qu'ils attendent de nous une victoire sur l'inéluctable. C'est seulement qu'ils nous ont donné pleins pouvoirs, qu'ils nous ont isolés, pour que nous goûtions mieux, au dessus de la catastrophe, notre fraternité d'ennemis. Goûtons-là. C'est un plat de riche. Savourons-là... Mais c'est tout. Le privilège des grands, c'est de voir les catastrophes d'une terrasse.

HECTOR

C'est une conversation d'ennemis que nous avons là ?

ULYSSE

C'est un duo avant l'orchestre. C'est le duo des récitants avant la guerre. Parce que nous avons été créés sensés, justes et courtois, nous nous parlons, une heure avant la guerre, comme nous nous parlerons longtemps après, en anciens combattants. Nous nous réconcilions avant la lutte même, c'est toujours cela. Peut-être d'ailleurs avons-nous tort. Si l'un de nous doit un jour tuer l'autre et arracher pour reconnaître sa victime la visière de son casque, il vaudrait peut-être mieux qu'il ne lui donnât pas un visage de frère... Mais l'univers le sait, nous allons nous battre.

HECTOR

L'univers peut se tromper. C'est à cela qu'on reconnaît l'erreur, elle est universelle.

ULYSSE

Espérons-le. Mais quand le destin, depuis des années, a surélevé deux peuples, quand il leur a ouvert le même avenir d'invention et d'omnipotence, quand il a fait de chacun, comme nous l'étions tout à l'heure sur la bascule, un poids précieux et différent pour peser le plaisir, la conscience et jusqu'à la nature, quand par leurs architectes, leurs poètes, leurs teinturiers, il leur a donné à chacun un royaume opposé de volumes, de sons et de nuances, quand il leur a fait inventer le toit en charpente troyen et la voûte thébaine, le rouge phrygien et l'indigo grec, l'univers sait bien qu'il n'entend pas préparer ainsi aux hommes deux chemins de couleur et d'épanouissement, mais se ménager son festival, le déchaînement de cette brutalité et de cette folie humaines qui seules rassurent les dieux. C'est de la petite politique, j'en conviens. Mais nous sommes chefs d'État, nous pouvons bien entre nous deux le dire : c'est couramment celle du Destin.

HECTOR

Et c'est Troie et la Grèce qu'il a choisies cette fois ?

ULYSSE

Ce matin j'en doutais encore. J'ai posé le pied sur votre estacade, et j'en suis sûr.

HECTOR

Vous vous êtes senti sur un sol ennemi ?

ULYSSE

Pourquoi toujours revenir à ce mot ennemi ? Faut-il vous le redire ? Ce ne sont pas les ennemis naturels qui se battent. Il est des peuples que tout désigne pour une guerre, leur peau, leur langue et leur odeur, ils se jalouent, ils se haïssent, ils ne peuvent pas se sentir... Ceux-là ne se battent jamais. Ceux qui se battent, ce sont ceux que le sort a lustrés et préparés pour une même guerre : ce sont les adversaires.

HECTOR

Et nous sommes prêts pour la guerre grecque ?

ULYSSE

À un point incroyable. Comme la nature munit des insectes dont elle prévoit la lutte, de faiblesses et d'armes qui se correspondent, à distance, sans que nous nous connaissions, sans que nous nous en doutions, nous nous sommes élevés tous deux au niveau de notre guerre. Tout correspond de nos armes et de nos habitudes comme des roues à pignon. Et le regard de vos femmes, et le teint de vos filles sont les seuls qui ne suscitent en nous ni la brutalité, ni le désir, mais cette angoisse du cœur et de la joie qui est l'horizon de la guerre. Frontons et leurs soutaches d'ombre et de feu, hennissements des chevaux, péplums disparaissant à l'angle d'une colonnade, le sort

a tout passé chez vous à cette couleur orange qui m'impose pour la première fois le relief de l'avenir. Il n'y a rien à faire. Vous êtes dans la lumière de la guerre grecque.

HECTOR

Et c'est ce que pensent aussi les autres Grecs ?

ULYSSE

Ce qu'ils pensent n'est pas plus rassurant. Les autres Grecs pensent que Troie est riche, ses entrepôts magnifiques, sa banlieue fertile. Ils pensent qu'ils sont à l'étroit sur du roc. L'or de vos temples, celui de vos blés et de votre colza, ont fait à chacun de nos navires, de nos promontoires, un signe qu'il n'oublie pas. Il n'est pas très prudent d'avoir des dieux et des légumes trop dorés.

HECTOR

Voilà enfin une parole franche... La Grèce, en nous, s'est choisi une proie. Pourquoi alors une déclaration de guerre ? Il était plus simple de profiter de mon absence pour bondir sur Troie. Vous l'auriez eue sans coup férir.

ULYSSE

Il est une espèce de consentement à la guerre que donnent seulement l'atmosphère, l'acoustique et l'humeur du monde. Il serait dément d'entreprendre une guerre sans l'avoir. Nous ne l'avions pas.

HECTOR

Vous l'avez maintenant.

ULYSSE

Je crois que nous l'avons.

HECTOR

Qui vous l'a donnée contre nous ? Troie est réputée pour son humanité, sa justice, ses arts ?

ULYSSE

Ce n'est pas par des crimes qu'un peuple se met en situation fautive avec son destin, mais par des fautes. Son armée est forte, sa caisse abondante, ses poètes en plein fonctionnement. Mais un jour, on ne sait pourquoi, du fait que ses citoyens coupent méchamment les arbres, que son prince enlève vilainement une femme, que ses enfants adoptent une mauvaise turbulence, il est perdu. Les nations, comme les hommes, meurent d'imperceptibles impolitesses. C'est à leur façon d'éternuer ou d'écarter leurs talons que se reconnaissent les peuples condamnés... Vous avez sans doute mal enlevé Hélène...

HECTOR

Vous voyez la proportion entre le rapt d'une femme et la guerre où l'un de nos peuples périra ?

ULYSSE

Nous parlons d'Hélène. Vous vous êtes trompés sur Hélène. Pâris et vous. Depuis quinze ans je la connais, je l'observe. Il n'y a aucun doute. Elle est une des rares créatures que le destin met en circulation sur la terre pour son usage personnel. Elles n'ont l'air de rien. Elles sont parfois une bourgade, presque un village, une petite reine, presque une petite fille, mais si vous les touchez, prenez garde ! C'est là la difficulté de la vie, de distinguer, entre les êtres et les objets, celui qui est l'otage du destin. Vous ne l'avez pas distingué. Vous pouviez toucher impunément à nos grands

amiraux, à nos rois. Pâris pouvait se laisser aller sans danger dans les lits de Sparte ou de Thèbes, à vingt généreuses étreintes. Il a choisi le cerveau le plus étroit, le cœur le plus rigide, le sexe le plus étroit... Vous êtes perdus.

HECTOR

Nous vous rendons Hélène.

ULYSSE

L'insulte au destin ne comporte pas la restitution.

HECTOR

Pourquoi discuter alors ! Sous vos paroles, je vois enfin la vérité. Avouez-le. Vous voulez nos richesses ! Vous avez fait enlever Hélène pour avoir à la guerre un prétexte honorable ! J'en rougis pour la Grèce. Elle en sera éternellement responsable et honteuse.

ULYSSE

Responsable et honteuse ? Croyez-vous ? Les deux mots ne s'accordent guère. Si nous nous savions vraiment responsables de la guerre, il suffirait à notre génération actuelle de nier et de mentir pour assurer la bonne foi et la bonne conscience de toutes nos générations futures. Nous mentirons. Nous nous sacrifierons.

HECTOR

Eh bien, le sort en est jeté, Ulysse ! Va pour la guerre ! À mesure que j'ai plus de haine pour elle, il me vient d'ailleurs un désir plus incoercible de tuer... Partez, puisque vous me refusez votre aide...

ULYSSE

Comprenez-moi, Hector !... Mon aide vous est acquise. Ne m'en veuillez pas d'interpréter le sort. J'ai voulu seulement lire dans ces grandes lignes que sont, sur l'univers, les voies des caravanes, les chemins des navires, le tracé des grues volantes et des races. Donnez-moi votre main. Elle aussi a ses lignes. Mais ne cherchons pas si leur leçon est la même. Admettons que les trois petites rides au fond de la main d'Hector disent le contraire de ce qu'assurent les fleuves, les vols et les sillages. Je suis curieux de nature, et je n'ai pas peur. Je veux bien aller contre le sort. J'accepte Hélène. Je la rendrai à Ménélas. Je possède beaucoup plus d'éloquence qu'il n'en faut pour faire croire un mari à la vertu de sa femme. J'amènerai même Hélène à y croire elle-même. Et je pars à l'instant, pour éviter toute surprise. Une fois au navire, peut-être risquons-nous de déjouer la guerre.

HECTOR

Est-ce là la ruse d'Ulysse, ou sa grandeur ?

ULYSSE

Je ruse en ce moment contre le destin, non contre vous. C'est mon premier essai et j'y ai plus de mérite. Je suis sincère, Hector... Si je voulais la guerre, je ne vous demanderais pas Hélène, mais une rançon qui vous est plus chère... Je pars... Mais je ne peux me défendre de l'impression qu'il est bien long, le chemin qui va de cette place à mon navire.

HECTOR

Ma garde vous escorte.

ULYSSE

Il est long comme le parcours officiel des rois en visite quand l'attentat menace... Où se cachent les conjurés ? Heureux nous sommes, si ce n'est pas dans le ciel même... Et le chemin d'ici à ce coin du palais est long... Et long mon premier pas, entre tous ces périls... Vais-je glisser et me tuer ?... Une corniche va-t-elle s'effondrer sur moi de cet angle ? Tout est maçonnerie neuve ici, et j'attends la pierre croulante... Du courage... Allons-y.

Il fait un premier pas.

HECTOR

Merci, Ulysse.

ULYSSE

Le premier pas va... Il en reste combien ?

HECTOR

Quatre cent soixante.

ULYSSE

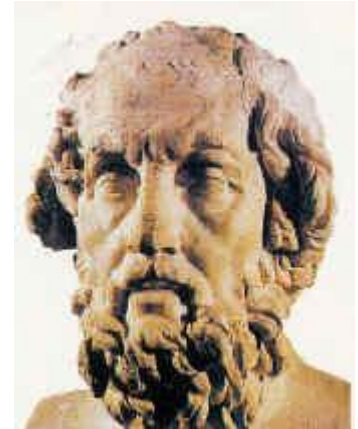
Au second ! Vous savez ce qui me décide à partir, Hector...

HECTOR

Je le sais. La noblesse.

ULYSSE

Pas précisément... Andromaque a le même battement de cils que Pénélope.



*« Le poète troyen est mort,
la parole est au poète grec »*

Du sang, de la sueur et des larmes

Winston Churchill, 13 mai 1940, à la chambre des communes

Winston Churchill a été un des seuls hommes politiques occidentaux qui ne se soit pas trompé sur la nature de la menace qui pesait sur l'Europe : il n'a jamais voulu rencontrer aucun dirigeant nazi, bien que ceux-ci lui aient fait des propositions en ce sens ; lorsque le premier ministre anglais revenait de Munich, croyant avoir obtenu *la paix dans l'honneur* au prix de l'abandon de la Tchécoslovaquie aux appétits hitlériens, il a eu à son adresse cette phrase cinglante à la chambre des communes : *vous aviez le choix entre le déshonneur et la guerre. Vous avez choisi le déshonneur et vous aurez la guerre.* Mais les peuples n'aiment pas les Cassandre et Churchill paya sa lucidité d'une longue traversée du désert.

Churchill ne se faisait non plus aucune illusion sur l'après guerre : il savait très bien que, la guerre finie, la Grande Bretagne ne serait plus une grande puissance. Sa ligne de conduite, pendant toute la durée de la guerre, était claire : quoi qu'il puisse arriver, il ne traiterait jamais avec les nazis.

C'est une qualité qu'il faut reconnaître aux britanniques : même dans la pire adversité, ils ne s'avouent jamais vaincus. C'est, entre autres, ce qui leur a permis de gagner la bataille de Waterloo. Et, aux côtés d'Ernest Shackleton - l'explorateur – ou de Douglas Bader – l'aviateur sans jambes – Winston Churchill a incarné ce trait du caractère britannique.

It must be remembered that we are in the preliminary stage of one of the greatest battles in history, that we are in action at many other points in Norway and in Holland, that we have to be prepared in the Mediterranean, that the air battle is continuous and that many preparations, such as have been indicated by my hon. Friend below the Gangway, have to be made here at home. In this crisis I hope I may be pardoned if I do not address the House at any length today. I hope that any of my friends and colleagues, or former colleagues, who are affected by the political reconstruction, will make allowance, all allowance, for any lack of ceremony with which it has been necessary to act. I would say to the House, as I said to those who have joined this government : "I have nothing to offer but blood, toil, tears and sweat."

We have before us an ordeal of the most grievous kind. We have before us many, many long months of struggle and of suffering. You ask, what is our policy? I can say: It is to wage war, by sea, land and air, with all our might and with all the strength that God can give us; to wage war against a monstrous tyranny, never surpassed in the dark, lamentable catalogue of human crime. That is our policy. You ask, what is our aim ? I can answer in one word: It is victory, victory at all costs, victory in spite of all terror, victory, however long and hard the road may be; for without victory, there is no survival. Let that be realised; no survival for the British Empire, no survival for all that the British Empire has stood for, no survival for the urge and impulse of the ages, that mankind will move forward towards its goal. But I take up my task with buoyancy and hope. I feel sure that our cause will not be suffered to fail among men. At this time I feel entitled to claim the aid of all, and I say, "come then, let us go forward together with our united strength."

Le terrorisme défie les grandes puissances

Le cinquième cavalier

Dominique Lapierre et Larry Collins

Le titre fait allusion aux cavaliers de l'Apocalypse que nous sommes en train de préparer pour nos enfants.

Dans un ultimatum, le colonel Kadhafi affirme qu'une bombe atomique, qu'il a réussi à introduire dans la ville, détruira New York si les Israéliens n'évacuent pas les terres qu'ils ont prises aux Palestiniens.

Une heure avant l'expiration de cet ultimatum, le Président a réuni les principaux responsables politiques et militaires pour prendre une décision : faut-il obliger les Israéliens à évacuer ces territoires par les armes. Au moment où commence le passage que nous citons, tous se sont prononcés en faveur d'une évacuation par la force. Tous, sauf un...

Ce texte n'a pas été choisi seulement pour son intensité dramatique ; il interpelle d'abord parce qu'il pose la question des limites qu'un homme ou un peuple ne doit pas franchir, s'il ne veut pas perdre son droit à l'existence. Et nous pensons à la capitulation de Munich : l'Europe ne s'est-elle pas condamnée elle-même ?

Il nous aussi dit que l'actualité porte en germes une autre cause de conflit : la Grande Bretagne, la France et les Etats Unis ont favorisé l'installation des Juifs en Palestine et la spoliation des habitants des territoires occupés par Israël. Nous avons encouragé le Sionisme pour nous laver d'un crime que l'Europe avait commis contre les Juifs et les populations palestiniennes déportées, qui ont, à juste titre, le sentiment qu'on leur en fait payer le prix, se révoltent devant cette situation. Quant aux Américains, la présence d'un allié sur le sol palestinien sert leurs intérêts et permet un meilleur contrôle sur cette région stratégique du globe.

Pour mesurer l'ampleur de cette menace de guerre, il suffit de se poser une question : si l'on vidait une de nos provinces de ses habitants pour y mettre à la place des populations étrangères, l'accepterions-nous ? Il est étonnant que personne ne pose la question en ces termes !

Enfin, il décrit une des formes que va prendre la paix assassinée dans les décennies à venir : le terrorisme, qui engendre des menaces de conflit plus graves encore que celles de la guerre froide. Le 11 septembre 2001, la fiction d'une attaque sur New York est devenue réalité. Et les guerres afghane et Irakienne ont suivi.

Herbert Green desserra les dents du tuyau de sa pipe, posa les coudes sur la table, appuya son menton sur ses paumes, comme écrasé par ce qu'il s'apprêtait à dire. Plus que tout autre, il avait ressenti cette crise de l'intérieur. C'était un physicien nucléaire, l'un des cerveaux de cette chapelle qui avait donné au monde ce bienfait et ce fléau, la fission de l'atome. Il avait vu avec angoisse le monde civilisé disperser ses connaissances aux quatre vents sans prévoir qu'un jour pourrait surgir un fanatique brandissant la bombe atomique pour imposer sa volonté.

Avant de prendre la parole, il inspira profondément.

„Monsieur le Président, la dernière crise que j'ai vécue dans cette salle était celle des otages d'Iran et j'ai encore gravés dans l'esprit les événements de ces journées. Notre pays avait cruellement besoin de ses amis au cours de ces jours sombres et je me permets de vous rappeler que nous n'en avons trouvé qu'un seul, Israël. Seul Israël s'est tenu à nos côtés. “

„Nos alliés traditionnels, les Anglais, les Allemands, les Français, nous ont tourné le dos quand nous avons fait appel à leur solidarité. Ils étaient si préoccupés par leur approvisionnement en pétrole qu'ils préféreraient voir notre pays humilié, nos diplomates risquer de se faire massacrer, plutôt que de tenter, à nos côtés, quelque chose qui eût pu déranger le cours paisible de leur existence. Ce sont là des moments que je ne peux oublier, monsieur le Président. Allons –nous, aujourd'hui, pointer nos armes contre le seul pays qui nous ait été fidèle dans l'adversité ? Et ce sur l'injonction d'un dictateur qui nous hait, nous et ce que nous représentons. “

„Je partage vos sentiments à tous en ce qui concerne les colonies juives en territoire arabe et l'intransigeance israélienne. Mais ce qui est ici en cause dépasse de loin le seul problème de ces colonies et de Jérusalem. Il y a un point que tout pays, que tout homme ne peut franchir sans perdre sa dignité et le respect de soi-même. Et j'affirme que ce point, nous l'avons atteint. “

Le silence, un silence lourd du drame qui étreignait les cœurs, figea l'assistance quand Green se tut. Le Président se leva. Il jeta un coup d'œil vers l'horloge murale.

„Je vous remercie, messieurs, dit-il. J'aimerais me retirer quelques instants dans le parc pour réfléchir avant de prendre une décision. “ [...]

[le président] était à présent debout devant l'assistance, avec cet air à la fois calme et résolu que l'Amérique avait découvert au cours des heures tragiques de la prise des otages de Téhéran.

„Messieurs, commença-t-il d'une voix presque confidentielle. J'ai pris ma décision. Peut-être avons-nous eu tort de ne pas tenter l'évacuation de New York, quelles qu'eussent pu être les conséquences. Que Dieu protège nos compatriotes new-yorkais. Mais je suis le président de deux cent trente millions d'Américains. Et c'est à un véritable acte de guerre contre notre pays que nous avons à faire face. En nous inclinant, en cédant au chantage, nous renoncerions à notre droit à l'existence. Nous nous condamnerions à être détruits tôt ou tard, aussi sûrement que le soleil se couchera ce soir. “

Il reprit son souffle.

„Il est à présent onze heures du matin. L'ultimatum de Kadhafi expire à midi. Amiral Fuller, je vous donne l'ordre de pointer les missiles nucléaires des sous-marins de Méditerranée sur la Lybie. Tous ! Faites l'impossible pour protéger l'Égypte et la Tunisie des retombées“

„Monsieur le secrétaire d'état, préparez des messages prioritaires pour le premier secrétaire du Comité central soviétique, pour les dirigeants chinois, pour MM. Begin, Giscard, Helmut Schmidt et madame Thatcher. Faites en sorte que ces messages soient envoyés à l'instant même où se déclenchera notre action. “

Il fixa le visage grisâtre du président du Comité des chefs d'état major.

„Amiral, si à onze heures trente nous n'avons pas trouvé et désamorcé la bombe et si Kadhafi refuse de prolonger son ultimatum, je vous donne l'ordre d'anéantir la Lybie. “

Si je t'oublie, Jérusalem...

Ce chant, composé en Hébreu par l'Israélienne Naomi Shemer en 1967, révèle la grandeur d'un attachement à ses racines que deux mille ans de dispersion n'ont pu altérer. Mais *quels que soient les mots que tu prononces, tu rends grâce à la pourriture (Paul Celan)*. C'est ainsi que, par l'étrange alchimie propre à l'espèce humaine, ce chant d'amour est devenu guerre des six jours.

Ce chant a fait l'objet d'un anachronisme, relevé dans le film de Spielberg „la liste de Schindler“. Il est repris en chœur dans une des dernières séquences du film, chanté par des femmes et des hommes qui portent l'étoile jaune.

J'ai choisi d'y joindre une adaptation, car ce texte français, écrit pour être chanté, respecte mieux la rythmique d'un poème qu'une traduction exacte. Pour celle-ci, un site Internet est signalé dans le sommaire sous le nom de Naomi Shemer.

אוור הרים צלול כיון
ורח אורנים
נישא ברוח ערביים
עם קול פעמונים
ובתרדמת אילן ואבן
שבוייה בחלומה
העיר אשר בדד יושבת
ובלבה חומה

ירושלים של זהב ושל נחושת ושל אור
רוניכ ינא כיריש לכל אלה.

חזרנו אל בורות המים
לשוק ולכיכר
שופר קורא בהר הבית
הקיתעה ריעב.
ובמערות אשר בסלע
אלפי שמשות זורחות
ושוב נרד לים המלח
וחירי כרדב.

ירושלים של זהב ושל נחושת ושל אור
הלא לכל שיריך אני כינור

אך בבואי היום לשיר לך
ולך לקשור כתרים
קטונתי מצעיר בניך
סירושמה נורחאמו.

את השפתיים כי שמך צורב
כנשיקת שרף
אם אשכחך ירושלים
בהז הלכך רשא...

ירושלים של זהב ושל נחושת ושל אור
הלא לכל שיריך אני כינור

ירושלים של זהב ושל נחושת ושל אור
הלא לכל שיריך אני כינור

Le vent qui vient de la montagne
Me parle d'autrefois
Derrière chaque pierre se cachent
Des peines ou bien des joies

J'entends battre le cœur des hommes
Qui dorment enfin sans peine
Il fallait que cette heure sonne
Après le temps des pleurs

*Yerushala'im ma ville d'or, ville de cuivre et de lumière
Ton nom est dans nos rêves et nos prières
Yerushala'im ma ville d'or, ville de cuivre et de lumière
Ton nom est dans nos rêves et nos prières*

Tes fils qui dorment sous la terre
Ne sont pas morts en vain
Cet orage d'acier et de fer
Est le plus pur levain

De plus grands ont fait des poèmes
Si je te chante encore
C'est que je t'aime Yerushala'im
Ville de lumière et d'or

*Yerushala'im ma ville d'or, ville de cuivre et de lumière
Ton nom est dans nos rêves et nos prières
Yerushala'im ma ville d'or, ville de cuivre et de lumière
Ton nom est dans nos rêves et nos prières*

QUAND LA MORT ETAIT UN MAITRE VENU D'ALLEMAGNE

„El sueño de la razon produce monstruos“

Todesfuge (Paul Celan)

Schwarze Milch der Frühe wir trinken sie abends
wir trinken sie mittags und morgens wir trinken sie nachts
wir trinken und trinken
wir schaufeln ein Grab in den Lüften da liegt man nicht eng
Ein Mann wohnt im Haus der spielt mit den Schlangen der schreibt
der schreibt wenn es dunkelt nach Deutschland dein goldenes Haar Margarete
er schreibt es und tritt vor das Haus und es blitzen die Sterne er pfeift seine Rüden
herbei
er pfeift seine Juden hervor läßt schaufeln ein Grab in der Erde
er befiehlt uns spielt auf nun zum Tanz
Schwarze Milch der Frühe wir trinken dich nachts
wir trinken dich morgens und mittags wir trinken dich abends
wir trinken und trinken
Ein Mann wohnt im Haus der spielt mit den Schlangen der schreibt
der schreibt wenn es dunkelt nach Deutschland dein goldenes Haar Margarete
Dein aschenes Haar Sulamith wir schaufeln ein Grab in den Lüften da liegt man nicht
eng
Er ruft stecht tiefer ins Erdreich ihr einen ihr andern singet und spielt
er greift nach dem Eisen im Gurt er schwingts seine Augen sind blau
stecht tiefer die Spaten ihr einen ihr andern spielt weiter zum Tanz auf
Schwarze Milch der Frühe wir trinken dich nachts
wir trinken dich mittags und morgens wir trinken dich abends
wir trinken und trinken
ein Mann wohnt im Haus dein goldenes Haar Margarete
dein aschenes Haar Sulamith er spielt mit den Schlangen
Er ruft spielt süßer den Tod der Tod ist ein Meister aus Deutschland
er ruft streicht dunkler die Geigen dann steigt ihr als Rauch in die Luft
dann habt ihr ein Grab in den Wolken da liegt man nicht eng
Schwarze Milch der Frühe wir trinken dich nachts
wir trinken dich mittags der Tod ist ein Meister aus Deutschland
wir trinken dich abends und morgens wir trinken und trinken
der Tod ist ein Meister aus Deutschland sein Auge ist blau
er trifft dich mit bleierner Kugel er trifft dich genau
ein Mann wohnt im Haus dein goldenes Haar Margarete
er hetzt seine Rüden auf uns er schenkt uns ein Grab in der Luft
er spielt mit den Schlangen und träumet der Tod ist ein Meister aus Deutschland
dein goldenes Haar Margarete
dein aschenes Haar Sulamith

L'anéantissement par destructuration

Au regard des nazis, ceux qui étaient arrêtés avaient la valeur des secrets dont ils étaient dépositaires et plus aucune après qu'ils les aient révélés. Un traitement exempt de toute violence physique pouvait donc leur être appliqué, dans le but de les déstructurer mentalement et de les amener ainsi à parler, sans risquer de les voir succomber à la torture. C'est ce qui est arrivé au narrateur de ce passage écrit par **Stéphane Zweig** dans ce roman *Schachnovelle*.

Le prisonnier était enfermé dans une chambre sans aucun objet autre que les meubles indispensables, sans aucun livre, sans aucune feuille de papier pour écrire. Personne n'avait le droit de lui parler. Il vivait ainsi sans stimulation mentale d'aucune sorte.

Il était physiquement bien traité et avait même droit à des soins quand il était malade. Dans le roman, c'est au cours d'une visite à l'infirmerie qu'il réussit à dérober dans la poche d'un officier SS un manuel d'apprentissage du jeu d'échecs, aménageant ainsi une fenêtre à la cellule de confinement qui lui était imposée. Il échappera à son sort en apprenant à jouer aux échecs et deviendra un maître.

Schachnovelle a été légué à la postérité comme un ultime adieu de son auteur, car il est paru en 1943 ; entretemps, Stéphane Zweig s'était donné la mort, préférant en finir avec une vie dont il ne percevait plus le sens. L'écrivain s'était battu toute sa vie pour la victoire de l'esprit, comme le prisonnier qui voit dans les échecs un moyen contre l'anéantissement mental que ses geoliers ont programmé pour lui.

Ein eigenes Zimmer in einem Hotel – nicht wahr, das klingt an sich äußerst human ? Aber Sie dürfen mir glauben, daß man uns keineswegs eine humanere, sondern nur eine raffinierte Methode zudachte, wenn man uns « prominente » nicht zu zwanzig in eine eiskalte Baracke stopfte, sondern in einem leidlich geheizten und separaten Hotelzimmer behaute. Denn die Pression, mit der man uns das benötigte « Material » abzwängen wollte, sollte auf subtilere Weise funktionieren, als durch rohe Prügel oder körperliche Folterung : durch die denkbar raffinierteste Isolierung. Man tat uns nichts – man stellte uns nur in das vollkommene Nichts, denn bekanntlich erzeugt kein Ding auf Erden einen solchen Druck auf die menschliche Seele wie das Nichts. Indem man uns jeden einzelnen in ein völliges Vakuum sperrte, in ein Zimmer, das hermetisch von der Außenwelt abgeschlossen war, sollte, statt von außen durch Prügel und Kälte, jener Druck von innen erzeugt werden, der uns schließlich die Lippen aufsprengte. Auf den ersten Blick sah das mir angewiesene Zimmer durchaus nicht unbehaglich aus. Es hatte eine Tür, ein Bett, einen Sessel, eine Waschschüssel, ein vergittertes Fenster. Aber die Tür blieb Tag und Nacht verschlossen, auf dem Tisch durfte kein Buch, keine Zeitung, kein Blatt Papier, kein Bleistift liegen, das Fenster starrte eine Feuermauer an. Rings um mein Ich und selbst an meinem eigenen Körper war das vollkommene Nichts konstruiert. Man hatte mir jeden Gegenstand abgenommen, die Uhr, damit ich nicht wisse um die Zeit, den Bleistift, daß ich nicht etwas schreiben könne, das Messer, damit ich nicht die Adern öffnen könne ; selbst die kleine Betäubung wie eine Zigarette wurde mir versagt. Nie sah ich außer dem Wächter, der kein Wort sprechen und auf keine Frage antworten durfte, ein menschliches Gesicht, nie hörte ich eine menschliche

Stimme. Auge, Ohr, alle Sinne bekamen von morgens bis nachts und von nachts bis morgens nicht die geringste Nahrung, man blieb mit sich, mit seinem Körper und den vier oder fünf stummen Gegenständen Tisch, Bett, Fenster, Waschschlüssel, rettungslos allein ; man lebte wie ein Taucher unter der Gasglocke im schwarzen Ozean dieses Schweigens und wie ein Taucher sogar, der schon ahnt, daß das Seil nach der Außenwelt abgerissen ist und er nie zurückgeholt werden wird aus der lautlosen Tiefe.

Es gab nichts zu tun, nichts zu hören, nichts zu sehen, überall und ununterbrochen war um einen das Nichts, die völlig raumlose und zeitlose Leere. Man ging auf und ab, und mit einem gingen die Gedanken auf und ab, auf und ab, immer wieder. Aber selbst Gedanken, so substanzlos sie scheinen, brauchen einen Stützpunkt, sonst beginnen sie zu rotieren und sinnlos um sich selbst zu kreisen. Auch sie ertragen nicht das Nichts. Man wartete auf etwas, von morgens bis abends, und es geschah nichts. Man wartete wieder und wieder. Es geschah nichts. Man wartete, wartete, wartete, man dachte, dachte, dachte bis einem die Schläfen schmerzen. Nichts geschah. Man blieb allein, allein, allein.

Das dauerte vierzehn Tage, die Ich außerhalb der Zeit, außerhalb der Welt lebte. Wäre damals ein Krieg ausgebrochen, ich hätte es nicht erfahren. Meine Welt bestand doch nur aus Tisch, Tür, Bett, Waschschlüssel, Sessel, Fenster und Wand und immer starrte ich auf dieselbe Tapete an derselben Wand : jene Linie ihres gezackten Musters hat sich mit ehernem Stichel eingegraben bis in die innerste Falte meines Gehirns, so oft habe ich sie angestarrt. Dann endlich begannen die Verhöre. Man wurde plötzlich angerufen, ohne recht zu wissen, ob es Tag war oder Nacht. Man wurde gerufen und durch ein Paar Gänge geführt, man wußte nicht wohin ; dann wartete man irgendwo und wußte nicht wo und stand plötzlich vor einem Tisch, um dem ein Paar uniformierte Leute saßen. Auf dem Tisch lag ein Stoß Papier : die Akten von denen man nicht wußte, was sie enthielten, und dann begannen die Fragen, die echten und die falschen, die klaren und die tückischen, die Deckfragen und die Fangfragen, und während man antwortete, blätterten fremde, böse Finger in den Papieren, von denen man nicht wußte, was sie enthielten, und fremde, böse Finger schrieben etwas in ein Protokoll und man wußte nicht, was sie schrieben. Aber das Fürchterlichste bei diesen Verhören für mich war, daß ich nicht erraten und errechnen konnte, was die Gestapoleute von den Vorgängen in meiner Kanzlei tatsächlich wußten und was sie erst aus mir herausholen wollten [...]

Aber das Verhör war nicht das Schlimmste : das Schlimmste war das Zurückkommen nach dem Verhör in meinem Nichts, in dasselbe Zimmer mit demselben Tisch, demselben Bett, derselben Waschschüssel, derselben Tapete. Denn kaum allein mit mir, versuchte ich zu rekonstruieren, was ich am klügsten hätte antworten sollen und was ich das nächste Mal sagen mußte, um den Verdacht wieder abzulenken, den ich vielleicht mit einer unbedachten Bemerkung heraufbeschworen. Ich überlegte, ich durchforschte, ich überprüfte meine eigene Aussage auf jedes Wort, das ich dem Untersuchungsrichter gesagt, ich rekapitulierte jede Frage, die sie gestellt, jede Antwort, die ich gegeben, ich versuchte zu erwägen, was sie davon protokolliert haben könnten, und wußte doch, daß ich das nie errechnen und erfahren könnte. Aber diese Gedanken, einmal angekurbelt im leeren Raum, hörten nicht auf, im Kopf zu rotieren, immer wieder von neuem, in immer anderen Kombinationen, und das ging hinein bis in den Schlaf. Jedes Mal nach einer Vernehmung durch die Gestapo übernahmen ebenso unerbittlich meine eigenen Gedanken die Marter des Fragens und Forschens und Quälens und vielleicht noch grausamer sogar, denn jene Vernehmungen endeten

doch immerhin nach einer Stunde, und diese nie, dank der tückischen Tortur dieser Einsamkeit. Und immer um mich nur der Tisch der Schrank, das Bett, die Tapete, das Fenster, keine Ablenkung, kein Buch, keine Zeitung, kein fremdes Gesicht, kein Bleistift um etwas zu notieren, kein Zündholz, um damit zu spielen, nichts, nichts, nichts. Jetzt erst gewahrte ich, wie teuflisch sinnvoll, wie psychologisch mörderisch erdacht dieses System des Hotelzimmers war. Im Konzentrationslager hätte man vielleicht Steine karren müssen, bis einem die Hände bluteten und die Füße in den Schuhen abfroren, man wäre zusammengepackt gelegen mit zwei Dutzen Menschen im Stank und Kälte. Aber man hätte Gesichter gesehen, man hätte ein Feld, einen Karren, einen Baum, einen Stern, irgend, irgendetwas anstarren können, indes hier dasselbe um einen stand, immer dasselbe, das entsetzliche Dasselbe. Hier war nichts, was mich ablenken konnte von meinen Gedanken, von meinen Wahnvorstellungen, von meinem krankhaften Rekapitulieren. Und gerade das beabsichtigten sie – ich sollte doch würgen und würgen an meinen Gedanken, bis sie mich erstickten und ich nicht anders konnte, als sie schließlich ausspeien, als auszusagen, als alles auszusagen, was sie wollten, endlich das Material und die Menschen auszuliefern. Allmählich spürte ich, wie meine Nerven unter diesem gräßlichen Druck des Nichts sich zu locken begannen, und ich spannte, der Gefahr bewußt, bis zum Zerreißen meine Nerven, irgendeine Ablenkung zu finden oder zu erfinden. Um mich zu beschäftigen, versuchte ich alles, was ich jemals auswendig gelernt, zu rezitieren und zu rekonstruieren, die **Volkshymne** und die Spielreime der Kinderzeit, den Homer des Gymnasiums, die Paragraphen des Bürgerlichen Gesetzbuches. Dann versuchte ich zu rechnen, beliebige Zahlen zu addieren, zu dividieren, aber mein Gedächtnis hatte im Leeren keine festhaltende Kraft. Ich konnte mich auf nichts konzentrieren. Immer fuhr und flackerte derselbe Gedanke dazwischen : was wissen sie ? Was habe ich gestern gesagt, was muß ich das nächste Mal sagen ?

Témoignage d'Auschwitz

Jorge Semprun – l'écriture ou la vie

Ce n'est que le dimanche après-midi, une fois l'appel terminé, que nous pouvions nous retrouver, mettant à profit les quelques heures de loisir dominical. J'ai traversé le camp sous les tourbillons de neige. Je suis entré dans l'enceinte du *Revier*, l'infirmerie. Dans une baraque à l'écart, il y avait une salle en demi-sous-sol pour les maladies contagieuses. Les S.S., médecins ou gardiens, fuyaient comme la peste, c'est le cas de le dire, cette salle des contagieux. Ils avaient l'obsession de l'hygiène, de la propreté, des corps nets et drus de la race supérieure. La phobie de la contagion faisait de cette baraque du *Revier* un lieu fort, préservé, pratiquement invulnérable.

C'est Ludwig G. qui était responsable du pavillon des contagieux. Il portait cousu sur sa veste le triangle vert des droits-communs, mais c'était un communiste allemand. Quelque sombre histoire du passé, méfait ou haut fait accompli pour le bien de la cause, dans les années trente, avait été jugé par un tribunal ordinaire. Droit commun, triangle vert. Impossible de savoir quelle profession il avait exercée, avant, dehors. Il ne parlait jamais de son passé. Libérale sans doute, à en juger par l'étendue de son savoir. Physiquement, c'était un personnage menu, fragile en apparence, vif de gestes, doté d'un regard étonnamment serein et réfléchi. Triste aussi, comme tout ce qui est serein et réfléchi. Son profil était aquilin. Plus tard, dans la banalité de la vie d'après, je n'ai jamais rencontré Roger Vailland sans me souvenir de Ludwig G.

J'ai traversé le camp, ce jour là, sous les tourbillons de neige, je suis entré dans l'enceinte du *Revier*. A la porte de la baraque des isolés, j'ai tapé la semelle de mes bottes contre le support de fer prévu à cet usage, sur le côté droit du perron. L'ordre S.S. exigeait que l'on se déplaçât à l'intérieur des baraques avec des chaussures propres. Les jours de pluie et de boue, ce n'était pas facile d'y parvenir. Les jours de neige profonde, il suffisait de taper la semelle des bottes ou des galoches contre ce support métallique pour en décoller les flocons agglomérés.

Kaminski avait réuni ce jour là une poignée de militants de diverses nationalités. Nous nous connaissions tous : nous faisons tous partie de l'appareil communiste clandestin de Buchenwald.

Jürgen Kaminski nous avait réunis pour entendre un survivant d'Auschwitz : un Juif polonais survivant d'Auschwitz arrivé par un des convois d'évacuation de cet hiver-là. Nous nous sommes installés dans le cagibi, qui était le domaine personnel de Ludwig G., à l'extrémité du sous-sol réservé aux contagieux. Kaminski nous a expliqué qui était cet homme, d'où il venait. A Auschwitz, nous a dit Kaminski, cet homme avait travaillé dans le *Sonderkommando*. Nous ne savions pas ce qu'était le *Sonderkommando* d'Auschwitz. Moi, du moins, je ne le savais pas. A Buchenwald, il n'y avait pas de *Sonderkommando*, il n'y avait qu'un *Sonderbau*. *Sonder*, on le sait sans doute, est un adjectif allemand qui signifie « particulier », « séparé », « étrange », « spécial »... Des choses de ce genre. Le *Sonderbau* de Buchenwald était un édifice spécial, en effet, peut être même étrange : c'était le bordel. Mais le *Sonderkommando* ou commando spécial d'Auschwitz, je ne savais pas ce que c'était. Je n'ai néanmoins pas posé de questions : j'ai supposé que la suite me permettrait de savoir de quoi il s'agissait. A juste titre, d'ailleurs. J'ai tout à fait bien

compris de quoi il s'agissait par la suite. Il s'agissait des chambres à gaz d'Auschwitz, du commando spécial qui s'occupait d'évacuer les victimes des chambres à gaz et de les transporter vers les fours crématoires annexes où leurs corps étaient brûlés.

Avant que j'eusse compris cela, de quoi il s'agissait, Kaminski nous avait expliqué que les S.S. avaient fusillé périodiquement, systématiquement, les membres des équipes successives du *Sonderkommando*. Celui-ci faisait partie d'un petit groupe de rescapés qui devaient la vie au désordre des dernières semaines du camp, à l'approche des troupes soviétiques.

Ensuite, il a demandé au survivant du *Sonderkommando* d'Auschwitz de nous parler.

Je ne me souviens pas du nom de ce Juif polonais. Je ne me souviens même pas s'il avait un nom. Je veux dire : je ne me souviens plus si Jürgen Kaminski nous a mentionné son nom. Je me souviens de son regard, en tout cas. Il avait l'œil d'un bleu glacial, comme le fil tranchant d'une vitre brisée. Je me souviens de la tenue de son corps, en tout cas. Il était assis sur une chaise, tout droit, tout raide, les mains posées sur ses genoux, immobiles. Il n'a pas bougé les mains pendant tout le récit de son expérience au *Sonderkommando*. Je me souviens de sa voix, en tout cas. Il parlait en allemand, couramment, d'une voix âpre, méticuleuse, insistante. Parfois, sans raison apparente, sa voix s'épaississait, s'enrouait, comme si elle était soudain traversée par des émotions incontrôlables.

Pourtant, même à ces moments-là de visible agitation, il n'a pas bougé les mains posées sur ses genoux. Il n'a pas modifié la position de son corps sur la chaise dure et droite. C'était dans sa voix seulement que se déployaient les émotions trop fortes, comme des lames de fond qui viendraient remuer la surface d'une eau apparemment calme. La crainte de ne pas être cru, de ne pas être entendu même. Mais il était tout à fait crédible. Nous l'entendions fort bien, ce survivant du *Sonderkommando* d'Auschwitz.

Je comprenais son angoisse, cependant.

Je le regardais dans la salle en demi-sous-sol des contagieux et je comprenais son angoisse. Il me semblait la comprendre, du moins.

C'est que tous les massacres de l'histoire ont eu des survivants. Lorsque les armées mettaient à feu et à sang les villes conquises, il y avait des survivants. Des Juifs survivaient aux pogroms, même les plus sauvages, les plus meurtriers. Des Kurdes et des Arméniens ont survécu aux massacres successifs. Il y a eu des survivants à Oradour-sur-Glane. Partout, tout au long des siècles, des femmes aux yeux souillés et brouillés par des visions d'horreur survécurent au massacre. Elles raconteraient. La mort comme si vous y étiez : elles y avaient été.

Mais il n'y avait pas, il n'y aura jamais, de survivant des chambres à gaz nazies. Personne ne pourra jamais dire : j'y étais. On était autour, ou avant, ou à côté, comme les types du *Sonderkommando*.

D'où l'angoisse de ne pas être crédible, parce qu'on n'y est pas resté, précisément, parce qu'on a survécu. D'où le sentiment de culpabilité chez certains. De malaise, du moins. D'interrogation angoissée. Pourquoi moi, vivant, vivante, à la place d'un frère, d'une sœur, d'une famille toute entière, peut-être ?



Ce tableau (Mémorial de la Shoah), ainsi que le dessin suivant, est de Boris Tadslytzky

J'écoutais le survivant du *Sonderkommando* et il me semblait que je pouvais comprendre l'angoisse qui troublait sa voix par moments. Il a parlé longtemps, nous l'avons écouté en silence, figés, dans l'horreur blafarde de son récit. Soudain, lorsque Ludwig G. a allumé une lampe, nous avons pris conscience de l'obscurité qui nous enveloppait depuis quelque temps déjà, la nuit hivernale était tombée. Nous avons sombré corps et âme dans la nuit de ce récit, suffoqués, ayant perdu toute notion du temps.

Voilà, a dit Kaminski.

Nous avons compris que le récit était terminé, que la lumière revenue signifiait la fin de ce témoignage. Fin provisoire, sans doute, aléatoire même, tellement il était évident que le récit aurait pu se prolonger indéfiniment, jusqu'à l'épuisement de notre capacité d'écoute.

N'oubliez jamais, a ajouté Kaminski, d'une voix sombre et sévère. L'Allemagne ! C'est mon pays qui est coupable, ne l'oublions pas !

Il y a eu du silence.

Le survivant du *Sonderkommando* d'Auschwitz, ce Juif polonais qui n'avait pas de nom parce qu'il pouvait être n'importe quel Juif polonais, n'importe quel Juif même de n'importe où, à vrai dire, le survivant d'Auschwitz est resté immobile, les mains à plat sur les genoux : statue de sel et de désespérance de la mémoire.

Nous aussi, nous restions immobiles.



Et loué soit l'Eternel

André Schwarz-Bart – le dernier des justes

Quand la nappe de gaz eut tout recouvert, il y eut dans le ciel noir de la chambre de mort un silence d'environ une minute, coupé seulement par les hautes quintes de toux et par les manifestations de ceux qui étaient trop enfoncés dans l'agonie pour en faire l'offrande ; et ruisseau d'abord, puis cascade, torrent irrépressible de majesté, le poème qu'à travers la fumée des incendies et par dessus les bûchers de l'histoire, les Juifs - qui depuis deux mille ans ne portaient pas l'épée et n'eurent jamais ni royaumes de mission ni esclaves de couleur – le vieux poème d'amour qu'ils traçaient en lettres de sang sur la dure écorce terrestre déferla dans la chambre à gaz, l'investit, en domina le sombre ricanement abyssal : „*SHEMA ISRAEL, ADONAI ELOHENOU, ADONAI EH'OTH*“... Ecoute, Israël, l'Eternel est notre Dieu, l'Eternel est un. O seigneur, par ta grâce tu nourris les vivants et par ta grande miséricorde tu ressuscites les morts ; et tu gardes fidèlement tes promesses à ceux qui dorment dans la poussière. Qui est comme toi, père miséricordieux, et qui peut te ressembler ?

Les voix mouraient une à une le long du poème inachevé ; déjà les enfants expirants plantaient leurs ongles dans les cuisses d'Ernie, en un suprême recours, et déjà l'étreinte de Golda se faisait plus molle, ses baisers s'estompaient, quand, s'accrochant farouchement au cou de l'aimé, elle exhala en un souffle discordant : « je ne te reverrai donc plus jamais ? Plus jamais » ?

Ernie parvint à rejeter l'aiguille de feu perçant sa gorge et, cependant que le corps féminin s'affaissait contre lui, il cria contre l'oreille de Golda inanimée : « tout à l'heure, *je te le jure !* ... Puis il sut qu'il ne pouvait plus rien pour personne au monde et, dans un éclair qui précéda son propre anéantissement, il se souvint avec bonheur de Rabbi Chanina ben Tedarion, telle que la rapportait joyeusement l'ancêtre. Lorsque le doux rabbi, enveloppé dans le rouleau de la Thora, fut jeté par les Romains sur le bûcher pour avoir enseigné la loi et qu'on alluma les fagots aux branches vertes encore pour faire durer son supplice, les élèves lui dirent : Maître, que vois tu ? Et Rabbi Chanina répondit : - je vois le parchemin qui brûle, mais les lettres s'envolent... *Oh oui, sûrement, les lettres s'envolent*, se répéta Ernie Lévy tandis que la flamme qui embrasait sa poitrine, d'un seul coup, envahit son cerveau. [...] Il en fut ainsi des millions qui passèrent de l'état de *Luftmensch* à celui de *Luft*. Je ne traduirai pas. Ainsi donc, cette histoire ne s'achèvera pas sur quelque tombe à visiter en souvenir. Car la fumée qui sort des crématoires obéit tout comme une autre aux lois physiques : les particules s'assemblent et se dispersent au vent, qui les pousse. Le seul pèlerinage serait, estimable lecteur, de regarder parfois un ciel d'orage avec mélancolie.

Et loué. Auschwitz. Soit. Maidanek. L'Eternel. Treblinka. Et loué. Buchenwald. Soit. Mauthausen. L'Eternel. Belzec. Et loué. Sobibor. Soit. Chelmno. L'Eternel. Ponary. Et loué. Theresienstadt. Soit. Varsovie. L'Eternel. Vilno. Et loué. Skarzysko. Soit. Bergen-Belsen. L'Eternel. Janow. Et loué. Dora. Soit. Neuengamme. L'Eternel. Pustkow. Et loué...

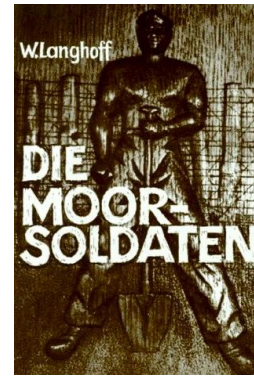
Parfois, il est vrai, le cœur veut crever de chagrin. Mais, souvent aussi, le soir de préférence, je ne puis m'empêcher de penser d'Ernie Lévy, mort six millions de fois, est encore vivant, quelque part, je ne sais où... Hier, comme je tremblais de désespoir, au milieu de la rue, cloué au sol, une goutte de pitié tomba d'en haut sur mon visage ; mais il n'y avait nul souffle dans l'air, aucun nuage dans le ciel... Il n'y avait qu'une présence.

Le printemps refleurira

Wir sind die Moorsoldaten

Ce chant a été originellement écrit en Allemand par **Johann Esser** et **Wolfgang Langhoff**, tous deux internés au camp de Borms Moor. Traduit en toutes les langues, il a fait le tour du monde.

Il doit principalement sa renommée à ce dernier couplet qui exprime que, même dans les pires conditions, l'espoir ne s'éteint jamais au cœur de l'homme.



Loin dans l'infini s'étendent
Les grands prés marécageux
Pas un seul oiseau ne chante
Dans les arbres secs et creux

Refrain

O terre de détresse
Où nous devons sans cesse
Piocher

Dans ce camp morne et sauvage
Entouré d'un mur de fer
Il nous semble vivre en cage
Au milieu d'un grand désert.

Bruit des pas et bruit des armes
Sentinelles jour et nuit
Et du sang, des cris, des larmes
La mort pour celui qui fuit.

Mais un jour dans notre vie,
Le printemps refleurira.
Libre alors, o ma patrie,
Je dirai : tu es à moi

Dernier refrain

O terre enfin libre
Où nous pourrions revivre,
Aimer



Un camp de prisonniers fut le lieu d'une révolte des déportés : Sobibor. C'est probablement ce fait qu'évoque ce tableau de Boris Tadslytzky

AU RISQUE DE SA VIE , LE REFUS DE L'INACCEPTABLE

Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice, car le royaume des cieux est à eux !

Les justes de Berlin

Und wenn wir nur eine Stunde gewinnen (Peter Schneider)

Ce que nous apprend l'histoire des justes d'Allemagne, c'est que, dans les crimes commis par les nazis, il n'y a pas de responsabilité collective, c'est à dire de responsabilité touchant l'ensemble des allemands. Mais il y a beaucoup d'allemands qui se sont faits complices, car si un groupe d'étudiants comme celui de la Rose Blanche a dénoncé la persécution des juifs, c'est que ceux qui disent maintenant *wir wussten nicht*, en réalité, ne voulaient pas savoir.

Le texte suivant pose la question : qu'aurait fait le dieu de la Bible d'une ville qui ignore ses justes. Une autre question peut être posée : si l'Allemagne, après avoir mis l'Europe à feu et à sang, a pu relever ses ruines et renaître de ses cendres, si elle a retrouvé sa place dans le concert des nations, n'est ce pas parce que le peuple allemand comptait – en nombre, certes, insuffisant - les justes qui ont manqué à Sodome et Gomorrhe?

Car après tout, le Dieu d'Abraham aurait consenti à épargner les deux villes s'il s'y était trouvé seulement dix justes.

Das erste Buch Moses erzählt von einer denkwürdigen Verhandlung zwischen Abraham und Gott. Der Herr will die abtrünnigen und verdorbenen Städte Sodom und Gomorra vernichten, Abraham versucht, ihn von diesem Vorhaben abzubringen. Es könnten etwa fünfzig Gerechte in der Stadt Sodom leben, gibt Abraham zu bedenken, du wirst sie doch nicht etwa zusammen mit den Gottlosen töten wollen ? Der Herr ist von Abraham Argument beeindruckt : wenn es funfzig sind, so will ich um ihretwillen dem ganzen Ort vergeben ! Aber plötzlich wird Abraham von Zweifeln heimgesucht, ob er wirklich fünfzig Gerechte wird vorzeigen können. Und wenn es fünf weniger sind, fragt er. Der Herr ist nicht kleinig : auch wenn es nur fünfundvierzig sind, wird er auf das Strafgericht verzichten. Aber Abraham kommen abermals Zweifel : und wenn es nur vierzig sind ? Es gelingt Abraham, den Herrn immer weiter herunterzuhandeln, von vierzig auf dreissig, von dreissig auf zwanzig – bei zehn wird der Herr des Feilschens überdrüssig und bricht die Verhandlung ab. Er schickt zwei Engel nach Sodom, die die Einwohnerschaft prüfen und die Zahl der Gerechten feststellen sollen. Es zeigt sich, dass es nur einen einzigen Gerechten in der Stadt gibt. Der Herr wartet bis Sonnenaufgang, bis die Engel diesen einen mit seiner Familie in die Stadt Zoar geleitet haben. Dann lässt er Schwefel und Feuer regnen vom Himmel herab auf Sodom und Gomorra.

Unter den Denkmälern, die an die Geschichte der Verfolgung und Vernichtung der Berliner Juden erinnern, vermisst man eines, das jene gar nicht so wenigen Berliner würdigt, die den Verfolgten geholfen, sie bei sich versteckt und sie gerettet haben. Zwischen fünf- und zehntausend deutsche Juden, schätzen Historiker, haben sich für den Weg in den Untergrund entschieden, etwa die Hälfte davon in Berlin. Etwa zweitausend von ihnen haben den Nazi-Terror überlebt. Aber auch diejenigen Untergetauchten, die verraten, entdeckt und gefasst wurden, hätten den Versuch nicht wagen können, hätten sie nicht auf Freunde und Bekannte zählen können. *Jene tapferen Menschen* schreibt Inge Deutschkron, selbst eine Überlebende, *die bis zu deren Verhaftung ihren jüdischen Schützlingen geholfen hatten, werden unbekannt*

bleiben. Daher wird es nicht möglich sein, die Zahl derjenigen auch nur annähernd zu ermessen, die zur Rettung von Juden bereit gewesen sind.

Zweitausend Überlebende – im Verhältnis zur Zahl der Vertriebenen und Ermordeten ist das eine entsetzlich kleine Zahl. Von den circa hundertsechzigtausend jüdischen Bürgern Berlins konnte sich etwa die Hälfte ins Ausland retten, die anderen in den Vernichtungslagern. Wenn man jedoch berücksichtigt, wie oft die Versteckten ihr Quartier wechseln und wie viele Helfer sie in Anspruch nehmen mussten, ergibt sich ein differenziertes Bild. Kaum einer der Untergetauchten konnte in einem Versteck und bei einem Helfer bleiben. Die Meisten sahen sich, oft von einer Minute zur nächsten, gezwungen, den Ort zu wechseln und sich anderen Helfern anzuvertrauen. *Ein Verbleiben über einen Monat hinaus musste auffallen. Außerdem fielen Unterschlupfmöglichkeiten vielfach Bombenangriffen zum Opfer.*

Wie viele Berliner insgesamt den Anstand und den Mut aufbrachten, ihre jüdische Mitbürger vor den Nazi-Häschern zu schützen, wird man nie genau erfahren – zehntausend ? zwanzigtausend ? Aber man muss das auch nicht wissen, um dieser keineswegs repräsentativen, aber bewunderswerten Minderheit Achtung zu erweisen.

Knapp dreihundert von ihnen sind mit dem israelischen Orden *für die Gerechte der Völker* geehrt worden. In der Stadt, in der sie wirkten, sind sie weitgehend unbekannt geblieben. Ein seltsames, im Alten Testament nicht erwähntes Szenario tut sich auf. Wie würde der Gott Abrahams mit einer Stadt verfahren, die ihre Gerechten gar nicht kennt ?

Le pasteur Harald Poelchau a exercé une activité clandestine d'assistance aux persécutés. Il est dit de lui qu'il n'a jamais pris la moindre précaution et qu'il est miraculeux qu'il ait traversé toute la guerre sans jamais être inquiété.

Harald Poelchau ist eine der faszinierendsten Gestalten des zivilen Widerstand. 1933, im Jahr der Machtergreifung Adolf Hitlers, hat er sein Amt als Gefängnispfarrer in der Haftanstalt Tegel angetreten und es bis zum Ende des „tausendjährigen Reich“ versehen. Als Gefängnispfarrer hatte er von Anfang an Kontakt zu fast allen verhafteten Widerstandskämpfern und kannte genauer als die meisten Deutschen die mörderische Seite des Regimes. Mehr als tausend politische Gefangene hat er im Lauf seiner Amtszeit auf ihrem letzten Gang begleitet [...]

Aber auch in der Zweieinhalb-Zimmer-Wohnung in der Afrikanischen Straße, giverte er ein und aus. Wenn sie mit einer zuverlässigen Empfehlung kamen, zögerte er nicht, sie zu beraten. Wie, aber, wenn sie sich auf jemanden beriefen, den Poelchau nicht kannte ? Wenn er fürchten musste, dass sie Spitzel der Gestapo waren, die durch einen Fehler oder Verrat davon bekommen hatten, dass er Verfolgten half, wo er konnte ?

La jeune actrice Ursula Meissner a également porté assistance. Elle explique ses motivations à prendre des risques pour des personnes inconnues.

Man will doch Morgen in den Spiegel schauen können [...]

Ich war Deutsche. Was in meinem Land zur Hitlerzeit geschah, hat mich tief beschämt. Ich konnte es nicht gutmachen, aber ich musste ja auch nicht mitmachen. Jede mögliche Bestrafung wäre an mir abgeglitten wie Wasser an Vogelfedern, denn ich wusste, ich hatte recht gehandelt.

Le Danemark, un peuple de justes

Le Danemark, et ses mouvements de résistance, ont sauvé la quasi totalité de la communauté juive du pays (environ 7 200 personnes sur un total estimé à 8 000), au cours d'une seule opération en octobre 1943, en l'évacuant vers la Suède en l'espace d'une nuit.

La Suède étant un pays neutre, il fallait négocier pour que le gouvernement suédois accepte de donner asile aux juifs danois. Le gouvernement du Danemark envoya comme ambassadeur extraordinaire son représentant le plus prestigieux : le physicien Niels Bohr.

Marek Halter a écrit un livre dans lequel il exprime sa foi en *la force du bien* ; Mais, en même temps, il livre deux équations qui expliquent pourquoi le mal sera toujours plus apparent que le bien : *il fallait mille polonais pour sauver un juif, mais il suffisait d'un polonais pour dénoncer mille juifs.*

Il nous raconte aussi l'histoire exemplaire de ce peuple qui a sauvé ses compatriotes israélites, dans cette période noire où se sont côtoyées la plus grande ignominie et le plus grand courage.

Le roi du Danemark et son peuple, un peuple de justes, m'ont fait rêver plus tard quand, après la guerre, j'ai découvert l'ampleur du désastre. A mon tour, j'ai commencé à me poser cette terrible et lancinante question : pourquoi ?

Le Danemark, dans l'Europe de la seconde guerre mondiale, constitue une exception. Hitler, après avoir envahi le pays sans tirer un coup de feu le 9 Avril 1940, lui ménage longtemps d'étranges faveurs. Il est vrai que ses troupes sont soi-disant « pour protéger le royaume ». .. Le gouvernement, avec son premier ministre social-démocrate, reste en place pour une politique dite « de coopération » avec l'occupant. Jusqu'en 1943, les Juifs danois ne seront pas inquiétés. Mieux : ils ne sont pas astreints au port de l'étoile jaune.

Mais, le 29 Août 1943, le gouvernement Danois cesse tout à coup de « coopérer » et démissionne en bloc. Les nazis sont contraints de prendre eux mêmes en main les affaires du pays. Et le 28 septembre 1943, un fonctionnaire allemand prévient ses amis danois qu'une rafle générale des juifs est prévue pour la nuit du 1^{er} au 2 octobre.

La nouvelle se répand comme une traînée de poudre dans la population. Aussitôt, les Eglises, les intellectuels, une quarantaine d'associations caritatives, syndicales, politiques et confessionnelles unissent leurs efforts. Niels Bohr, prix Nobel de physique, obtient du roi de Suède qu'il accueille les juifs Danois. Et c'est alors, sans gouvernement ni roi (Christian X a été placé en résidence surveillée par les nazis), tout un peuple qui organise, souvent dans l'improvisation mais avec un succès exemplaire, le sauvetage de la presque totalité des sept mille cinq cent Juifs du Danemark en les faisant passer en Suède à bord d'une armada de petits bateaux de pêche. Un peuple entier de justes ou peu s'en faut.

Pour trouver des justes, une différence majeure par rapport à d'autres pays : il n'est guerre besoin, ici, de les chercher longtemps : ils sont partout.

Longtemps, j'ai admiré les Danois pour cet exploit en matière de solidarité, de générosité, de justice. J'avoue que je suis allé jusqu'à en idéaliser la légende sans trop me préoccuper des faits. J'ai cru, j'ai voulu croire, ce que l'on m'avait rapporté. Par exemple, que le roi et la reine, lorsque les nazis ont suggéré que les Juifs

devraient porter l'étoile jaune, sont sortis de leur palais en arborant eux-mêmes l'étoile jaune et que tous les Danois ont fait de même. A l'époque de l'après-guerre, dans les années cinquante soixante, mes visions de peintre s'exaltaient à imaginer cette scène, à en revivre le défi.

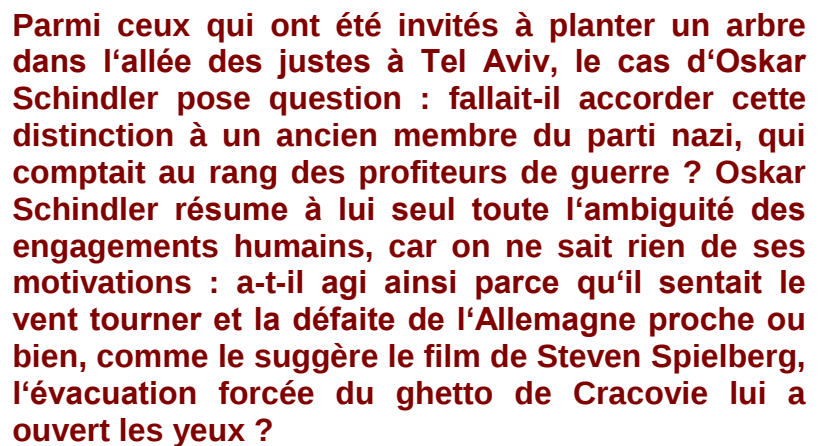
Mon enquête à propos des Justes ne pouvait donc éviter le pays des Justes. Elle m'a de surcroît permis d'accéder à plus de rigueur quant aux faits.

Et d'abord, le mythe de l'étoile jaune arborée par tous les Danois à la suite du roi devait m'être ôté de la tête sans que, pour autant, le symbole de cette action en fût altéré.

Ainsi que le précise Jorgen Kieler, médecin de Copenhague qui avait vingt et un ans en 1940 : « le roi n'a jamais fait ça, ni personne. Et pas un seul juif, c'est vrai, n'a porté l'étoile jaune. En réalité, un dessin ainsi conçu est paru dans un journal suédois pour illustrer la réponse du roi aux demandes nazies : *« Si les Danois de confession juive doivent porter cette étoile, nous la porterons tous »*. voilà l'origine de cette imagerie qui vous séduisait ».

[...] « Nous avons un gouvernement qui, sans protester, s'est rendu aux Allemands. Il vivait dans l'illusion que l'on pouvait rester neutre. Il a fallu trois ans au peuple danois pour démontrer au gouvernement qu'une telle position, outre qu'elle était moralement indigne, n'était pas soutenable. Durant ces trois années la résistance s'est peu à peu constituée. [...] Et puis, à partir du 29 août 1943, après la démission du gouvernement, la police danoise a basculé en bloc du côté de la Résistance et a elle-même participé à l'évacuation des Juifs. »

(discours de Schindler à « ses » juifs, extrait du film « la liste de Schindler » de Steven Spielberg)



Voici la retranscription du discours qu'il a fait devant « ses » juifs à la suite de la capitulation de l'Allemagne nazie, tel qu'il est reproduit dans le film de Spielberg. Dans la première partie, il s'adresse à ses ouvriers, puis il se tourne vers les SS qui les gardaient, sachant qu'ils avaient reçu l'ordre d'exterminer les juifs avant d'abandonner la place. Il y a, selon son discours, une alternative : ou bien vous exécutez l'ordre reçu, ou bien vous partez et rentrez chez vous comme des hommes, et non comme des assassins.

Ich weiß, dass Sie Befehl von unserem Kommandant nachhalten haben, den er von seinen Vorgesetzten bekommen hat, die Bewohner dieses Lager zu liquidieren. Jetzt ist der Augenblick dafür. Hier sind sie alle, sie sind alle hier. Das ist die Gelegenheit für Sie. Oder Sie können einfach gehen und zu Ihrer Familie als Männer zurückkehren und nicht als Mörder...

Sophie Scholl, une rose blanche pour l'éternité

Extraits du journal de Sophie Scholl



C'est une appréciation personnelle : de toutes les figures qui ont traversé ce siècle troublé, la plus attachante, celle dont je voudrais le plus transmettre la mémoire à mes petits enfants est une jeune fille de 22 ans, dont beaucoup ignorent jusqu'au nom : **Sophie Scholl**.

Avec son frère Hans, elle animait un groupe d'étudiants résistant au nazisme, la Rose Blanche. Ils avaient commencé par une campagne d'information en distribuant des tracts, six au total.

Probablement n'ont-ils pas pris assez de précautions. La décision de faire une distribution en plein jour leur fut fatale : ils jetèrent, depuis un des étages de l'université, une pluie de tracts qui atterrirent dans la cour intérieure. Malheureusement pour eux, le concierge les vit et les dénonça à la Gestapo.

Le fonctionnaire de police qui était chargé de l'enquête fut pris de sympathie pour le courage de cette jeune fille. Il lui expliqua que pour son frère Hans, on ne pouvait rien faire, car ses empreintes digitales avaient été retrouvées sur la ronéo qui avait servi à dupliquer les tracts. En revanche, s'il établissait un procès verbal établissant que Sophie avait été entraînée par son frère, ce serait moins grave pour elle.

Sophie refusa : tout comme Ursula Meissner (*voir le chapitre les justes de Berlin*), elle comptait parmi ces très rares personnes capables de risquer leur liberté ou leur vie pour pouvoir encore se regarder dans une glace. Et probablement n'aurait-elle pas pu vivre avec l'idée qu'elle avait trahi son frère.

Hans et Sophie Scholl, ainsi que quelques autres membres de la Rose Blanche, furent condamnés à mort à la suite d'un procès invraisemblable : le magistrat qui présidait le tribunal, était un nazi fanatique, de surcroît rendu de très mauvaise humeur par l'annonce de la défaite de Stalingrad, l'assistance était uniquement composée de notables nazis et les parents d'Hans et Sophie ne furent même pas admis à assister au procès. Ce fut un long monologue, agrémenté d'injures à l'égard des accusés, où le président fit lui-même les questions et les réponses, faisant ainsi le travail du procureur qui n'eut rien à ajouter.

Quant à l'avocat des jeunes gens, commis d'office et mort de peur, il bafouilla. Hans et Sophie furent exécutés le jour même de leur condamnation.

Aujourd'hui, des mains inconnues fleurissent encore leur tombe, à Munich. Car ces jeunes gens, dont la vie et l'action ont été trop brèves pour qu'ils aient pu influencer le cours des événements, ont pourtant, à l'égal des justes de Berlin, été l'honneur de l'Allemagne.

Sophie Scholl était fiancée à Fritz Hartnagel, auquel elle écrit, trois mois et demi avant son procès, cette lettre dans laquelle elle mentionne le climat de méfiance et de délation qui règne dans ce Reich millénaire arrivé à son crépuscule.

Brief an Fritz Hartnagel, 7 novembre 1942

Mein lieber Fritz !

Heute abend kommt Hans aus Rußland zurück. Nun sollte ich mich wohl freuen, daß er wieder bei uns ist, und ich tue es auch und male mir schon die Tage aus, die wir gemeinsam in München verbringen werden, in unserer kleinen Wohnung, und die wohl fruchtbar sein könnten.

Und doch kann ich mich nicht ungetrückt freuen. Die Unsicherheit, in der wir heute dauern leben, die uns ein fröhliches planen für den morgigen Tag verbietet und auf die nächsten kommenden Tage ihren Schatten wirft, bedrückt mich Tag und Nacht und verläßt mich eigentlich keine Minute. Wann endlich wird die Zeit kommen, wo man nicht seine Kräfte und all seine Aufmerksamkeit immer nur angespannt halten muß für Dinge, die es nicht wert sind, daß man den kleinen Finger ihrerwegen krümmt. Jedes Wort wird, bevor es gesprochen wird, von allen Seiten betrachtet, ob kein Schimmer der Zweidutigkeit an ihm haftet. Das Vertrauen zu anderen Menschen muß dem Mißtrauen und der Vorsicht weichen. O es ist ermüdend und manchmal entmutigend. Doch nein, ich will mir meinen Mut durch nichts nehmen lassen, diese Nichtigkeiten werden doch nicht Herr über mich werden können, wo ich ganz andere unantastbare Freuden besitze. Wenn ich daran denke, fließt mir Kraft zu und ich möchte allen, die ähnlich niedergedrückt ist, ein aufrichtendes Wort zurufen.

Von dir ist nun schon keine Post mehr gekommen, daß ich mir allerlei Gedanken mache.

Ich möchte einmal wieder mit dir durch den Wald laufen, oder egal wo ; doch das steht noch in der Ferne, wenn auch nicht in der unreichbaren.

Einstweilen muß mir ein Briefbogen genügen, der dir viele herzliche Grüße zuträgt.

Von deiner Sophie

Les tracts de la Rose Blanche (extraits)

Les tracts de la rose blanche ont été rédigés par Alexander Schmorell, Hans Scholl et Kurt Huber entre 1942 et février 1943



De gauche à droite : Kurt Hübner, Alexander Schmorell, Sophie Scholl, Hans Scholl, Christoph Probst, Willy Graf

Deuxième tract : « On ne peut pas s'imaginer à quel point il faut tromper un peuple pour le gouverner »

Man kann sich mit dem Nationalsozialismus geistig nicht auseinandersetzen, weil er ungeistig ist. Es ist falsch, wenn man von einer nationalistischen Weltanschauung spricht, denn wenn es diese gäbe, müßte man versuchen, sie mit geistigen Mitteln zu beweisen oder zu bekämpfen - die Wirklichkeit aber bietet uns ein völlig anderes Bild:

Schon in ihrem ersten Keim war diese Bewegung auf den Betrug des Mitmenschen angewiesen, schon damals war sie im Innersten verfault und konnte sich nur durch die stete Lüge retten. Schreibt doch Hitler selbst in einer frühen Auflage «seines» Buches (ein Buch, das in dem übelsten Deutsch geschrieben worden ist, das ich je gelesen habe; dennoch ist es von dem Volke der Dichter und Denker zur Bibel erhoben worden):

"Man glaubt nicht, wie man ein Volk betrügen muß, um es zu regieren"

Wenn sich nun am Anfang dieses Krebsgeschwürs des deutschen Volkes noch nicht allzusehr bemerkbar gemacht hatte, so nur deshalb, weil noch gute Kräfte genug am Werk waren, es zurückzuhalten. Wie es aber größer und größer wurde und schließlich mittels einer letzten gemeinen Korruption zur Macht kam, das Geschwür gleichsam aufbrach und den ganzen Körper besudelte, versteckte sich die Mehrzahl der früheren Gegner, flüchtete die deutsche Intelligenz in ein Kellerloch, um dort als Nachtschattengewächs, dem Licht und der Sonne verborgen, allmählich zu ersticken.

Jetzt kommt es darauf an, sich gegenseitig wiederzufinden, aufzuklären von Mensch zu Mensch, immer daran zu denken und sich keine Ruhe zu geben, bis auch der Letzte von der äußersten Notwendigkeit seines Kampfes wider dieses System überzeugt ist.

Troisième tract : «*Salus publica suprema lex*»

Alle idealen Staatsformen sind Utopien. Ein Staat kann nicht rein Theoretisch konstruiert werden, sondern er muß ebenso wachsen, reifen wie der einzelne Mensch. Aber es ist nicht zu vergessen, daß am Anfang einer jeden Kultur die Vorform des Staates vorhanden war. Die Familie ist so alt wie die Menschen selbst, und aus diesem anfänglichen Zusammensein hat sich der vernunftbegabte Mensch einen Staat geschaffen, dessen Grund die Gerechtigkeit und dessen höchstes Gesetz das Wohl Aller sein soll. Der Staat soll eine Analogie der göttlichen Ordnung darstellen, und die höchste aller Utopien, die *civitas Dei*, ist das Vorbild, dem er sich letzten Endes nähern soll.

Wir wollen hier nicht urteilen über die verschiedenen möglichen Staatsformen, die Demokratie, die konstitutionelle Monarchie, das Königtum usw. Nur eines will eindeutig und klar herausgehoben werden :

jeder einzelne Mensch hat einen Anspruch auf einen brauchbaren und gerechten Staat, der die Freiheit der einzelnen als auch das Wohl der Gesamtheit sichert.

Denn der Mensch soll nach Gottes Willen frei und unabhängig im Zusammenleben und Zusammenwirken der staatlichen Gemeinschaft sein natürlicher Ziel, sein irdisches Glück in Selbstständigkeit und Selbsttätigkeit zu erreichen suchen.

Unser heutiger Staat aber ist die Diktatur des Bösen.

«Das wissen wir schon lange», höre ich Dich einwenden, «und wir haben es nicht nötig, daß uns dies hier noch einmal vorgehalten wird.»

Aber, frage ich Dich, wenn Ihr das wißt, warum recht Ihr Euch nicht, warum duldet Ihr, daß diesen Gewalthaber Schritt für Schritt offen und im verborgenen eine Domäne Eures Rechts nach der anderen rauben, bis eines Tages nichts, aber auch gar nichts übrigbleiben wird als ein mechanisiertes Staatsgetriebe, kommandiert von Verbrechern und Säufern?

Ist Euer Geist schon so sehr der Vergewaltigung unterlegen, daß Ihr vergeßt, daß es nicht nur Euer Recht, sondern Eure *sittliche Pflicht* ist, dieses System zu beseitigen?

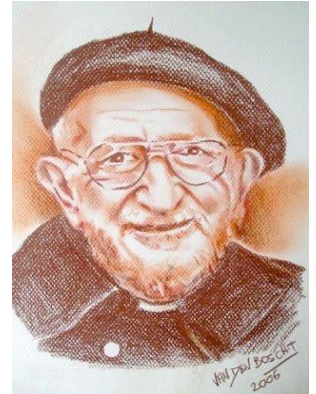
En temps de paix aussi, l'insurrection de la bonté

L'abbé Pierre, hiver 1954

L'hiver 54 fut terrible pour les plus pauvres, car il vit se conjuguer une période de froid exceptionnelle et une crise majeure du logement. Dans ces circonstances que l'Abbé Pierre lança ce mouvement qui fut par la suite appelé « insurrection de la bonté ». Par son appel du premier février, il sensibilisa l'opinion au sort des plus pauvres.

Qu'on me pardonne cette évidence, il y a aussi, en temps de paix, des situations contre lesquelles il y a un devoir d'insurrection. Mais, alors qu'en temps de guerre, des êtres humains trouvent en eux des ressources de courage, d'ingéniosité et de dignité qu'ils ne soupçonnaient pas eux-mêmes, celles-ci, inexplicablement, sont plus difficiles à mobiliser en temps de paix, lorsque chacun a retrouvé son confort.

Serons-nous un jour capables de traiter les problèmes de la paix avec l'approche qui fait gagner les guerres ?



Appel de Radio Luxembourg,

l'Abbé Pierre, 1^{er} Février 1954

Mes amis, au secours...

Une femme vient de mourir gelée, cette nuit à trois heures, sur le trottoir du boulevard Sébastopol, serrant sur elle le papier par lequel, avant hier, on l'avait expulsée... Chaque nuit, ils sont plus de 2000 recroquevillés sous le gel, sans toit, sans pain, plus d'un presque nu. Devant l'horreur, les cités d'urgence, ce n'est même plus assez urgent.

Écoutez-moi : en trois heures, deux premiers centres de dépannage viennent de se créer : l'un sous la tente au pied du Panthéon, rue de la Montagne Sainte Geneviève ; l'autre à Courbevoie. Ils regorgent déjà, il faut en ouvrir partout. Il faut que ce soir même, dans toutes les villes de France, dans chaque quartier de Paris, des pancartes s'accrochent sous une lumière dans la nuit, à la porte de lieux où il y ait couvertures, paille, soupe, et où l'on lise sous ce titre *centre fraternel de dépannage*, ces simples mots : *toi qui souffres, qui que tu sois, entre, dors, mange, reprends espoir, ici on t'aime*.

La météo annonce un mois de gelées terribles. Tant que dure l'hiver, que ces centres subsistent, devant leurs frères mourant de misère, une seule opinion doit exister entre hommes : la volonté de rendre impossible que cela dure.

Je vous prie, aimons-nous assez tout de suite pour faire cela. Que tant de douleur nous ait rendu cette chose merveilleuse : l'âme commune de la France. Merci ! Chacun de nous peut venir en aide aux "sans abri". Il nous faut pour ce soir, et au plus tard pour demain 5000 couvertures, 300 grandes tentes américaines, 200 poêles catalytiques

Déposez les vite à l'hôtel Rochester, 92 rue de la Boétie. Rendez-vous des volontaires et des camions pour le ramassage, ce soir à 23 heures, devant la tente de la montagne sainte Geneviève.

Grâce à vous, aucun homme, aucun gosse ne couchera ce soir sur l'asphalte ou sur les quais de Paris

Je n'ai rien dit, car je n'étais pas concerné

Martin Niemöller (1892-1984), pasteur et théologien protestant, est une des grandes figures de la résistance allemande au nazisme, ce qui lui a valu d'être interné à Dachau de 1938 à 1945. Il a écrit ce texte, qui exprime mieux que tout autre la nécessité absolue de la solidarité. A méditer...

Als sie die Kommunisten holten,
Habe ich geschwiegen
ich war ja kein Kommunist.

*Ils sont venus chercher les
communistes et je n'ai rien dit,
car je n'étais pas communiste.*

Als sie die Sozialdemokraten einsperrten,
Habe ich geschwiegen,
ich war ja kein Sozialdemokrat.

*Ils ont interné les sociaux- démocrates
et je n'ai rien dit
car je n'étais pas social-démocrate*

Als sie die Gewerkschafter holten,
Habe ich geschwiegen,
ich war ja kein Gewerkschafter

*Ils sont venus chercher les
syndicalistes
et je n'ai rien dit
car je n'étais pas syndicaliste*

Als sie die Juden holten,
Habe ich geschwiegen,
ich war ja kein Jude.

*Ils sont venus chercher les juifs
et je n'ai rien dit
car je n'étais pas juif.*

Und als sie mich holten,
Gab es keinen mehr,
der protestieren konnte.

*Et lorsque mon tour est venu
Il n'y avait plus personne capable de
protester*

DES LENDEMAINS QUI DECHANTENT

Ceux qui faisaient confiance à la raison humaine pensaient qu'elle refuserait les tueries insensées : la grande guerre devait être la „Der des Der“. Jean Renoir appelait cela „la grande illusion“, dans le film du même nom.

Un autre film „Français, si vous saviez“ nous parle de cet homme, ayant perdu une jambe au cours des combats, qui pensait que c'était le prix à payer pour que ses enfants ne connaissent pas la guerre et l'acceptait d'un cœur léger.

Vingt après la fin de la grande guerre, il comprit que tout cela n'avait servi à rien.

Les appels et manifestations contre la guerre n'ont jamais manqué. Mais ils n'ont jamais non plus évité une guerre.

« La guerre détruit aujourd'hui ce qu'elle prétend favoriser »

Antoine de Saint Exupéry - Terre des Hommes

Tous, plus ou moins confusément, éprouvent le besoin de naître. Mais il est des solutions qui trompent. Certes, on peut animer les hommes en les habillant d'uniformes. Alors ils chanteront leurs cantiques de guerre et rompront le pain entre camarades. Ils auront retrouvé ce qu'ils cherchent, le goût de l'universel. Mais du pain qui leur est offert, ils vont mourir.

On peut déterrer les idoles de bois et ressusciter les vieux mythes qui ont, tant bien que mal, fait leurs preuves, on peut ressusciter les mystiques de pangermanisme ou d'empire romain. On peut enivrer les allemands de l'ivresse d'être allemands et compatriotes de Beethoven. On peut en souler jusqu'au soutier. C'est certes plus facile que de tirer du soutier un Beethoven.

Mais de telles idoles sont des idoles carnivores. Celui qui meurt pour le progrès des connaissances ou la guérison des maladies, celui-là sert la vie en même temps qu'il meurt. Il est peut-être beau de mourir pour l'expansion d'un territoire, mais la guerre d'aujourd'hui détruit ce qu'elle prétend favoriser. Il ne s'agit plus aujourd'hui de sacrifier un peu de sang pour vivifier toute la race. Une guerre, depuis qu'elle se traite avec l'avion et l'ypérite, n'est plus qu'une chirurgie sanglante. Chacun s'installe à l'abri d'un mur de ciment, chacun, faute de mieux, lance, nuit après nuit, des escadrilles qui torpillent l'autre dans ses entrailles, font sauter ses centres vitaux, paralysent sa production et ses échanges. La victoire est à qui pourrira le dernier. Et les deux adversaires pourrissent ensemble.

Dans un monde devenu désert, nous avons soif de retrouver des camarades : le goût du pain rompu entre camarades nous a fait accepter les valeurs de guerre. Mais nous n'avons pas besoin de la guerre pour trouver la chaleur des épaules voisines dans une course vers le même but. La guerre nous trompe. La haine n'ajoute rien à l'exaltation de la course.

Pourquoi nous haïr ? Nous sommes solidaires, emportés par la même planète, équipage d'un même navire. Et s'il est bon que des civilisations s'opposent pour favoriser des synthèses nouvelles, il est monstrueux qu'elles s'entre-dévorent.

Comprendrons-nous jamais ?

Texte original anglais de Pete Seeger

Sag mir wo die Blumen sind
Wo sind sie geblieben?
Sag mir wo die Blumen sind
Was ist geschehen?
Sag mir wo die Blumen sind
Mädchen pflückten sie geschwind
Wann wird man je verstehen?

*Where have all the flowers gone
Long time passing'
Where have all the flowers gone
A long, long time ago
Where have all the flowers gone
Young girls picked them every one
When will they ever learn*

Sag mir wo die Mädchen sind
Wo sind sie geblieben?
Sag mir wo die Mädchen sind
Was ist geschehen?
Sag mir wo die Mädchen sind
Männer nahmen sie geschwind
Wann wird man je verstehen?

*Where have all the young girls gone
Long time passing
Where have all the young girls gone
A long time ago
Where have all the young girls gone
Taken husbands every one
When will they ever learn*

Sag mir wo die Männer sind
Wo sind sie geblieben?
Sag mir wo die Männer sind
Was ist geschehen?
Sag mir wo die Männer sind
Zogen fort, der Krieg beginnt
Wann wird man je verstehen?

*Where have all the young men gone
Long time passing
Where have all the young men gone
A long, long time ago
Where have all the young men gone
Gone to soldiers every one
When will they ever learn*

Sag wo die Soldaten sind
Wo sind sie geblieben?
Sag wo die Soldaten sind
Was ist geschehen?
Sag wo die Soldaten sind
Über Gräben weht der Wind
Wann wird man je verstehen?

*Where have all the soldiers gone
Long time passing
Where have all the soldiers gone
Long time ago
Where have all the soldiers gone
Gone to grave yards every one
When will they ever learn*

Sag mir wo die Gräber sind
Wo sind sie geblieben?
Sag mir wo die Gräber sind
Was ist geschehen?
Sag mir wo die Gräber sind
Blumen blüh'n im Sommerwind
Wann wird man je verstehen?

*Where have all the grave yards gone
Long time passing
Where have all the grave yards gone
A long time ago
Where have all the grave yards gone
Gone to flowers every one
When will they ever learn*

Sag mir wo die Blumen sind
Wo sind sie geblieben?
Sag mir wo die Blumen sind
Was ist geschehen?
Sag mir wo die Blumen sind
Mädchen pflückten sie geschwind
Wann wird man je verstehen?

*Where have all the flowers gone
Long time passing
Where have all the flowers gone
A long, long time ago
Where have all the flowers gone
Young girls picked them every one
When will they ever learn*

Deutschland, bleiche Mutter

Bertolt Brecht

Après la guerre, la nouvelle Allemagne repart au niveau de l'homme des cavernes. Comme le dit Robert Strobel (cité plus loin), « une des nations industrielles et culturelles les plus considérées du monde est tombée dans l'impuissance totale, une pauvreté jamais connue et un abîme de mépris généralisé ». Pour les allemands de cette époque, ce dut être un véritable traumatisme de voir leur pays en ruines et mis au ban des nations civilisées. Et nul mieux que Bertolt Brecht n'exprime cet état d'esprit.

Mögen andere von ihrer Schande sprechen, ich spreche von der meinen.

O Deutschland, bleiche Mutter!
Wie sitzt du besudelt
Unter den Völkern.
Unter den Befleckten
Fällst du auf.

Von deinen Söhnen der ärmste
Liegt erschlagen.
Als sein Hunger groß war
Haben deine andere Söhne
Die Hände gegen ihn erhoben
Das ist ruchbar geworden

Mit ihren so erhobenen Händen
Erhoben gegen ihren Bruder
Gehen sie jetzt frech vor dir herum
Und lachen in dein Gesicht.
Das weiß man.

In deinem Hause
Wird laut gebrüllt, was Lüge ist
Aber die Wahrheit
Muß schweigen.
Ist es so?

Warum preisen dich ringsum die
Unterdrücker, aber
Die Unterdrückten beschuldigen dich?
Die Ausgebeuteten
Zeigen mit Fingern auf dich, aber
Die Ausbeuter loben das System
Das in deinem Hause ersonnen wurde!

Und dabei sehen dich alle
Den Zipfel deines Rockes verbergen,
der blutig ist
Vom Blut deines Besten Sohnes.

Hörend die Reden, die aus deinem
Hause dringen, lacht man.
Aber wer dich sieht, der greift nach
dem Messer
Wie beim Anblick einer Räuberin.

O Deutschland, bleiche Mutter!
Wie haben deine Söhne dich
zugerichtet
Daß du unter den Völkern sitzt
Ein Gespött oder eine Furcht!

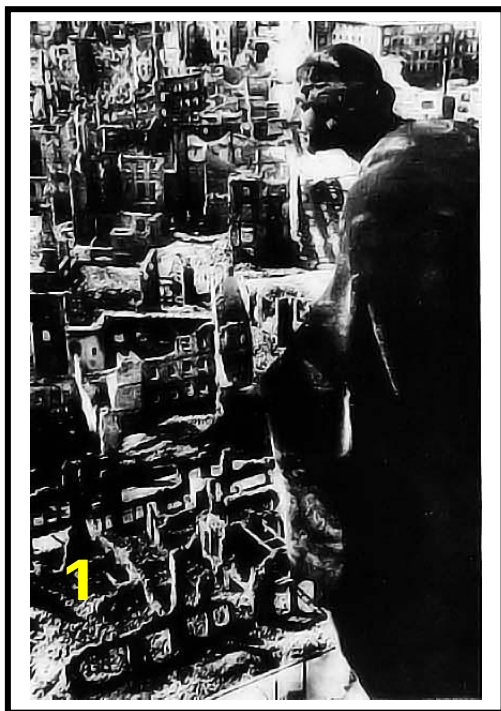


Le procès de Nuremberg (1945)

Allemagne, année zéro

Et ne croyez-vous pas que nous avons assez souffert sous les bombardements ? Faut-il que nous soyons punis encore un peu plus ? - n'avons-nous pas encore été assez punis ?

(Stig Dagerman Automne Allemand)



Villes allemandes en ruines

1 – Dresde

2 – Cologne

3 – Berlin

4 – Hambourg

Le naufrage du Wilhelm Gustloff



L'avance de l'armée rouge jète, en ce début de 1945, un grand nombre d'allemands de Silésie sur les routes : les Russes ont la réputation de ne pas faire de quartier et les atrocités commises en Prusse Orientale n'ont rien à envier à celles des SS.

Dans son film au titre emprunté à Brecht *Deutschland, bleiche Mutter* - en Français « Allemagne, mère blafarde » - Helma Sanders-Brahms raconte comment, à l'âge de 5 ans, elle traverse la moitié de l'Allemagne sur le dos de sa mère pour fuir l'armée rouge.

Un autre film *Nacht fiel über Gottenhafen* de Franz Wisbar traite également de ces civils qui durent abandonner leur foyer pendant l'hiver très rigoureux de Prusse Orientale.

Le film se termine sur le paquebot *Wilhelm Gustloff*, qui quitta le port de Gottenhafen le 30 janvier 1945, chargé au delà de ses capacités (le bateau contenait près de 10000 passagers pour une capacité normale de 1400) d'un grand nombre de ces réfugiés. Le bateau fut repéré à douze milles des côtes par un sous-marin russe en maraude et torpillé.

Il n'y avait évidemment pas assez de place dans les radeaux de sauvetage. La température étant de -17° , les survivants à l'explosion qui étaient obligés de se jeter à l'eau n'avaient aucune chance de survie. Et c'est environ huit mille morts que fit ce naufrage, probablement la plus grande catastrophe maritime de tous les temps, dont l'évocation a marqué Günther Grass au point qu'il y fait allusion dans chacun de ses livres.

L'événement est resté pourtant méconnu pendant très longtemps, alors que le naufrage du Titanic, qui fit cinq fois moins de morts, a fait l'objet de nombreux films et de nombreux livres. En 1945, les victimes allemandes passaient pour être de « mauvaises » victimes ! Etat d'esprit qui a perduré aujourd'hui, même en Allemagne, puisque Günther Grass, lorsqu'il sort le livre *im Krebsgang*, dont est tiré l'extrait suivant relatant le torpillage du *Wilhelm Gustloff*, est accusé de vouloir « minimiser la culpabilité de l'Allemagne » en suggérant que des Allemands ont pu être, eux aussi, victimes. Lorsque nous parlerons de la responsabilité des Allemands, nous dirons ce que nous pensons de ce débat.

So näherte sich S13 ungehindert der Backbordseite des Ziels. Auf Aufweisung des Kommandanten wurden die vier Bugtorpedos in ihren Abschußrohren auf drei Meter Tiefe eingestellt. Die geschätzte Entfernung zum feindlichen Objekt betrug sechshundert Meter. Im Periskop lag der Bug des Schiffes im Fadenkreuz. Nach Moskauer Zeit war es dreiundzwanzig Uhr vier, nach deutscher Zeit zwei Stunden früher genau.

Bevor aber an dieser Stelle Marineskos Feuerbefehl erfolgt une nicht mehr zurückgenommen werden kann, muß eine überlieferte Legende in meinem Bericht eingeschoben werden. Ein Bootsmann namens Pichur hatte, bevor S13 den von Hangö verließ, alle Torpedos mit in Pinselschrift gemalten Widmungen geschmückt, so auch die vier zum Abschuß bereiten Torpedos. Der Erste war „für das Mutterland“, der Torpedo im Rohr zwei hieß „Für Stalin“, in den Rohren drei

und vier sprachen sich die gepinselten Widmungen auf aalglatte Oberfläche „Für das sowjetische Volk“ und „Für Leningrad“ aus.

So vorbestimmt liefen, nach endlich erteiltem Befehl, drei der vier Torpedos - der Stalin gewidmete blieb im Rohr stecken und mußte in Eile entschärft werden – auf das aus Marineskos Sicht namenlose Schiff zu, in dessen Station für Wöchnerinnen und schwangere Mutter bei leiser Radiomusik noch immer schlief. [...]

Der erste Torpedo traf tief unter der Wasserlinie den Bug des Schiffes, dort, wo die Mannschaftsräume lagen. Wer auf Freiwache war, Stullen kaute oder in seiner Koje schlief und die Explosion überlebte, kam dennoch nicht davon, weil Kapitän Weller gleich nach der ersten Schadenmeldung alle Schotten zum Vorschiff automatisch schließen ließ, um ein schnelles Sinken über den Bug zu verhindern. Die Notmaßnahme „Schottenschließen“ war kurz vor Ablauf des Schiffes geübt worden. Zu den aufgegebenen Matrosen und kroatischen Freiwilligen zählten viele, die während Übungen auf das geordnete Besetzen und Fieren der Rettungsboote vorbereitet waren. [...]

(Der) Torpedo aus Rohr drei, der auf glatter Oberfläche die Aufschrift „für das Sowjetische Volk“ als Widmung trug, detonierte unterm Schwimmbad auf dem E-Deck des Schiffes. Nur zwei oder drei Marinehelferinnen überlebten. Später sprachen sie von Gasgeruch und von Mädchen, die durch die Splitter des zerborstenen Glasmosaiks an der Stirnwand des Bades und von den Kacheln des Schwimmbeckens in Stücke zerrissen wurden. Auf dem schnellsteigenden Wasser habe man Leichen und Leichenteile, Belegte Brote und sonstigen Reste vom Abendessen, auch leere Schwimmwesten treiben sehen. Kaum Geschrei. Dann sei das Licht weggewesen. Die zwei oder drei Marinehelferinnen, von denen mir keine paßbildkleinen Fotos vorliegen, konnten sich vorerst durch einen Notausgang retten, hinter dem eine Eisentreppe steil zu den höher gelegenen Decks führte. [...]

Der letzte Torpedo traf mittschiffs den Maschinenraum. Nicht nur die Schiffmotoren fielen aus, auch die Innenbeleuchtung auf den Decks und die sonstige Technik. Alles weitere geschah im Dunkeln. Allenfalls erlaubte dir Minuten später anspringende Notbeleuchtung einige Orientierung im Chaos der ausbrechenden Panik innerhalb des zweihundert Meter langen und zehn Stockwerke hohen Schiffes, von dem keine SOS-Rufe über Funk abgegeben werden konnten :auch die Geräte im Funkraum waren ausgefallen. Nur vom Torpedoboot *Löwe* ging wiederholt der Ruf in den Äther : „*Gustloff* sinkt nach drei Torpedotreffen !“, Zwischendurch wurde die Lage des sinkenden Schiff gefunkt, endlos, über Stunden : 55 Grad 07 Nord – 17 Grad 42 Ost. Erbitten Hilfe.

De ce que j'ai aimé, que restera-t-il ?

La veille de disparaître aux commandes de son P38, le commandant de **Saint Exupéry** écrivait une lettre dont voici ici un extrait, dans laquelle il constatait avec amertume la disparition de la culture au profit de la propagande, celle du spirituel au profit du matériel, celle de l'homme au profit de la termites. Saint Exupéry se demandait à quoi servirait de gagner la guerre et exprimait son indifférence devant son sort personnel.

Pour ceux qui survivaient au cataclysme, c'était le désarroi ou le désespoir. Ce désespoir a conduit des survivants au suicide, tels Primo Lévi, Paul Celan ou encore Stéphane Zweig.



A force d'adorer le veau d'or et de sacrifier aux idoles carnivores, qu'est devenue notre humanité ?

Et ce texte n'a-t-il pas des accents de prophétie ?

Il n'y a qu'un problème, un seul de par le monde. Rendre aux hommes une signification spirituelle, des inquiétudes spirituelles, faire pleuvoir sur eux quelque chose qui ressemble à un chant grégorien. On ne peut vivre de frigidaire, de politique, de bilans et de mots croisés, voyez-vous ! On ne peut plus vivre sans poésie, couleur ni amour. Rien qu'à entendre un chant villageois du quinzième siècle, on mesure la pente descendue. Il ne reste rien que la voix du robot de la propagande (pardonnez-moi). Deux milliards d'hommes n'entendent plus que le robot, ne comprennent plus que le robot, se font robots.

Tous les craquements des trente dernières années n'ont que deux sources : les impasses du système économique du dix neuvième siècle et le désespoir spirituel [...] Il n'y a qu'un problème, un seul : redécouvrir qu'il est une vie de l'esprit plus haute encore que la vie de l'intelligence, la seule qui satisfasse l'homme. Ça déborde le problème de la vie religieuse qui n'en est qu'une forme (bien que peut-être la vie de l'esprit conduite à l'autre nécessairement). Et la vie de l'esprit commence là où un être est conçu au-dessus des matériaux qui le composent. L'amour de la maison -cet amour inconnaissable aux Etats-Unis - est déjà de la vie de l'esprit.

Et la fête villageoise, et le culte des morts (je cite cela car il s'est tué depuis mon arrivée ici deux ou trois parachutistes, mais on les a escamotés : ils avaient fini de servir). Cela c'est de l'époque, non de l'Amérique : l'homme n'a plus de sens.

Il faut absolument parler aux hommes.

A quoi servira de gagner la guerre si nous en avons pour cent ans de crise d'épilepsie révolutionnaire ? Quand la question allemande sera enfin réglée tous les problèmes véritables commenceront à se poser. Il est peu probable que la spéculation sur les stocks américains suffise au sortir de cette guerre à distraire, comme en 1919, l'humanité de ses soucis véritables. Faute d'un courant spirituel fort, il poussera, comme champignons, trente-six sectes qui se diviseront les unes les autres. Le marxisme lui-même, trop vieilli, se décomposera en une multitude de

néo-marxismes contradictoires. On l'a bien observé en Espagne. A moins qu'un César français ne nous installe dans un camp de concentration pour l'éternité.

Ah ! quel étrange soir, ce soir, quel étrange climat. Je vois de ma chambre s'allumer les fenêtres de ces bâtisses sans visages. J'entends les postes de radio divers débiter leur musique de mirliton à ces foules désœuvrées venues d'au-delà des mers et qui ne connaissent même pas la nostalgie.

On peut confondre cette acceptation résignée avec l'esprit de sacrifice ou la grandeur morale. Ce serait là une belle erreur. Les liens d'amour qui nouent l'homme d'aujourd'hui aux êtres comme aux choses sont si peu tendus, si peu denses, que l'homme ne sent plus l'absence comme autrefois. C'est le mot terrible de cette histoire juive : "tu vas donc là-bas ? Comme tu seras loin " - Loin d'où ? Le "où" qu'ils ont quitté n'était plus guère qu'un vaste faisceau d'habitudes.

Dans cette époque de divorce, on divorce avec la même facilité d'avec les choses. Les frigidaire sont interchangeables. Et la maison aussi si elle n'est qu'un assemblage. Et la femme. Et la religion. Et le parti. On ne peut même pas être infidèle : à quoi serait-on infidèle ? Loin d'où et infidèle à quoi ? Désert de l'homme. Qu'ils sont donc sages et paisibles ces hommes en groupe. Moi je songe aux marins bretons d'autrefois, qui débarquaient, lâchés sur une ville, à ces nœuds complexes d'appétits violents et de nostalgie intolérable qu'ont toujours constitués les mâles un peu trop sévèrement parqués. Il fallait toujours, pour les tenir, des gendarmes forts ou des principes forts ou des fois fortes. Mais aucun de ceux-là ne manquerait de respect à une gardeuse d'oies. L'homme d'aujourd'hui on le fait tenir tranquille, selon le milieu, avec la belote ou le bridge. Nous sommes étonnamment bien châtrés.

Ainsi sommes-nous enfin libres. On nous a coupé les bras et les jambes, puis on nous a laissé libres de marcher. Mais je hais cette époque où l'homme devient, sous un totalitarisme universel, bétail doux, poli et tranquille. On nous fait prendre ça pour un progrès moral ! Ce que je hais dans le marxisme, c'est le totalitarisme à quoi il conduit. L'homme y est défini comme producteur et consommateur, le problème essentiel étant celui de la distribution. Ce que je hais dans le nazisme, c'est le totalitarisme à quoi il prétend par son essence même. On fait défiler les ouvriers de la Ruhr devant un Van Gogh, un Cézanne et un chromo. Ils votent naturellement pour le chromo. Voilà la vérité du peuple ! On boucle solidement dans un camp de concentration les candidats Cézanne, les candidats Van Gogh, tous les grands non-conformistes, et l'on alimente en chromos un bétail soumis. Mais où vont les Etats-Unis et où allons-nous, nous aussi, à cette époque de fonctionnariat universel ? L'homme robot, l'homme termite, l'homme oscillant du travail à la chaîne système Bedeau à la belote. L'homme châtré de tout son pouvoir créateur, et qui ne sait même plus, du fond de son village, créer une danse ni une chanson. L'homme que l'on alimente en culture de confection, en culture standard comme on alimente les bœufs en foin.

C'est cela l'homme d'aujourd'hui.

Et moi je pense que, il n'y a pas trois cents ans, on pouvait écrire " La Princesse de Clèves" ou s'enfermer dans un couvent pour la vie à cause d'un amour perdu, tant était brûlant l'amour. Aujourd'hui bien sûr les gens se suicident, mais la souffrance de ceux-là est de l'ordre d'une rage de dents intolérable. Cela n'a point à faire avec l'amour.

Certes, il est une première étape. Je ne puis supporter l'idée de verser des générations d'enfants français dans le ventre du Moloch allemand. La substance même est menacée, mais, quand elle sera sauvée, alors se posera le problème fondamental qui est celui de notre temps. Qui est celui du sens de l'homme et auquel il n'est point proposé de réponse, et j'ai l'impression de marcher vers les temps les plus noirs du monde.

Ca m'est égal d'être tué en guerre. De ce que j'ai aimé, que restera-t-il ? Autant que les êtres, je parle des coutumes, des intonations irremplaçables, d'une certaine lumière spirituelle. Du déjeuner dans la ferme provençale sous les oliviers, mais aussi d'Haendel. Les choses. je m'en fous, qui subsisteront. Ce qui vaut, c'est un certain arrangement des choses. La civilisation est un bien invisible puisqu'elle porte non sur les choses, mais sur les invisibles liens qui les nouent l'une à l'autre, ainsi et non autrement. Nous aurons de parfaits instruments de musique, distribués en grande série, mais où sera le musicien ? Si je suis tué en guerre, je m'en moque bien. Ou si je subis une crise de rage de ces sortes de torpilles volantes qui n'ont plus rien à voir avec le vol et font du pilote parmi ses boutons et ses cadrans une sorte de chef comptable (le vol aussi c'est un certain ordre de liens).

Mais si je rentre vivant de ce "job nécessaire et ingrat", il ne se posera pour moi qu'un problème : que peut-on, que faut-il dire aux hommes ?

30 Juillet 1944

Rien n'existe en dehors du camp, le reste n'est qu'illusion des sens

Déporté à Buchenwald pour faits de résistance, l'espagnol **Jorge Semprun** renonce, dès 1946, à mettre par écrit ses souvenirs de déportation, sentant que cet exercice le détruisait. Il consacre alors toute son énergie à organiser la résistance communiste contre le régime franquiste, ce qui l'amènera à faire de nombreux voyages clandestins en Espagne.

Il ne reprendra son activité littéraire qu'en 1963 et n'évoquera sa déportation qu'en 1995, à l'occasion de son ouvrage „*l'écriture ou la vie*“ – écrit en français - dont le titre évoque assez les raisons de ce long silence.

Ces raisons resurgissent au moment du suicide de Primo Lévi, dont il est question dans ce passage.

La voix a dit l'âge de Primo Lévi.

Alors, avec un tremblement de toute mon âme, je me suis dit qu'il me restait encore cinq ans à vivre. Primo Lévi était, en effet, de cinq ans mon aîné. Je savais que c'était absurde, bien sûr. Je savais que cette certitude qui me foudroyait était déraisonnable : il n'y avait aucune fatalité qui m'obligeât à mourir au même âge que Primo Lévi. Je pouvais tout aussi bien mourir plus jeune que lui. Ou plus vieux. Ou à n'importe quel moment. Mais j'ai aussitôt déchiffré le sens de cette prévision insensée; la signification de cette absolue certitude.

Je compris que la mort était à nouveau dans mon avenir, à l'horizon du futur.

Depuis que j'étais revenu de Buchenwald – et plus précisément encore : depuis que j'avais abandonné le projet d'écrire, à Ascona – j'avais vécu en m'éloignant de la mort. Celle-ci était dans mon passé, plus lointaine chaque jour qui passait : comme l'enfance, les premières amours, les premières lectures. La mort était une expérience vécue dont le souvenir s'estompait.

Je vivais dans l'immortalité désinvolte du revenant.

Ce sentiment s'est modifié plus tard, lorsque j'ai publié *le grand voyage*. La mort était dès lors toujours dans le passé, mais celui-ci avait cessé de s'éloigner, de s'évanouir. Il redevenait présent, tout au contraire. Je commençais à remonter le cours de ma vie vers cette source, ce néant originaire.

Soudain, l'annonce de la mort de Primo Lévi, la nouvelle de son suicide, renversait radicalement la perspective : je redevenais mortel. Je n'avais peut-être pas seulement cinq ans à vivre, ceux qui me manquaient pour atteindre l'âge de Primo Lévi, mais la mort était à nouveau inscrite dans mon avenir. Je me suis demandé si j'allais encore avoir des souvenirs de la mort. Ou bien que des pressentiments, désormais.

Quoi qu'il en soit, le 11 avril 1987, la mort avait rattrapé Primo Lévi.

Dès octobre 1945, pourtant, après la longue odyssée de son retour d'Auschwitz qu'il raconte dans *la trêve*, il avait commencé à écrire son premier livre *se questo è un uomo*. Il l'avait fait dans la hâte, la fièvre, une sorte d'allégresse. „Les choses que j'avais vécues, souffertes, me brûlaient de l'intérieur“, a-t-il écrit plus tard. „Je me sentais plus proche des morts que des vivants, je me sentais coupable d'être un homme, parce que les hommes avaient construit Auschwitz et qu'Auschwitz avait englouti des millions d'êtres humains, nombre d'amis personnels et une femme qui était près de mon cœur. Il me semblait que je me purifierais en racontant“ [...]

„J'écrivais, poursuivait Lévi, des poèmes concis et sanguinolents, je racontais avec une sorte de vertige, de vive voix ou par écrit, tant et si bien que, peu à peu, un livre en est né. En écrivant, je retrouvais des bribes de paix et je redevais un homme, un parmi les autres, ni martyr, ni infâme, ni saint, l'un de ces hommes qui fondent une famille et qui regardent vers l'avenir autant que vers le passé.“

Le livre terminé – chef-d'œuvre de retenue, de nudité fabuleuse dans le témoignage, de lucidité et de compassion –, le livre incomparable ne trouva cependant pas preneur. Toutes les bonnes maisons le refusèrent. Il fut finalement publié par un petit éditeur et passa totalement inaperçu. Primo Lévi abandonna dès lors toute velleité d'écriture et se consacra à son métier d'ingénieur chimiste.

Ainsi semblait s'accomplir un rêve qu'il rapporte, un cauchemar de déporté : on est rentré à la maison, on raconte avec passion et force détails dans le cercle familial l'expérience vécue, les souffrances passées. Mais personne ne vous croit. Vos récits finissent par créer une sorte de gêne, provoquant un silence qui s'épaissit. Votre entourage – la femme aimée, même, dans les variantes les plus angoissées du cauchemar, finit par se lever, tournant le dos, quittant la pièce.

L'histoire semblait donc lui donner raison : son rêve était devenu réalité. Ce n'est que de longues années plus tard, que son livre *si c'est un homme* obtint soudain une audience, conquit un vaste public, commença à être traduit partout dans le monde.

C'est ce succès tardif qui le poussa à écrire un nouveau récit, *la trêve*.

Mon expérience avait été différente.

Si l'écriture arrachait Primo Lévi au passé, si elle apaisait sa mémoire, [...] elle me replongeait moi-même dans la mort, m'y submergeait. J'étouffais dans l'air irrespirable de mes brouillons, chaque ligne écrite m'enfonçait la tête sous l'eau, comme si j'étais à nouveau dans la baignoire de la villa de la Gestapo à Auxerre. Je me débattais pour survivre. J'échouais dans ma tentative de dire la mort pour la réduire au silence : si j'avais poursuivi, c'est la mort, vraisemblablement, qui m'aurait rendu muet.

Malgré la radicale différence du parcours biographique, des expériences vécues, une coïncidence n'en demeure pas moins troublante. L'espace de temps historique, en effet, entre le premier livre de Lévi – magistrale réussite sur le plan de l'écriture ; échec complet sur le plan de la lecture, de l'écoute du public – et son deuxième récit, *la trêve*, est le même qui sépare mon incapacité d'écrire, en 1945, et le *grand voyage*. Ces deux derniers livres ont été écrits à la même époque, publiés presque simultanément : en avril 1963 celui de Lévi et en mai le mien.

Comme si, au delà de toute circonstance biographique, une capacité d'écoute avait mûri objectivement, dans l'opacité quasiment indéchiffrable des cheminements

historiques. Mûrissement d'autant plus remarquable et passionnant qu'il coïncide avec les premiers témoignages sur le Goulag soviétique qui sont parvenus à surmonter la traditionnelle barrière de méfiance et de méconnaissance occidentale : le récit d'Alexandre Soljenitsyne, *une journée d'Ivan Denissovitch*, est paru au cours du même printemps de 1963.

Quoi qu'il en soit, le 11 avril 1987, la mort avait rattrapé Primo Lévi.

Pourquoi, quarante ans après, ses souvenirs avaient-ils cessé d'être une richesse ? Pourquoi avait-il perdu la paix que l'écriture semblait lui avoir rendue ? Qu'était-il advenu dans sa mémoire, quel cataclysme ce samedi-là ? Pourquoi lui était-il soudain devenu impossible d'assumer l'atrocité de ses souvenirs ?

Une ultime fois, sans recours ni remède, l'angoisse s'était imposée, tout simplement. Sans esquive, ni retour possible. L'angoisse dont il décrivait les symptômes dans les dernières lignes de *la trêve*.

Rien n'était vrai en dehors du camp, tout simplement. Le reste n'aura été que brève vacance, illusion des sens, songe incertain : voilà.

Européens, étrangers, proscrits sur leur propre continent

Pendant le temps des idéologies triomphantes, leurs serviteurs zélés n'ont montré que mépris et suspicion pour les hommes : n'admettant pas la moindre différence, considérant tous les hommes comme opposants potentiels, il leur suffisait d'une dénonciation pour que la victime entre dans un engrenage dont il ne pouvait plus se sortir. C'est le cas du paysan roumain qui parle dans *la vingt-cinquième heure* de Virgil Gheorghiu : il est d'abord faussement dénoncé comme juif par un gendarme local qui voulait profiter de son absence pour séduire sa femme. Il raconte ses tribulations, qui se terminent chez les Américains qui, à leur tour, l'arrêtent comme criminel de guerre. L'intérêt de ce récit est d'être essentiellement autobiographique, car l'auteur, **Virgil Gheorghiu**, a ainsi été ballotté au gré de situations Ubuesques avant de pouvoir se poser en France en 1948. Dans ses bagages, il apportait *la vingt-cinquième heure*, qui, immédiatement traduite sous son contrôle (une partie de son œuvre est en français), a immédiatement rencontré un vif succès.

De toute ma vie, je n'ai désiré que peu de choses : pouvoir travailler, avoir où m'abriter avec ma femme et mes enfants et avoir de quoi manger. C'est à cause de cela que vous m'avez arrêté ? Les Roumains ont envoyé le gendarme pour me réquisitionner -- comme on réquisitionne les choses et les animaux. Je me suis laissé réquisitionner. Mes mains étaient vides et je ne pouvais lutter ni contre le roi ni contre le gendarme qui avait des fusils et des pistolets. Ils ont prétendu que je m'appelle Iacob et non Ion comme m'avait baptisé ma mère. Ils m'ont enfermé avec des juifs dans un camp entouré de barbelés, -- comme pour le bétail -- et m'ont obligé à faire des travaux forcés. Nous avons dû coucher comme le bétail avec tout le troupeau, nous avons dû manger avec tout le troupeau, boire le thé avec tout le troupeau et je m'attendais à être conduit à l'abattoir avec tout le troupeau. Les autres ont dû y aller. Moi je me suis évadé. C'est à cause de cela que vous m'avez arrêté ? Parce que je me suis évadé avant d'être conduit à l'abattoir ? Les Hongrois ont prétendu que je ne m'appelais pas Iacob mais Ion et ils m'ont arrêté parce que j'étais Roumain. Ils m'ont torturé et m'ont fait souffrir. Ensuite ils m'ont vendu aux Allemands. Les Allemands ont prétendu que je ne m'appelais ni Ion ni Iacob, mais Ianos et ils m'ont torturé à nouveau, parce que j'étais Hongrois. Puis un colonel est venu qui m'a dit que je ne m'appelais ni Iacob ni Iankel -- mais Iohann -- et il m'a fait soldat. D'abord il a mesuré ma tête, il a compté mes dents et mis mon sang dans des tubes en verre. Tout cela pour démontrer que j'ai un autre nom que celui dont m'a baptisé ma mère. C'est à cause de cela que vous m'avez arrêté ? Comme soldat, j'ai aidé des prisonniers français à s'évader de prison. C'est pour cela que vous m'avez arrêté ? Lorsque la guerre a pris fin et que j'ai cru que j'aurais, moi aussi, droit à la paix, les Américains sont venus et ils m'ont donné, comme à un seigneur, du chocolat et des aliments de chez eux. Puis, sans dire un mot, ils m'ont mis en prison. Ils m'ont envoyé dans quatorze camps. Comme les bandits les plus redoutables qu'ait jamais connus la terre. Et maintenant je veux moi aussi savoir : pourquoi.

Un rideau de fer est tombé sur l'Europe

Extraits du discours de Winston Churchill, Fulton (Missouri), le 5 mars 1946

From Stettin in the Baltic to Trieste in the Adriatic an *iron curtain* has descended across the Continent. Behind that line lie all the capitals of the ancient states of Central and Eastern Europe. Warsaw, Berlin, Prague, Vienna, Budapest, Belgrade, Bucharest and Sofia, all these famous cities and the populations around them lie in what I must call the Soviet sphere, and all are subject in one form or another, not only to Soviet influence but to a very high and, in some cases, increasing measure of control from Moscow. Athens alone - Greece with its immortal glories - is free to decide its future at an election under British, American and French observation. The Russian-dominated Polish Government has been encouraged to make enormous and wrongful inroads upon Germany, and mass expulsions of millions of Germans on a scale grievous and undreamed-of are now taking place. The Communist parties, which were very small in all these Eastern States of Europe, have been raised to pre-eminence and power far beyond their numbers and are seeking everywhere to obtain totalitarian control. Police governments are prevailing in nearly every case, and so far, except in Czechoslovakia, there is no true democracy [...]

The safety of the world, ladies and gentlemen, requires a new unity in Europe, from which no nation should be permanently outcast. It is from the quarrels of the strong parent races in Europe that the world wars we have witnessed, or which occurred in former times, have sprung. Twice in our own lifetime we have seen the United States, against their wishes and their traditions, against arguments, the force of which it is impossible not to comprehend, twice we have seen them drawn by irresistible forces, into these wars in time to secure the victory of the good cause, but only after frightful slaughter and devastation have occurred. Twice the United State has had to send several millions of its young men across the Atlantic to find the war; but now war can find any nation, wherever it may dwell between dusk and dawn. Surely we should work with conscious purpose for a grand pacification of Europe, within the structure of the United Nations and in accordance with our Charter. That I feel opens a course of policy of very great importance.

In front of the *iron curtain* which lies across Europe are other causes for anxiety. In Italy the Communist Party is seriously hampered by having to support the Communist-trained Marshal Tito's claims to former Italian territory at the head of the Adriatic. Nevertheless the future of Italy hangs in the balance. Again one cannot imagine a regenerated Europe without a strong France. All my public life I never lost faith in her destiny, even in the darkest hours. I will not lose faith now. However, in a great number of countries, far from the Russian frontiers and throughout the world, Communist fifth columns are established and work in complete unity and absolute obedience to the directions they receive from the Communist centre. Except in the British Commonwealth and in the United States where Communism is in its infancy, the Communist parties or fifth columns constitute a growing challenge and peril to Christian civilisation. These are sombre facts for anyone to have recite on the morrow a victory gained by so much splendid comradeship in arms and in the cause of freedom and democracy; but we should be most unwise not to face them squarely while time remains.

"Lutter contre l'instinct de mort à l'œuvre dans notre histoire"

D'une guerre à l'autre, la perception de l'avenir a changé : alors qu'au lendemain de la grande guerre, les hommes pensaient que les événements récents étaient le dernier soubresaut du monde ancien, ceux qui ont eu vingt ans dans les années 30 se sont retrouvés dans un monde marqué par les crimes, les massacres, les dictatures idéologiques et surtout la menace d'anéantissement nucléaire que portait en elle la guerre froide. Non, ces survivants n'avaient aucune raison d'être gagnés par l'optimisme !

Tout comme Stéphane Zweig, Albert Camus, dans son discours de réception du Nobel, faisait le constat amer de la défaite de l'intelligence face à l'instinct de mort qui envahissait les consciences.



...Ces hommes, nés au début de la première guerre mondiale, qui ont eu vingt ans au moment où s'installaient à la fois le pouvoir hitlérien et les premiers procès révolutionnaires, qui furent confrontés ensuite, pour parfaire leur éducation, à la guerre d'Espagne, à la deuxième guerre mondiale, à l'univers concentrationnaire, à l'Europe de la torture et des prisons, doivent aujourd'hui élever leurs fils et leurs œuvres dans un monde menacé de destruction nucléaire. Personne, je suppose, ne peut leur demander d'être optimistes. Et je suis même d'avis que nous devons comprendre, sans cesser de lutter contre eux, l'erreur de ceux qui, par une surenchère de désespoir, ont revendiqué le droit au déshonneur, et se sont rués dans les nihilismes de l'époque. Mais il reste que la plupart d'entre nous, dans mon pays et en Europe, ont refusé ce nihilisme et se sont mis à la recherche d'une légitimité. Il leur a fallu se forger un art de vivre par temps de catastrophe, pour naître une seconde fois, et lutter ensuite, à visage découvert, contre l'instinct de mort à l'œuvre dans notre histoire.

Chaque génération, sans doute, se croit vouée à refaire le monde. La mienne sait pourtant qu'elle ne le refera pas. Mais sa tâche est peut-être plus grande. Elle consiste à empêcher que le monde se défasse. Héritière d'une histoire corrompue où se mêlent les révolutions déchues, les techniques devenues folles, les dieux morts et les idéologies exténuées, où de médiocres pouvoirs peuvent aujourd'hui tout détruire mais ne savent plus convaincre, où l'intelligence s'est abaissée jusqu'à se faire la servante de la haine et de l'oppression, cette génération a dû, en elle-même et autour d'elle, restaurer, à partir de ses seules négations, un peu de ce qui fait la dignité de vivre et de mourir. Devant un monde menacé de désintégration, où nos grands inquisiteurs risquent d'établir pour toujours les royaumes de la mort, elle sait qu'elle devrait, dans une sorte de course folle contre la montre, restaurer entre les nations une paix qui ne soit pas celle de la servitude, réconcilier à nouveau travail et culture, et refaire avec tous les hommes une arche d'alliance. Il n'est pas sûr qu'elle puisse jamais accomplir cette tâche immense, mais il est sûr que partout dans le monde, elle tient déjà son double pari de vérité et de liberté, et, à l'occasion, sait mourir sans haine pour lui. C'est elle qui mérite d'être saluée et encouragée partout où elle se trouve, et surtout là où elle se sacrifie. C'est sur elle, en tout cas, que, certain de votre accord profond, je voudrais reporter l'honneur que vous venez de me faire.

Le thème de la responsabilité allemande

La deuxième guerre mondiale reste une plaie ouverte pour la conscience de l'Allemagne. Dans les années qui suivent la guerre, **Robert Strobel** décrit ce que fut l'état d'esprit des allemands après la défaite dans le court texte suivant où l'on voit émerger, dans les ruines encore fumantes de l'Allemagne, la notion d'une responsabilité partagée par tout un peuple.

Das Jahr Null stellt die Überlebenden Deutschlands vor die nackten Aufgaben der Selbsterhaltung. In den Ruinenfeldern beginnt ein Leben von Ausgräbern, Sammlern und Jägern. Der mühselige Kampf gilt dem Kälte- und Hungertod, alle Anstrengungen dem Raumen, Unterkommen und Zueinanderfinden; der Tauchhandel erwacht. Das neue Deutschland fängt auf der Stufe von Höhlenbewohnern, primitiven an. Eine der angesehensten Industrie- und Kulturnationen der Welt war durch Hitler in völlige Ohnmacht, nie gekannte Armut und in den Abgrund allgemeiner Verachtung gestürzt worden. Denn der Schatten der Schuld fiel nun auf alle, in deren Namen Hitler die Welt so lange beleidigt und herausgefordert hatte. Einzig auf den unschuldigsten der Betroffenen, den Kindern, schien Hoffnung zu ruhen.

C'est une question qui a traversé toute la deuxième moitié du 20ème siècle : l'idée d'une responsabilité collective nationale reste encore vivace aujourd'hui en Allemagne : dans les années 90, je visitai une exposition sur l'immédiat après guerre à Bonn, les destructions subies par les villes allemandes, l'état de désorganisation du pays après les bombardements massifs. La première phrase du premier panneau commençait par *Der von Deutschland verursachte Krieg...* (La guerre provoquée par l'Allemagne). Les allemands assument sans se le cacher – et c'est tout à leur honneur – ce passé très lourd à porter.

Ce qui est plus discutable est cette tendance à enseigner aux enfants la culpabilité : dans les écoles, l'enseignement de l'histoire se restreint au 20ème siècle et plus particulièrement à la période du nazisme. On y enseigne aux enfants la culpabilité d'être allemands. Mais chacun est responsable de ses propres actes et certainement pas de ce que ses parents ou grands parents ont pu faire. Il n'y a donc pas de culpabilité allemande qui se transmettrait d'une génération à l'autre par les lois de la génétique ! D'ailleurs en ce qui concerne mes deux petits enfants, à moitié allemands, va-t-on pousser l'absurde jusqu'à leur dire qu'ils sont à moitié coupables ?

Le summum est atteint par cette polémique que j'ai mentionnée en préambule du texte de Günter Grass sur le naufrage du Wilhelm Gustloff : il ne fallait pas, en suggérant que des allemands avaient pu être victimes, « minimiser la culpabilité de l'Allemagne ».

J'ai alors exprimé ma pensée dans une lettre à la revue *der Spiegel*, qui s'était fait l'écho de cette polémique : j'ai d'abord rappelé que le devoir de mémoire ne devait pas être sélectif et que si, en Allemagne comme partout ailleurs, il n'y a pas que des héros, il importait de se souvenir des hommes et des femmes qui avaient résisté au nazisme et, parfois, y avaient laissé leurs vies. J'ai ainsi rappelé les exemples de Willy Brandt et de Marlène Dietrich, qui avaient accompli la démarche singulièrement difficile de prendre les armes contre leur propre pays ; j'ai mentionné, entre autres, les intellectuels antinazis forcés à l'exil, à l'exemple des

frères Heinrich et Thomas Mann. J'ai enfin rappelé Hans et Sophie Scholl chez les étudiants, le pasteur Niemöller chez les hommes d'église.

L'Allemagne ne fut pas la seule à porter la responsabilité de la montée du nazisme : A la fin de l'absurde première guerre mondiale, le traité de Versailles vint couronner la folie collective, en imposant à l'Allemagne des clauses qui rendaient inutile toute tentative de résurrection économique... A tel point que Winston Churchill lui-même, dans son ouvrage *la deuxième guerre mondiale*, n'hésite pas à mentionner ce « traité de paix » comme la première cause de la guerre suivante. Par la suite, les démocraties – France et Grande Bretagne en tête – se montrèrent intransigeantes avec les clauses du traité de Versailles quand des personnalités estimables se trouvaient en charge des affaires en Allemagne et s'aplatirent devant les Nazis dont ils avaient peur. En bref, tout à contretemps ! La responsabilité de la deuxième guerre mondiale et de ses atrocités est donc une responsabilité partagée et il ne faut pas nous le cacher à nous-mêmes ! Mais sommes-nous, comme les allemands, capables d'en assumer notre part ?

Je conclusais en disant qu'au-delà de cette polémique, la seule question intéressante était : comment un pays comme l'Allemagne, porteur d'une des cultures les plus fabuleuses du monde, a-t-il pu se laisser aller au délire nazi ? Connaître la réponse à cette question pourrait nous aider à éviter de nouveaux cataclysmes.

Ce thème de la responsabilité allemande est encore récurrent au début du 21ème siècle : **Bernhard Schlink** a publié en 2007 un essai intitulé *Vergangenheitsschuld* et c'est par un extrait de ce texte, où il décrit le poids du passé exercé sur la génération née après guerre, ainsi que le danger d'une banalisation chez la génération suivante, que nous concluons ce thème.

Im ersten Jahrzehnt des neuen Jahrhunderts wird meine Generation 60. Wir wurden in den letzten Kriegs- und ersten Nachkriegsjahren geboren und sind mit der Bundesrepublik aufgewachsen. Wir genossen die heile Welt der fünfziger Jahre, wurden ihrer überdrüssig und begehrten gegen sie auf. In den Sechzigern wurden wir politisch, in den Siebzigern traten wir ins Berufs- und Arbeitsleben ein, in den Achtzigern machten wir Karriere, und seit den Neunzigern haben wir in Politik und Regierung, Wirtschaft, Bildung und Medien die maßgeblichen Positionen inne. Noch ein paar Jahre, dann wird unser Stern wieder sinken.

Wir werden an unseren Geburtstagen Reden darüber halten, was wir gewollt und gemacht haben. Die meisten Reden werden auf die Vergangenheit des dritten Reichs und des Holocaust zu sprechen kommen.

Wenn wir in Wissenschaft und Schule, Kultur und Medien tätig sind, war die Vergangenheit früher oder später einmal unser Thema, oder sie ist es noch ; wenn wir in Politik, Verwaltung und Rechtsprechung arbeiten, hat sie unser Verständnis von Freiheit, Gleichheit, und gerechter Ordnung geschärft. Wer in der Wirtschaft oder in den freien Berufen über deren Verantwortung nachdenkt, denkt auch über ihre Verstrickung ins Dritte Reich und den Holocaust nach.

Für die meisten von uns war die Vergangenheit des dritten Reichs und des Holocaust prägend. Sie stand im Zentrum unserer Auseinandersetzung mit den Eltern und unserer Absetzung von ihnen ; unter ihrem Schatten gewann unser Bild der deutschen Geschichte seine Gestalt. Auf sie im Ausland als Deutsche angesprochen, erfuhren wir uns als Deutsche. Die Beschäftigung mit ihr wurde, ob

sie in unserer Arbeit eine kleinere oder größere Rolle spielte und spielt, Bestandteil unserer Selbstwahrnehmung und Darstellung.

Das ist der aktuelle Grund für die Gegenwart der Vergangenheit. Nach einer Generation, in der gerade die Opfer und Täter Scheu haben, von der Vergangenheit zu reden, ist meine Generation tonangebend geworden, für die das Reden über die Vergangenheit selbstverständlich geworden ist. Indem unsere Erfahrungen, Vorstellungen und Themen Mainstream sind, ist es auch die Vergangenheit, die uns geprägt hat und weiter beschäftigt.

Das ist nicht ohne Gefahr. Als drittes Reich und Holocaust in den sechziger Jahren thematisiert wurden, mußte das Thema gegen Widerstände durchgesetzt und behauptet werden. Um die Widerstände des Vergessen- und Verdrängenwollens zu brechen, mußte auf dem Thema insistiert werden, wieder und wieder. Aber das Insistieren, das meine Generation damals mit rebellischem Stolz und nicht ohne moralische Kraft eingeübt hat, hat sie auch dann beibehalten, als es seine Funktion verloren hatte. Als niemand mehr überzeugt werden mußte, daß die Vergangenheit nicht vergessen und verdrängt werden darf. Als er keiner Kraft mehr bedurfte und zu keinem Stolz mehr berechnete, die Vergangenheit zu thematisieren.

Das Ergebnis ist eine gewisse Banalisierung. Noch ein Gedenkereignis und eine Gedenkstätte, noch eine Tagung, ein Buch, ein Artikel gegen das Vergessen und Verdrängen, Vergleiche von Kosovo mit Auschwitz, Saddam Hussein mit Hitler, Mauerschützen mit KZ-Mördern, heutiger Fremden- mit damaliger Judenfeindlichkeit – dieses Erbe des damals notwendigen Insistierens verspielt die Vergangenheit in kleiner Münze.



Willy Brandt, mémorial de Varsovie, 7 décembre 1970

Bei der nächsten Generation trägt das fatale Früchte. Der Überdruß gegenüber der Vergangenheit von drittem Reich und Holocaust, den die nächste Generation oft zeigt, hat seinen Grund in der banalisierenden Häufigkeit, mit der sie die Vergangenheit in Schule und Medien begegnet. Ebenso hat der leichtfertige bis zynische Ton, in dem die nächste Generation manchmal über die Vergangenheit redet, seinen Grund in dem moralischen Pathos, mit dem meine Generation die Vergangenheit in Bezug nimmt und zum Vergleich heran-

zieht, ohne daß die Bezüge und Vergleiche ein entsprechendes moralisches Gewicht hätten.

Nicht, daß keine Vergleiche gezogen werden dürften. Die These von der unvergleichbaren Einmaligkeit ist ähnlich fatal wie die kleine Münze der banalisierenden Vergleiche. Was einmalig, unvergleichbar und vergangen ist, engagiert uns bei hinreichendem historischem Abstand nicht mehr, und das moralische Pathos, mit dem gleichwohl darüber geredet wird, geht ins Leere. Moralisches Pathos, das nicht in moralischem Engagement existentiell eingelöst wird, stimmt nicht, und die nächste Generation hat dafür durchaus ein Gespür.

LA RECONCILIATION DES FRERES ENNEMIS

Plaidoyers pour l'Europe

Nous devons la paix aux hommes de bonne volonté, qu'ils soient dans le camp des vainqueurs ou dans celui des vaincus, qui, après 1945, se sont assis autour d'une table de négociation et se sont demandés : que faut-il faire pour que cela ne recommence pas.

Nous devons la paix à une grande idée : une union fédérale de l'Europe.

Celle-ci n'est pas nouvelle, puisque, déjà, Victor Hugo avait écrit : « Il faut à l'Europe une nationalité européenne, un gouvernement un. En un mot, les Etats-Unis d'Europe ». Avant 1945, quelques grands européens avaient œuvré pour que cette idée devienne réalité.

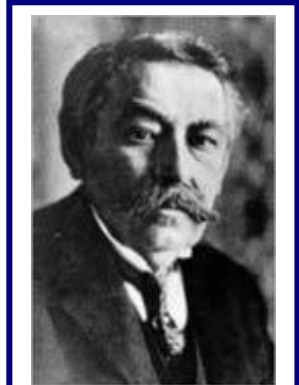
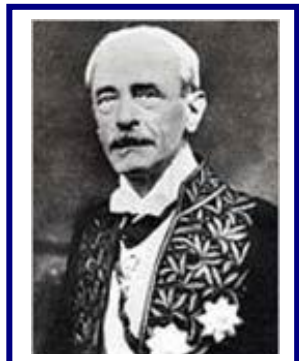
Mais le vingt-et-unième siècle n'a-t-il pas déjà trahi cette idée ?

Les misérables européens ont mieux aimé jouer aux Armagnacs et aux Bourguignons, que de prendre sur toute la terre le grand rôle que les Romains surent prendre et tenir pendant des siècles dans le monde de leur temps. Leur nombre et leurs moyens n'étaient rien auprès des nôtres ; mais ils trouvaient dans les entrailles de leurs poulets plus d'idées justes et conséquentes que toutes nos sciences politiques n'en contiennent

Paul Valéry (1919)

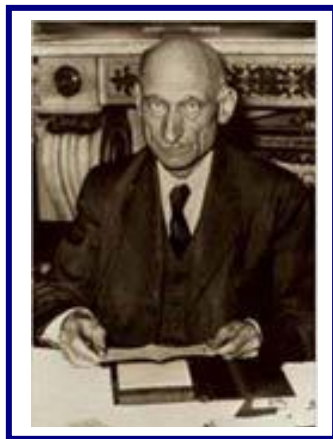
Je pense qu'entre les peuples qui sont géographiquement groupés, comme ceux de l'Europe, il doit exister une sorte de lien fédéralje suis sûr qu'au point de vue politique comme au point de vue social, le lien fédéral, (..) peut être bienfaisant

Aristide Briand (1929)



The first step in the re-creation of the European Family must be a partnership between France and Germany. In this way only can France recover the moral and cultural leadership of Europe. There can be no revival of Europe without a spiritually great France and a spiritually great Germany. The structure of the United States of Europe, if well and truly built, will be such as to make the material strength of a single state less important. Small nations will count as much as large ones and gain their honor by their contribution to the common cause. The ancient states and principalities of Germany, freely joined together for mutual convenience in a federal system, might take their individual places among the United States of Europe.

Winston Churchill (1946)



Le gouvernement français propose de placer l'ensemble de la production franco-allemande de charbon et d'acier sous une Haute Autorité commune, dans une organisation ouverte à la participation des autres pays d'Europe.

Par la mise en commun de productions de base et l'institution d'une Haute Autorité nouvelle, dont les décisions lieront la France, l'Allemagne et les pays qui y adhéreront, cette proposition réalisera les premières assises concrètes d'une Fédération européenne .

Robert Schumann, 1950

La politique fédéraliste n'est rien d'autre que la politique tout court, c'est à dire l'art d'organiser la cité au bénéfice des citoyens.

Chaque nation se réclame d'une unité et d'une indépendance de culture qu'elle ne possède pas. Les vrais fondements de notre culture sont non pas l'état national, mais l'Europe

Denis de Rougemont, (?)



Et plus récemment ...



L'Europe se fera par une voie spéciale, probablement fédéraliste

Felipe Gonzales



Es muss nun Übergang von den Bund der Union auf die Europäische Federation bereits von Robert Schumann vor fünfzig Jahren gebeten

Joschka Fischer



Zwischen einer zwischenstaatlichen Europa und einem integrierten Europa müssen Paris und Berlin für das zweite aussprechen

Gerhard Schröder

LES DICTATURES D'APRES GUERRE



Ce texte d'Isabel Allende raconte, sans nommer le pays, le coup d'état de 1973 au Chili, à la fin duquel son oncle, le président Salvador Allende, se donna la mort dans le palais présidentiel de la Moneda.

Il s'en suivit dans le pays une dictature sanglante, qui assassina des milliers d'opposants.



Ce passage du livre *la casa de los espíritus* tire l'intérêt qu'il exerce sur le lecteur du fait qu'Isabel Allende narre des événements qui la touchent de près.

El general de los carabineros ordenó a la guardia del palacio que saliera, porque también la policía acababa de plegarse al golpe.

Pueden irse, compañeros, pero dejen sus armas, dijo el presidente.

Los carabineros estaban confundidos y avergonzados, pero la orden del general era terminante. Ninguno se atrevió a desafiar la mirada del Jefe de Estado, depositaron sus armas en el patio y salieron en fila, con la cabeza gacha. En la puerta, uno se volvió : Yo me quedo con usted, compañero presidente, dijo.

A media mañana fue evidente que la situación no se arreglaría con el diálogo y empezó a retirarse casi todo el mundo. Sólo quedaron los amigos más cercanos y la guardia privada. Las hijas del presidente fueron obligadas por su padre a salir. Tuvieron que sacarlas a la fuerza desde la calle podían oír sus gritos llamándolo. En el interior del edificio quedaron alrededor de treinta personas atrincheradas en los salones del segundo piso, entre quienes estaba Jaime. [...] Oyó la voz del presidente que hablaba por radio al país. Era su despedida.

„Me dirijo a aquellos que serán perseguidos, para decirles que no voy a renunciar. Pagaré con mi vida la lealtad del pueblo. Siempre estaré juntos a ustedes. Tengo fe en la patria y su destino. Otros hombres superarán este momento y mucho más temprano que tarde se abrirán las grandes alamedas por donde pasara el hombre libre, para construir una sociedad mejor. ¡Viva el pueblo! ¡Vivan los trabajadores! Éstas serán mis últimas palabras. Tengo la certeza de que mi sacrificio no será en vano.”

El cielo comenzó a nublarse. Se oían algunos disparos aislados y lejanos. En ese momento, el Presidente estaba hablando por teléfono con el jefe de los sublevados, quien le ofreció un avión para salir del país con toda su familia. Pero él no estaba dispuesto a exiliarse en algún lugar lejano donde podría pasar el resto de su vida vegetando con otros mandatorios derrocados, que habían salido de su patria entre gallos y medianoche.

Se equivocaron conmigo, traidores. Aquí me puso el pueblo y sólo saldré muerto, respondió serenamente.

Des médecins au service de la pensée unique

Le débat entre Marx et Bakounine en était le signe avant coureur : pour Marx, la dictature du prolétariat devait assurer la transition vers la société socialiste ; pour Bakounine, elle n'était pas plus légitime qu'une autre et comportait le risque de mener à la dictature tout court.

La suite des événements a donné raison à ce dernier. Mais la dictature soviétique se distinguait de celles « de droite » par les moyens employés, que, bien sûr, la fin justifiait. La psychiatrie dévoyée au service du pouvoir était un de ces moyens : le dissident était considéré comme fou et enfermé dans un hôpital spécialisé. On a déjà vu « le joueur d'échec » de Stéphane Zweig. La psychiatrie institutionnelle était un moyen très efficace de déstructurer les personnalités, voire de rendre les « patients » réellement fous.

Un dissident, le général **Piotr Grigorenko**, en témoigne dans ses mémoires.

Lorsque je fus à Leningrad, je rencontrai également des personnes, enfermées à l'asile, qui n'avaient rien de psychiquement anormal. Un de ceux qui me firent l'impression la plus pénible était l'ingénieur Piotr Alexeïevitch Lyssak. On l'avait envoyé à l'HPS parce qu'il s'était opposé, lors d'une assemblée d'étudiants, à l'exclusion de plusieurs d'entre eux pour délit d'opinion. Lorsque j'arrivai à l'hôpital, il s'y trouvait déjà depuis sept ans. Furieux de cette épouvantable injustice qui avait mutilé le cours entier de sa vie, sa raison s'était brouillée et il écrivait journellement des pamphlets acérés qui, naturellement, n'étaient lus par personne et contribuaient à grossir son dossier médical en fournissant un motif supplémentaire de continuer à le « soigner ». (Il faut dire que l'HPS n'a pas pour habitude de relâcher ceux qui refusent de reconnaître qu'ils sont malades). Je m'efforçai de lui faire comprendre ces vérités élémentaires, mais lui qui raisonnait absolument normalement sur tous les autres points était sur celui-ci muré dans son entêtement. Qui plus est, il tombait d'accord avec moi de l'excellence de mes arguments, mais lorsque je lui posais la question capitale : « alors on cesse d'écrire à partir de demain ? », il se remettait à jeter des étincelles : « Non, me disait-il, il faut quand même que je leur montre à ces s... ! » Un jour où Piotr était particulièrement excité à l'idée de « leur montrer », je lui jetai avec agacement : « vous raisonnez d'une manière si anormale que je commence vraiment à me demander si vous êtes normal. » Il s'arrêta alors, posa sur moi un regard dont je me souviendrai jusqu'à ma mort et doucement, tout doucement, avec un reproche amer dans la voix, me demanda : « Et vous croyez qu'on peut rester normal lorsqu'on a passé ici sept ans de sa vie ? »

Il y avait dans sa question la plus grave accusation que l'on pût adresser à notre barbare système de traitement forcé : Même si les cas d'internement de gens psychiquement sains parmi les anormaux étaient exceptionnels, il va de soi qu'il faut élever la plus vive des protestations. Toute l'horreur de la situation tient à ce que l'homme sain d'esprit comprend qu'il est susceptible de se transformer petit à petit en l'un de ceux qu'il voit autour de lui. Ce danger est particulièrement grand pour les hommes aux nerfs fragiles, souffrant d'insomnie, incapables de pratiquer l'auto-isolement par rapport aux bruits environnants ; or ces traits de caractères se développent en un tel lieu avec une rapidité extraordinaire.

En Sibérie : une journée d'Ivan Denissovitch

La raison qui a motivé la condamnation à 10 ans de travaux forcés d'Ivan Denissovitch Choukov, à elle seule, en dit long sur la justice expéditive des dictatures "révolutionnaires" : fait prisonnier par les allemands, il a réussi à s'évader et a été suspecté d'espionnage pour le compte des nazis. Et il a été condamné sur cette seule suspicion et la foi d'aveux extorqués.

La durée de la détention, fixée par la "justice" à 10 ans, peut être prolongée de façon arbitraire et Choukov n'a guère d'espoir de retrouver sa liberté à la fin de sa peine.

Enfin, ce sont les conditions de détention et les punitions infligées – en particulier le cachot – qui vont détruire à jamais la santé de ceux qui survivent.

Alors une journée de routine, dont aucun événement fâcheux n'est venu altérer le cours, peut presque être considérée comme une victoire.

C'est cette journée ordinaire du détenu Ivan Denissovitch que raconte [Alexandre Soljenitsyne](#).

Choukov est content que tout le monde le désigne du doigt. Hé oui, lui, il finit son temps, qu'ils disent ; lui-même, il n'y croit pas trop. Tiens, ceux qui ont bouclé leur temps pendant la guerre, on les a gardés jusqu'à nouvel ordre et ça a duré jusqu'en 46. Ceux qui avaient écopé trois ans, eh bien, ils ont eu droit à cinq ans de rallonge. La loi, on la retourne comme on veut. A la fin des dix ans, on peut te dire : tiens, en voilà encore autant. Ou te coller en résidence forcée.

Des fois, quand on y pense, ça vous en coupe le souffle : tout de même, le temps de peine touche à sa fin... Sortir de là sur ses deux jambes... C'est-il Dieu possible ?

Mais, pour un ancien des camps, cela ne se fait pas d'en parler tout haut. Et Choukhov dit à Kilgas :

Tes vingt-cinq ans, c'est pas ça qui compte, tu les feras ou tu ne les feras pas, c'est, comme on dit, écrit sur de l'eau, vas-y voir. Mais moi, ce qui est sûr, c'est que j'ai tiré huit ans bien tassés.

Et voilà, on vit le nez par terre et on n'a même pas le temps de penser comment tu t'es trouvé là et comment tu t'en sortira.

D'après le dossier, Choukov a été bouclé pour trahison. Et il a fait une déposition comme quoi c'est vrai ; il s'est livré à l'ennemi parce qu'il voulait trahir sa patrie ; et il est rentré de captivité pour effectuer une mission d'espionnage au compte des Allemands. Quelle espèce de mission ? Choukov n'avait pas su le dire, pas plus que le juge d'instruction. Alors on avait écrit tout bonnement : « une mission ».

Choukov n'avait guère le choix : s'il ne signait pas, il avait droit au costume en sapin ; s'il signait, il vivrait encore un petit peu. Il avait signé.

Voilà comment les choses s'étaient passées en réalité : en février 42, sur le front nord-ouest, toute leur armée avait été encerclée ; les avions ne leur parachutaient rien à bouffer et même que les avions, il n'y en avait pas. Ils en arrivèrent à raboter

les sabots des chevaux crevés pour tremper cette corne dans l'eau et la manger. Et ils n'avaient plus de munitions non plus. Alors, les uns après les autres, les Allemands les avaient rattrapés dans les forêts et c'est ainsi que Choukov avait été prisonnier quelques jours avec tout un groupe, sur place, dans la forêt. Puis ils s'étaient évadés à cinq. En se faulant par les forêts et les marécages, ils avaient retrouvé les leurs, un vrai miracle. Seulement, deux d'entre eux avaient été descendus à la mitrailleuse, pendant l'évasion, le troisième était mort de ses blessures. Ils n'étaient plus que deux en arrivant. S'ils avaient été plus malins, ils auraient dit qu'ils avaient tourné dans la forêt et il ne leur serait rien arrivé. Mais ils avaient dit tout franc comme quoi ils s'étaient échappés de chez les Allemands. De chez les Allemands? Bande de... Ils auraient été tous les cinq que, peut être, on aurait confronté leurs témoignages et on les aurait crus, mais deux, rien à faire ! Les crapules qu'ils se sont dits, ils se sont donné le mot avec cette évasion... [...]

Le capitaine ne fait que pousser un soupir et se racler la gorge. Pour sûr, ce devrait être moins dur pour lui de faire prendre la mer à une escadre de destroyers par une nuit noire, dans les flots déchaînés, que d'abandonner à présent cette conversation amicale pour le mitard glacial.

- Combien de jours, demande-t-il d'une voix brisée.
- Dix. Allez, et plus vite que ça.

A ce moment, les hommes de corvée crient :

- A l'appel, à l'appel, dehors pour l'appel !

C'est donc que le gardien envoyé pour faire l'appel est déjà dans la baraque.

Le capitaine jette un coup d'œil en arrière : va-t-il prendre son caban ? Mais son caban, on va le lui retirer là bas : on ne lui laissera que sa veste matelassée. Il n'a qu'à partir comme il est. Le capitaine espérait bien que Volkovoï oublierait et il ne s'est pas préparé, il n'a même pas caché de tabac dans sa veste. En prendre dans la main, ça ne sert absolument à rien, on le lui piquerait en moins de deux à la fouille.

Et quand même, pendant qu'il met sa *chapka*, César lui glisse quelques cigarettes.

Allez, adieu, les copains, dit le capitaine désespéré, saluant d'un signe de tête la 104^e brigade, et il suit le gardien.

Quelques voix lui crient, les uns : courage ! les autres : ne te laisse pas aller ! Que lui dire d'autre ? C'est nous mêmes qui avons construit la prison, la 104^e brigade sait que les murs sont en pierre, le sol en ciment, qu'on chauffe le poêle juste assez pour que la glace fonde sur les murs et fasse des flaques sur le sol. Pour dormir, des planches nues – dormir, si on ne claque pas trop fort des dents ; trois cents grammes de pain par jour et de la soupe rien que le troisième, le sixième et le neuvième jour.

Dix jours ! Dix jours de cachot ici. Si on les fait strictement et jusqu'au bout, on y laisse sa santé pour le restant de sa vie. On est condamné à la tuberculose, à l'hôpital jusqu'à la fin.

Et ceux qui ont tiré quinze jours stricts, ils sont déjà dans la terre glaise.[...]

Choukov s'endort, paisiblement contenté. Il a eu bien de la chance aujourd'hui : on ne l'a pas flanqué au cachot ; on n'a pas collé la brigade à la « cité socialiste », il s'est organisé une portion de *kacha* supplémentaire au déjeuner, le chef de brigade s'est bien débrouillé pour le décompte du travail, Choukov a monté son mur avec entrain, il ne s'est pas fait piquer avec son égoïne à la fouille, il s'est fait des suppléments avec César et il a acheté du tabac. Et, finalement, il a été le plus fort, il a résisté à la maladie.

Une journée a passé, sur quoi rien n'est venu jeter une ombre, une journée presque heureuse.

De ces journées, durant son temps, de bout en bout, il y en eut trois mille six cent cinquante trois. Les trois en plus à cause des années bissextiles.

La complainte de Pablo Neruda

Louis Aragon

En 1948, des nouvelles alarmantes arrivaient du Chili concernant le sort de Pablo Neruda, menacé par la dictature et contraint à la clandestinité. Ce poème, écrit par Louis Aragon et mis en musique par Jean Ferrat, fait partie du recueil *le romancero de Pablo Neruda*.

Je vais dire la légende
De celui qui s'est enfui
Et fait les oiseaux des Andes
Se taire au cœur de la nuit
Le ciel était de velours
Incompréhensiblement
Le soir tombe et les beaux jours
Meurent on ne sait comment

*Comment croire comment croire
Au pas pesant des soldats
Quand j'entends la chanson noire
De Don Pablo Neruda*

Lorsque la musique est belle
Tous les hommes sont égaux
Et l'injustice rebelle
Paris ou Santiago
Nous parlons même langage
Et le même chant nous lie
Une cage est une cage
En France comme au Chili

*Comment croire comment croire ...
Sous le fouet de la famine
Terre terre des volcans
Le gendarme te domine
Mon vieux pays araucan*

Pays double où peuvent vivre
Des lièvres et des pumas
Triste et beau comme le cuivre
Au désert d'Atacama

Comment croire comment croire ...

Avec tes forêts de hêtres
Tes myrtes méridionaux
O mon pays de salpêtre
D'arsenic et de guano
Mon pays contradictoire
Jamais libre ni conquis
Verras-tu sur ton histoire
Planer l'aigle des Yankees

Comment croire comment croire ...

Absent et présent ensemble
Invisible mais trahi
Neruda que tu ressembles
À ton malheureux pays
Ta résidence est la terre
Et le ciel en même temps
Silencieux solitaire
Et dans la foule chantant

Comment croire comment croire...

La prise de conscience en Occident

Toute une partie de « l'élite » intellectuelle occidentale a longtemps considéré le Communisme comme porteur d'avenir et l'Union Soviétique comme le « phare » qui devait montrer aux sociétés humaines la voie du progrès et de l'égalité. Et ils étaient prêts, à ce titre, à pardonner au Communisme les excès qu'ils jugeaient inacceptables dans les dictatures de droite.

Mais les idées préconçues ne résistent pas aux faits. Tous les voyageurs qui revenaient d'URSS pouvaient témoigner que, même s'il n'y avait pas d'extrême pauvreté, la vie était loin d'être aussi facile qu'en Occident : dans les années 1980, trouver une paire de chaussures à Moscou ou un litre de lait pouvait être un problème. Les salaires étaient bas et, moi-même, à chaque fois que je revenais d'un de ces voyages, je disais à mes enfants qu'en cette fin de vingtième siècle, c'était encore chez nous, en Europe occidentale, que l'on vivait le mieux.

Et puis des témoignages sont arrivés, en particulier celui de Soljenitsyne sur le Goulag, qui a rencontré un écho favorable et a durablement influencé les opinions. Et, aux yeux de tous, le phare s'est éteint.

Certains ont parlé de « bilan globalement positif » pour justifier l'injustifiable. D'autres, en réaction, ont immédiatement brûlé ce qu'ils avaient adoré, tel [Jean Ferrat](#) qui a écrit cette chanson, qui s'intitule « le Bilan ».

Elle nous dit, cette chanson, d'être vigilants « envers tous les pouvoirs de la terre et du ciel ». Et la leçon ne devrait pas dater d'hier : pensons au pouvoir religieux, à toutes les guerres qu'il a menées au nom d'un homme qui disait : « *heureux les artisans de paix* », à toutes les persécutions, les bûchers, les tortures qui ont été perpétrées au nom du même homme, qui avait dit aussi : « *aimez ceux qui vous haïssent* ».

On comprendra alors que tous les grands idéaux peuvent être pervertis, comme l'a été celui du socialisme révolutionnaire.

Ah ils nous en ont fait avaler des couleuvres
De Prague à Budapest de Sofia à Moscou
Les staliniens zélés qui mettaient tout en œuvre
Pour vous faire signer les aveux les plus fous
Vous aviez combattu partout la bête immonde
Des brigades d'Espagne à celles des maquis
Votre jeunesse était l'histoire de ce monde
Vous aviez nom Kostov ou London ou Slansky

Au nom de l'idéal qui nous faisait combattre
Et qui nous pousse encore à nous battre aujourd'hui

Ah ils nous en ont fait applaudir des injures
Des complots déjoués des dénonciations
Des traîtres démasqués des procès sans bavures
Des bagnes mérités des justes pendaions
Ah comme on y a cru aux déviationnistes
Aux savants décadents aux écrivains espions
Aux sionistes bourgeois aux renégats titistes
Aux calomnieurs de la révolution

**Au nom de l'idéal qui nous faisait combattre
Et qui nous pousse encore à nous battre aujourd'hui**

**Ah ils nous en ont fait approuver des massacres
Que certains continuent d'appeler des erreurs
Une erreur c'est facile comme un et deux font quatre
Pour barrer d'un seul trait des années de terreur
Ce socialisme était une caricature
Si les temps ont changé des ombres sont restées
J'en garde au fond du cœur la sombre meurtrissure
Dans ma bouche à jamais le soif de vérité**

**Au nom de l'idéal qui nous faisait combattre
Et qui nous pousse encore à nous battre aujourd'hui**

**Mais quand j'entends parler de "bilan" positif
Je ne peux m'empêcher de penser à quel prix
Et ces millions de morts qui forment le passif
C'est à eux qu'il faudrait demander leur avis
N'exigez pas de moi une âme de comptable
Pour chanter au présent ce siècle tragédie
Les acquis proposés comme dessous de table
Les cadavres passés en pertes et profits**

**Au nom de l'idéal qui nous faisait combattre
Et qui nous pousse encore à nous battre aujourd'hui**

**C'est un autre avenir qu'il faut qu'on réinvente
Sans idole ou modèle pas à pas humblement
Sans vérité tracée sans lendemains qui chantent
Un bonheur inventé définitivement
Un avenir naissant d'un peu moins de souffrance
Avec nos yeux ouverts et grands sur le réel
Un avenir conduit par notre vigilance
Envers tous les pouvoirs de la terre et du ciel**

**Au nom de l'idéal qui nous faisait combattre
Et qui nous pousse encore à nous battre aujourd'hui**

LES GRANDES CAUSES DU 20^{ème} siècle

Le combat pour l'égalité raciale

Rosa Parks, Martin Luther King

Le 1^{er} décembre 1955, Rosa Parks est condamnée pour avoir refusé de se plier au règlement ségrégationniste des autobus de Montgomery, qui prévoit que les noirs doivent céder les places assises aux blancs.

Commence alors un mouvement de solidarité, qui trouvera sa conclusion quelques semaines après, lorsque la cour suprême des Etats Unis déclarera inconstitutionnelle la condamnation de Rosa Parks (*photo ci-contre, Martin Luther King en arrière plan*).

Le discours qui suit a été prononcé par **Martin Luther King** le 5 décembre 1955.



We are here this evening for serious business. We are here in a general sense because first and foremost we are American citizens, and we are determined to apply our citizenship to the fullness of its means. We are here because of our love for democracy, because of our deep-seated belief that democracy transformed from thin paper to thick action is the greatest, form of government on earth. But we are here in a specific sense, because of the bus situation in Montgomery. We are here because we are determined to get the situation corrected.

This situation is not at all new. The problem has existed over endless years. For many years now Negroes in Montgomery and so many other areas have been inflicted with the paralysis of crippling fear on buses in our community. On so many occasions, Negroes have been intimidated and humiliated and oppressed because of the sheer fact that they were Negroes. I don't have time this evening to go into the history of these numerous cases.

But at least one stands before us now with glaring dimensions. Just the other day, just last Thursday to be exact, one of the finest citizens in Montgomery - not one of the finest Negro citizens but one of the finest citizens in Montgomery - was taken from a bus and carried to jail and arrested because she refused to get up to give her seat to a white person. Mrs. Rosa Parks is a fine person. And since it had to happen I'm happy it happened to a person like Mrs. Parks, for nobody can doubt the boundless outreach of her integrity. Nobody can doubt the height of her character, nobody can doubt the depth of her Christian commitment and devotion to the teachings of Jesus.

And just because she refused to get up, she was arrested. You know my friends there comes a time when people get tired of being trampled over by the iron feet of oppression. There comes a time my friends when people get tired of being flung across the abyss of humiliation where they experience the bleakness of nagging despair. There comes a time when people get tired of being pushed out of the

glittering sunlight of life's July and left standing amidst the piercing chill of an Alpine November.

We are here, we are here this evening because we're tired now. Now let us say that we are not here advocating violence. We have overcome that. I want it to be known throughout Montgomery and throughout this nation that we are Christian people. We believe in the Christian religion. We believe in the teachings of Jesus. The only weapon that we have in our hands this evening is the weapon of protest. And secondly, this is the glory of America, with all of its faults. This is the glory of our democracy. If we were incarcerated behind the iron curtains of a Communistic nation we couldn't do this. If we were trapped in the dungeon of a totalitarian regime we couldn't do this. But the great glory of American democracy is the right to protest for right.

My friends don't let anybody make us feel that we ought to be compared in our actions with the Ku Klux Klan or with the White Citizens' Councils. There will be no crosses burned at any bus stops in Montgomery. There will be no white persons pulled out of their homes and taken out to some distant road and murdered.

There will be nobody among us who will stand up and defy the Constitution of this nation. We only assemble here because of our desire to see right exist.

My friends, I want it to be known that we're going to work with grim and firm determination to gain justice on the buses in this city. And we are not wrong, we are not wrong in what we are doing. If we are wrong, then the Supreme Court of this Nation is wrong. If we are wrong, the Constitution of the United States is wrong. If we are wrong, God Almighty is wrong. If we are wrong, Jesus of Nazareth was merely a Utopian dreamer and never came down to earth. If we are wrong, justice is a lie. And we are determined here in Montgomery to work and fight until justice runs down like water and righteousness like a mighty stream.

I want to say that with all of our actions we must stick together. Unity is the great need of the hour. And if we are united, we can get many of the things that we not only desire but which we justly deserve. And don't let anybody frighten you. We are not afraid of what we are doing, because we are doing it within the law.

There is never a time in our American democracy that we must ever think we're wrong when we protest. We reserve that right. We, the disinherited of this land, we who have been oppressed so long are tired of going through the long night of captivity. And we are reaching out for the daybreak of freedom and justice and equality. In all of our doings, in all of our deliberations whatever we do, we must keep God in the forefront. Let us be Christian in all of our action. And I want to tell you this evening that it is not enough for us to talk about love. Love is one of the pinnacle parts of the Christian faith. There is another side called justice. And justice is really love in application. Justice is love correcting that which would work against love. Standing beside love is always justice. And we are only using the tools of justice. Not only are we using the tools of persuasion but we've got to use the tools of coercion. Not only is this thing a process of education but it is also a process of legislation.

And as we stand and sit here this evening, and as we prepare ourselves for what lies ahead, let us go out with a grim and bold determination that we are going to stick together. We are going to work together. Right here in Montgomery when the history books are written in the future, somebody will have to say "There lived a

race of people, black people, fleecy locks and black complexion, of people who had the moral courage to stand up for their rights." And thereby they injected a new meaning into the veins of history and of civilisation. And we're gonna do that. God grant that we will do it before it's too late.

A la suite de manifestations non violentes dans la ville de Birmingham (1963), Martin Luther King est arrêté. De la prison de Birmingham, il écrit cette lettre dans laquelle il réclame l'égalité et la dignité pour tous les hommes, quelle que soit la couleur de leur peau.

Ayant reçu l'appui du président Kennedy, il est libéré au bout d'une semaine.

We know through painful experience that freedom is never voluntarily given by the oppressor; it must be demanded by the oppressed. Frankly, I have yet to engage in a direct action campaign that was "well timed" in the view of those who have not suffered unduly from the disease of segregation. For years now I have heard the word "Wait!" It rings in the ear of every Negro with piercing familiarity. This "Wait" has almost always meant "Never." We must come to see, with one of our distinguished jurists, that "justice too long delayed is justice denied."

We have waited for more than 340 years for our constitutional and God given rights. The nations of Asia and Africa are moving with jet-like speed toward gaining political independence, but we still creep at horse and buggy pace toward gaining a cup of coffee at a lunch counter. Perhaps it is easy for those who have never felt the stinging darts of segregation to say, "Wait." But when you have seen vicious mobs lynch your mothers and fathers at will and drown your sisters and brothers at whim; when you have seen hate filled policemen curse, kick and even kill your black brothers and sisters; when you see the vast majority of your twenty million Negro brothers smothering in an airtight cage of poverty in the midst of an affluent society; when you suddenly find your tongue twisted and your speech stammering as you seek to explain to your six year old daughter why she can't go to the public amusement park that has just been advertised on television, and see tears welling up in her eyes when she is told that Funtown is closed to coloured children, and see ominous clouds of inferiority beginning to form in her little mental sky, and see her beginning to distort her personality by developing an unconscious bitterness toward white people; when you have to concoct an answer for a five year old son who is asking: "Daddy, why do white people treat coloured people so mean?"; when you take a cross county drive and find it necessary to sleep night after night in the uncomfortable corners of your automobile because no motel will accept you; when you are humiliated day in and day out by nagging signs reading "white" and "coloured"; when your first name becomes "Niger," your middle name becomes "boy" (however old you are) and your last name becomes "John," and your wife and mother are never given the respected title "Mrs."; when you are harried by day and haunted by night by the fact that you are a Negro, living constantly at tiptoe stance, never quite knowing what to expect next, and are plagued with inner fears and outer resentments; when you are forever fighting a degenerating sense of "nobodiness"-- then you will understand why we find it difficult to wait. There comes a time when the cup of endurance runs over, and men are no longer willing to be plunged into the abyss of despair. I hope, sirs, you can understand our legitimate and unavoidable impatience.

You express a great deal of anxiety over our willingness to break laws. This is certainly a legitimate concern. Since we so diligently urge people to obey the Supreme Court's decision of 1954 outlawing segregation in the public schools, at first glance it may seem rather paradoxical for us consciously to break laws. One

may well ask: "How can you advocate breaking some laws and obeying others?" The answer lies in the fact that there are two types of laws: just and unjust. I would be the first to advocate obeying just laws. One has not only a legal but a moral responsibility to obey just laws. Conversely, one has a moral responsibility to disobey unjust laws. I would agree with St. Augustine that "an unjust law is no law at all."

Now, what is the difference between the two? How does one determine whether a law is just or unjust? A just law is a man made code that squares with the moral law or the law of God. An unjust law is a code that is out of harmony with the moral law. To put it in the terms of St. Thomas Aquinas: An unjust law is a human law that is not rooted in eternal law and natural law. Any law that uplifts human personality is just. Any law that degrades human personality is unjust. All segregation statutes are unjust because segregation distorts the soul and damages the personality. It gives the segregator a false sense of superiority and the segregated a false sense of inferiority. Segregation, to use the terminology of the Jewish philosopher Martin Buber, substitutes an "I it" relationship for an "I thou" relationship and ends up relegating persons to the status of things. Hence segregation is not only politically, economically and sociologically unsound ; it is morally wrong and sinful. Paul Tillich has said that sin is separation. Is not segregation an existential expression of man's tragic separation, his awful estrangement, his terrible sinfulness? Thus it is that I can urge men to obey the 1954 decision of the Supreme Court, for it is morally right; and I can urge them to disobey segregation ordinances, for they are morally wrong.

Rêve devenu réalité, liberté pour récompense

On ne peut pas parler du combat pour l'égalité des races sans citer le nom de **Nelson Mandela**, militant sud-africain anti-apartheid qui, après avoir payé son combat de 27 ans de prison, est devenu premier président noir d'Afrique du Sud, enfin débarrassée de la ségrégation raciale. Mais, comme aux Etats Unis après la guerre de sécession, les noirs n'ont pas obtenu plus qu'une égalité théorique : les problèmes liés à la pauvreté restent entiers. Le texte qui suit est le discours prononcé par Mandela au moment de son investiture.



Today, all of us do, by our presence here, and by our celebrations in other parts of our country and the world, confer glory and hope to newborn liberty.

Out of the experience of an extraordinary human disaster that lasted too long, must be born a society of which all humanity will be proud.

Our daily deeds as ordinary South Africans must produce an actual South African reality that will reinforce humanity's belief in justice, strengthen its confidence in the nobility of the human soul and sustain all our hopes for a glorious life for all.

All this we owe both to ourselves and to the peoples of the world who are so well represented here today.

To my compatriots, I have no hesitation in saying that each one of us is as intimately attached to the soil of this beautiful country as are the famous jacaranda trees of Pretoria and the mimosa trees of the bush weld.

Each time one of us touches the soil of this land, we feel a sense of personal renewal. The national mood changes as the seasons change.

We are moved by a sense of joy and exhilaration when the grass turns green and the flowers bloom.

That spiritual and physical oneness we all share with this common homeland explains the depth of the pain we all carried in our hearts as we saw our country tear itself apart in a terrible conflict, and as we saw it spurned, outlawed and isolated by the peoples of the world; precisely because it has become the universal base of the pernicious ideology and practice of racism and racial oppression.

We, the people of South Africa, feel fulfilled that humanity has taken us back into its bosom, that we, who were outlaws not so long ago, have today been given the rare privilege to be host to the nations of the world on our own soil.

We thank all our distinguished international guests for having come to take possession with the people of our country of what is, after all, a common victory for justice, for peace, for human dignity.

We trust that you will continue to stand by us as we tackle the challenges of building peace, prosperity, non-sexism, non-racialism and democracy.

We deeply appreciate the role that the masses of our people and their political mass democratic, religious, women, youth, business, traditional and other leaders have played to bring about this conclusion. Not least among them is my Second Deputy President, the Honorable F.W. de Klerk.

We would also like to pay tribute to our security forces, in all their ranks, for the distinguished role they have played in securing our first democratic elections and the transition to democracy, from blood-thirsty forces which still refuse to see the light.

The time for the healing of the wounds has come.

The moment to bridge the chasms that divide us has come.

The time to build is upon us.

We have, at last, achieved our political emancipation. We pledge ourselves to liberate all our people from the continuing bondage of poverty, deprivation, suffering, gender and other discrimination.

We succeeded to take our last steps to freedom in conditions of relative peace. We commit ourselves to the construction of a complete, just and lasting peace.

We have triumphed in the effort to implant hope in the breasts of the millions of our people. We enter into a covenant that we shall build the society in which all South Africans, both black and white, will be able to walk tall, without any fear in their hearts, assured of their inalienable right to human dignity - a rainbow nation at peace with itself and the world.

As a token of its commitment to the renewal of our country, the new Interim Government of National Unity will, as a matter of urgency, address the issue of amnesty for various categories of our people who are currently serving terms of imprisonment.

We dedicate this day to all the heroes and heroines in this country and the rest of the world who sacrificed in many ways and surrendered their lives so that we could be free.

Their dreams have become reality. Freedom is their reward.

We are both humbled and elevated by the honor and privilege that you, the people of South Africa, have bestowed on us, as the first President of a united, democratic, non-racial and non-sexist government.

We understand it still that there is no easy road to freedom.

We know it well that none of us acting alone can achieve success.

We must therefore act together as a united people, for national reconciliation, for nation building, for the birth of a new world.

Let there be justice for all.

Let there be peace for all.

Let there be work, bread, water and salt for all.

Let each know that for each the body, the mind and the soul have been freed to fulfill themselves.

Never, never and never again shall it be that this beautiful land will again experience the oppression of one by another and suffer the indignity of being the skunk of the world.

Let freedom reign.

The sun shall never set on so glorious a human achievement!

God bless Africa!

Le mouvement féministe

C'est une idée qui a du mal à rentrer dans les faits, mais ça n'est pas pour autant une idée nouvelle : deux grands esprits du dix-huitième siècle – Montesquieu et Condorcet – avaient déjà posé le postulat d'une égalité entre hommes et femmes : celles-ci possédaient aussi la force et le courage, elles étaient capables des mêmes démarches de l'esprit que les hommes et les différences entre sexes étaient uniquement liées à l'éducation et à la culture. Comme pour leur donner raison, il y eut Emilie du Châtelet. Les femmes commencèrent aussi à revendiquer leur participation aux affaires publiques ; selon Olympe de Gouges, « si les femmes peuvent monter à l'échafaud, elles doivent aussi pouvoir monter à la tribune. »

Au début du vingtième siècle, il y eut Marie Curie : cette grande physicienne ne milita pas en personne dans les mouvements féministes, mais sa seule existence renforça la cause féministe : elle est la première personnalité qui ait eu deux prix Nobel scientifiques. Et c'est une femme !

Simone de Beauvoir alla plus loin encore : avec sa formule « on ne naît pas femme, on le devient », elle disait, *dans le deuxième sexe*, que le potentiel des enfants – garçon ou fille - avant 12 ans est le même et que c'est principalement l'éducation et les interdits sociaux qui déterminent la place de chaque sexe dans la société.

On ne naît pas femme : on le devient. Aucun destin biologique, psychique, économique ne définit la figure que revêt au sein de la société la femelle humaine ; c'est l'ensemble de la civilisation qui élabore ce produit intermédiaire entre le mâle et le castrat qu'on qualifie de féminin. Seule la médiation d'autrui peut constituer un individu comme un *Autre*. En tant qu'il existe pour soi, l'enfant ne saurait se saisir comme sexuellement différencié. Chez les filles et les garçons, le corps est d'abord le rayonnement d'une subjectivité, l'instrument qui effectue la compréhension du monde : c'est à travers les yeux, les mains, non par les parties sexuelles qu'ils appréhendent l'univers. Le drame de la naissance, celui du sevrage, se déroulent de la même manière pour les nourrissons des deux sexes ; ils ont les mêmes intérêts et les mêmes plaisirs (...)

Jusqu'à douze ans, la fillette est aussi robuste que ses frères, elle manifeste les mêmes capacités intellectuelles ; il n'y a aucun domaine où il lui soit interdit de rivaliser avec eux. Si bien avant la puberté et parfois même dès sa toute petite enfance, elle nous apparaît déjà comme sexuellement différenciée, ce n'est pas que de mystérieux instincts immédiatement la vouent à la passivité, à la coquetterie, à la maternité : c'est que l'intervention d'autrui dans la vie de l'enfant est presque originelle et que dès ses premières années, sa vocation lui est impérieusement insufflée.

Mais l'évolution des mentalités se fit très lentement : en 1930, les femmes n'avaient pas le droit de vote dans la grande majorité des pays occidentaux ! Et, à ce sujet, il faut méditer le fait que les femmes de France - notre pays qui donne volontiers des leçons en matière de droits de l'Homme – n'obtinrent l'accès aux bureaux de vote qu'onze ans après les femmes turques. Mais la Turquie, en la personne de Kemal Atatürk, possédait un dirigeant réformateur qui fit entrer la Turquie dans le monde

moderne et qui doit, pour cette raison, être considéré comme un des plus grands hommes d'état du vingtième siècle

Ce droit de vote fut donné aux femmes en 1946, principalement en reconnaissance de leur participation à la résistance, qui fut à l'égal de celle des hommes ; mais, si le principe de l'égalité était acquis, il y avait encore des lois qui, dans les faits, limitaient la liberté des femmes et, parmi celles-ci, l'interdiction d'avorter.

Ce fut l'objet du procès de Bobigny (1972), suivi, quelques années après, par la loi Weil sur l'avortement, au grand dam des fondamentalistes chrétiens qui, parce qu'ils proclamaient qu'un avortement est un assassinat, prétendaient imposer leur vision à toutes les femmes.

Mais des différences persistent : l'égalité des salaires est encore loin d'être réelle et, surtout, il y a, sur le statut des femmes dans la société, la menace d'un autre fondamentalisme, musulman celui-là qui, sous prétexte de supposés préceptes coraniques, voudraient maintenir les femmes dans leur rôle traditionnel. Et l'état français, laïc et républicain, se montre étonnamment passif vis à vis des pratiques qui en résultent !

C'est cette passivité – assumée sous prétexte de tolérance religieuse - qu'Elisabeth Badinter dénonce comme étant la négation de l'égalité entre les sexes.

C'est à l'occasion du débat sur le foulard islamique en 1989 que l'universalisme connut sa première grande défaite et que l'on admit pour la première fois une différence de statut entre hommes et femmes. Sous l'événement apparemment anodin du port d'un foulard par des jeunes filles musulmanes se cachait une double transgression, dont l'une a occulté l'autre. En effet, ce n'était pas seulement un défi lancé à la laïcité traditionnelle, c'était aussi l'affirmation de devoirs spécifiques qui incombent à la femme en vertu de sa nature. Il est probable que les jeunes provocatrices, encouragées ou non par leurs parents, n'ont jamais pris conscience de la signification de leur acte, mais nul ne s'est vraiment soucié de leur expliquer qu'elles mettaient en péril l'idée d'égalité des sexes et par voie de conséquence la libération des femmes au sein de leur propre communauté. Au contraire, beaucoup s'empressèrent d'ignorer la symbolique de la soumission pour n'y voir qu'un acte de liberté qui appelait l'indulgence selon les uns, le respect selon les autres.

Le port du foulard imposé par les courants fondamentalistes signifie qu'une femme doit cacher ses cheveux pour ne pas être objet de désir. Il est le signal pour tous les hommes qui ne sont pas de sa famille qu'elle est inabordable et intouchable. Sans lui, non seulement elle est provocante, mais elle endosse la responsabilité de cette provocation et de ses suites. D'emblée, la femme est coupable de susciter des désirs impurs alors que l'homme est innocenté de les éprouver. Son corps n'a pas la même valeur que celui de l'homme. Il est une menace qu'il faut dissimuler pour le déssexualiser et le rendre inoffensif. Le foulard des jeunes lycéennes françaises et la burka des Afghanes ont la même signification symbolique : cachez ce corps que je ne saurais voir sous peine que j'en fasse ma chose. Seule différence : le degré de fondamentalisme qui n'est évidemment pas le même d'une société à l'autre.

En acceptant le port du foulard dans les écoles publiques, la République et la démocratie françaises ont peut-être fait la preuve de leur tolérance religieuse, mais elles ont carrément abandonné l'exigence de l'égalité des sexes sur le territoire national. Elles ont même lancé un message fort en sens contraire qui n'a pas été perdu pour tout le monde : faites ce que vous voulez de vos filles, ce n'est plus

notre affaire. Curieusement, le gouvernement de l'époque, imprégné du dogme relativiste, crut bon de se résigner. Plus étrange encore le silence du féminisme officiel qui fit semblant de croire qu'on faisait beaucoup de bruit pour rien. Le mot d'ordre étant : plus on s'indignera, plus on multipliera les provocations et plus on fera le jeu de l'extrême droite. Les anti-foulards furent priés de se taire pour ne pas être les complices de Le Pen. Mais la mode du foulard, au lieu de disparaître comme on nous l'avait prédit, se répandit un peu partout tel un signe de ralliement ou de défi lancé aux valeurs républicaines.

Les conséquences de ce reniement n'ont jamais été tirées : le foulard n'a été que la face visible de l'iceberg. Avec lui, une certaine conception de la jeune fille s'est trouvée légitimée dans les quartiers à majorité musulmane. Elle est dénoncée aujourd'hui par de jeunes femmes de banlieue. « Ni putes ni soumises », disent-elles, parce que, depuis dix ans, ce sont les deux images d'elles qui tendent à s'imposer. Soit elles entendent vivre comme le reste des Françaises en faisant usage des droits qui leur sont reconnus et elles encourent l'irrespect et la violence des garçons. Soit elles se soumettent à la loi des hommes qui les enferment dans la famille. La présidente de l'association, Fadela Amara, fait ce constat douloureux : « La régression du statut de la femme dans les quartiers où le message féministe n'a jamais pénétré s'est traduite par une recrudescence des violences envers les filles, des mariages forcés, du harcèlement par les garçons. On ne parle pas de sexe dans les familles, ni dans les quartiers ; on ne peut pas fumer ; on ne peut pas se mettre en jupe. On ne peut pas fréquenter de garçons, sinon on passe pour la pétasse ou la salope du quartier. On ne peut pas participer à des conversations, on nous dit : « rentre à la maison » ou « casse-toi ». On retire les filles de l'école. Le mythe de la beurette qui fait des études a explosé en vol. »

"Demain, grâce à vous, la justice française ne sera plus une justice qui tue"

Les réformes mettent du temps pour arriver à maturation, car seuls de très grands esprits sont capables de s'affranchir des idées de leur temps. Ainsi en est-il du débat sur la peine de mort. Il y a deux cents cinquante ans déjà, Condorcet s'était prononcé en faveur de son abolition. Lamartine, un demi-siècle plus tard, avait fait des discours contre la peine de mort, que ne renierait pas un abolitionniste d'aujourd'hui. Mais il y a aussi Victor Hugo, Jean Jaurès, Aristide Briand...

C'est à **Robert Badinter**, ministre de la justice en 1981, qu'il échet de mener à bien cette réforme. Le discours qu'il prononça à l'Assemblée Nationale et le vote qui suivit était pour lui l'aboutissement d'un long chemin.

Messieurs, j'ai salué Barrès en dépit de l'éloignement de nos conceptions sur ce point ; je n'ai pas besoin d'insister.

Mais je dois rappeler, puisque, à l'évidence, sa parole n'est pas éteinte en vous, la phrase que prononça Jaurès : "La peine de mort est contraire à ce que l'humanité depuis deux mille ans a pensé de plus haut et rêve de plus noble. Elle est contraire à la fois à l'esprit du christianisme et à l'esprit de la Révolution." En 1908, Briand, à son tour, entreprit de demander à la Chambre l'abolition. Curieusement, il ne le fit pas en usant de son éloquence. Il s'efforça de convaincre en représentant à la Chambre une donnée très simple, que l'expérience récente - de l'école positiviste - venait de mettre en lumière.

Il fit observer en effet que par suite du tempérament divers des Présidents de la République, qui se sont succédé à cette époque de grande stabilité sociale et économique, la pratique de la peine de mort avait singulièrement évolué pendant deux fois dix ans : 1888-1897, les Présidents faisaient exécuter ; 1898-1907, les Présidents - Loubet, Fallières - abhorraient la peine de mort et, par conséquent, accordaient systématiquement la grâce. Les données étaient claires : dans la première période où l'on pratique l'exécution : 3 066 homicides ; dans la seconde période, où la douceur des hommes fait qu'ils y répugnent et que la peine de mort disparaît de la pratique répressive : 1 068 homicides, près de la moitié. Telle est la raison pour laquelle Briand, au-delà même des principes, vint demander à la Chambre d'abolir la peine de mort qui, la France venait ainsi de le mesurer, n'était pas dissuasive.

Il se trouva qu'une partie de la presse entreprit aussitôt une campagne très violente contre les abolitionnistes. Il se trouva qu'une partie de la Chambre n'eut point le courage d'aller vers les sommets que lui montrait Briand. C'est ainsi que la peine de mort demeura en 1908 dans notre droit et dans notre pratique. Depuis lors - soixante-quinze ans - jamais, une assemblée parlementaire n'a été saisie d'une demande de suppression de la peine de mort. Je suis convaincu - cela vous fera plaisir - d'avoir certes moins d'éloquence que Briand mais je suis sûr que, vous, vous aurez plus de courage et c'est cela qui compte. [...]

En vérité, la question de la peine de mort est simple pour qui veut l'analyser avec lucidité. Elle ne se pose pas en termes de dissuasion, ni même de technique répressive, mais en termes de choix politique ou de choix moral.

Je l'ai déjà dit, mais je le répète volontiers au regard du grand silence antérieur : le seul résultat auquel ont conduit toutes les recherches menées par les criminologues est la constatation de l'absence de lien entre la peine de mort et l'évolution de la criminalité sanglante. Je rappelle encore à cet égard les travaux du Conseil de l'Europe de 1962 ; le Livre blanc anglais, prudente recherche menée à travers tous les pays abolitionnistes avant que les Anglais ne se décident à abolir la peine de mort et ne refusent depuis lors, par deux fois, de la rétablir ; le Livre blanc canadien, qui a procédé selon la même méthode ; les travaux conduits par le comité pour la prévention du crime créé par l'O.N.U., dont les derniers textes ont été élaborés l'année dernière à Caracas ; enfin, les travaux conduits par le Parlement européen, auxquels j'associe notre amie Mme Roudy, et qui ont abouti à ce vote essentiel par lequel cette assemblée, au nom de l'Europe qu'elle représente, de l'Europe occidentale bien sûr, s'est prononcée à une écrasante majorité pour que la peine de mort disparaisse de l'Europe. Tous, tous se rejoignent sur la conclusion que j'évoquais.

Il n'est pas difficile d'ailleurs, pour qui veut s'interroger loyalement, de comprendre pourquoi il n'y a pas entre la peine de mort et l'évolution de la criminalité sanglante ce rapport dissuasif que l'on s'est si souvent appliqué à chercher sans trouver sa source ailleurs, et j'y reviendrai dans un instant. Si vous y réfléchissez simplement, les crimes les plus terribles, ceux qui saisissent le plus la sensibilité publique - et on le comprend - ceux qu'on appelle les crimes atroces sont commis le plus souvent par des hommes emportés par une pulsion de violence et de mort qui abolit jusqu'aux défenses de la raison. A cet instant de folie, à cet instant de passion meurtrière, l'évocation de la peine, qu'elle soit de mort ou qu'elle soit perpétuelle, ne trouve pas sa place chez l'homme qui tue.

Qu'on ne me dise pas que, ceux-là, on ne les condamne pas à mort. Il suffirait de reprendre les annales des dernières années pour se convaincre du contraire. Olivier, exécuté, dont l'autopsie a révélé que son cerveau présentait des anomalies frontales. Et Carrein, et Rousseau, et Garceau.

Quant aux autres, les criminels dits de sang-froid, ceux qui pèsent les risques, ceux qui méditent le profit et la peine, ceux-là, jamais vous ne les retrouverez dans des situations où ils risquent l'échafaud. Truands raisonnables, profiteurs du crime, criminels organisés, proxénètes, trafiquants, maffiosi, jamais vous ne les trouverez dans ces situations-là. Jamais !

Ceux qui interrogent les annales judiciaires, car c'est là où s'inscrit dans sa réalité la peine de mort, savent que dans les trente dernières années vous n'y trouvez pas le nom d'un "grand" gangster, Si l'on peut utiliser cet adjectif en parlant de ce type d'hommes. Pas un seul "ennemi public" n'y a jamais figuré.[...]

Il suffit, en tout cas, de vous interroger très concrètement et de prendre la mesure de ce qu'aurait signifié exactement l'abolition si elle avait été votée en France en 1974, quand le précédent Président de la République confessait volontiers, mais généralement en privé, son aversion personnelle pour la peine de mort.

L'abolition votée en 1974, pour le septennat qui s'est achevé en 1981, qu'aurait-elle signifié pour la sûreté et la sécurité des Français ? Simplement ceci : trois condamnés à mort. Trois de plus.

IL NE FAUT PAS CONFONDRE PÂLE CAPITAINE ET PEINE CAPITALE.



La bande dessinée a elle aussi participé au débat sur la peine de mort : ici, la contribution du dessinateur et humoriste André Franquin, dans son album « idées noires », où il pousse le raisonnement logique jusqu'à un absurde indiscutable, si l'on admet que la justice doit être la même pour tous les citoyens.

Je vous les rappelle. Christian Ranucci : je n'aurais garde d'insister, il y a trop d'interrogations qui se lèvent à ce sujet, et ces seules interrogations suffisent, pour toute conscience éprise de justice, à condamner la peine de mort. Jérôme Carrein : débile, ivrogne, qui a commis un crime atroce. mais qui avait pris par la main devant tout le village la petite fille qu'il allait tuer quelques instants plus tard, montrant par là même qu'il ignorait la force qui allait l'emporter. Enfin, Djandoubi, qui était unijambiste et qui, quelle que soit l'horreur - et le terme n'est pas trop fort - de ses crimes, présentait tous les signes d'un déséquilibre et qu'on a emporté sur l'échafaud après lui avoir enlevé sa prothèse.

Loin de moi l'idée d'en appeler à une pitié posthume : ce n'est ni le lieu ni le moment, mais ayez simplement présent à votre esprit que l'on s'interroge encore à propos de l'innocence du premier, que le deuxième était un débile et le troisième un unijambiste.

Peut-on prétendre que si ces trois hommes se trouvaient dans les prisons françaises la sécurité de nos concitoyens se trouverait de quelque façon compromise ? [...]

Je sais que dans nos lois, tout dépend de votre volonté et de votre conscience. Je sais que beaucoup d'entre vous, dans la majorité comme dans l'opposition, ont lutté pour l'abolition Je sais que le Parlement aurait pu aisément, de sa seule initiative, libérer nos lois de la peine de mort. Vous avez accepté que ce soit sur un projet du Gouvernement que soit soumise à vos votes l'abolition, associant ainsi le Gouvernement et moi-même à cette grande mesure. Laissez-moi vous en remercier.

Demain, grâce à vous la justice française ne sera plus une justice qui tue. Demain, grâce à vous, il n'y aura plus, pour notre honte commune, d'exécutions furtives, à l'aube, sous le dais noir, dans les prisons françaises. Demain, les pages sanglantes de notre justice seront tournées.

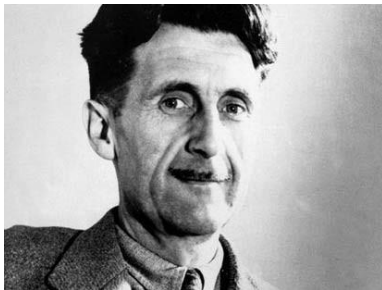
A cet instant plus qu'à aucun autre, j'ai le sentiment d'assumer mon ministère, au sens ancien, au sens noble, le plus noble qui soit, c'est-à-dire au sens de "service". Demain, vous voterez l'abolition de la peine de mort. Législateur français, de tout mon cœur, je vous en remercie.

DEMAIN, L'APOCALYPSE ?

Alors que, de Karl Marx à Victor Hugo, les principaux acteurs du 19ème siècle voyaient dans le vingtième la promesse d'une vie meilleure, il existe aujourd'hui toute une production cinématographique et littéraire qui parle des siècles futurs en termes de catastrophes humaines, politiques et écologiques. Les deux guerres mondiales, les génocides à répétition, la montée du terrorisme, la promesse de catastrophes à venir ont profondément marqué la conscience des peuples.

Les sociétés humaines seront marquées par le règne de la pensée unique : soit par la mise en place d'un totalitarisme dévastateur (George Orwell, 1984), soit par un dévoiement des connaissances scientifiques qui fera de nos sociétés des ruches où la place de chacun est marquée à l'avance (Aldous Huxley, *brave new world*).

1984



Dans 1984, George Orwell fait le tableau d'une société totalitaire, dominée par des ministères au nom insolite, où chacun est contrôlé par un système de vidéosurveillance jusque dans son domicile. On ne sait si « Big Brother » a une existence matérielle, mais il est à l'égal de Dieu dans les esprits humains. Et il est partout

Behind Winston's back the voice from the telescreen was still babbling away about pig-iron and the overfulfilment of the Ninth Three-Year Plan. The telescreen received and transmitted simultaneously. Any sound that Winston made, above the level of a very low whisper, would be picked up by it, moreover, so long as he remained within the field of vision which the metal plaque commanded, he could be seen as well as heard. There was of course no way of knowing whether you were being watched at any given moment. How often, or on what system, the Thought Police plugged in on any individual wire was guesswork. It was even conceivable that they watched everybody all the time. But at any rate they could plug in your wire whenever they wanted to. You had to live -- did live, from habit that became instinct -- in the assumption that every sound you made was overheard, and, except in darkness, every movement scrutinised.

Winston kept his back turned to the telescreen. It was safer, though, as he well knew, even a back can be revealing. A kilometre away the Ministry of Truth, his place of work, towered vast and white above the grimy landscape. This, he thought with a sort of vague distaste -- this was London, chief city of Airstrip One, itself the third most populous of the provinces of Oceania. He tried to squeeze out some childhood memory that should tell him whether London had always been quite like this. Were there always these vistas of rotting nineteenth-century houses, their sides shored up with baulks of timber, their windows patched with cardboard and their roofs with corrugated iron, their crazy garden walls sagging in all directions? And the bombed sites where the plaster dust swirled in the air and the willow-herb straggled over the heaps of rubble; and the places where the bombs had cleared a larger patch and there had sprung up sordid colonies of wooden dwellings like

chicken-houses? But it was no use, he could not remember: nothing remained of his childhood except a series of bright-lit tableaux occurring against no background and mostly unintelligible.

The Ministry of Truth -- Minitrue, in Newspeak -- was startlingly different from any other object in sight. It was an enormous pyramidal structure of glittering white concrete, soaring up, terrace after terrace, 300 metres into the air. From where Winston stood it was just possible to read, picked out on its white face in elegant lettering, the three slogans of the Party:

WAR IS PEACE

FREEDOM IS SLAVERY

IGNORANCE IS STRENGTH

The Ministry of Truth contained, it was said, three thousand rooms above ground level, and corresponding ramifications below. Scattered about London there were just three other buildings of similar appearance and size. So completely did they dwarf the surrounding architecture that from the roof of Victory Mansions you could see all four of them simultaneously. They were the homes of the four Ministries between which the entire apparatus of government was divided. The Ministry of Truth, which concerned itself with news, entertainment, education, and the fine arts. The Ministry of Peace, which concerned itself with war. The Ministry of Love, which maintained law and order. And the Ministry of Plenty, which was responsible for economic affairs. Their names, in Newspeak: Minitrue, Minipax, Miniluv, and Miniplenty.

The Ministry of Love was the really frightening one. There were no windows in it at all. Winston had never been inside the Ministry of Love, nor within half a kilometre of it. It was a place impossible to enter except on official business, and then only by penetrating through a maze of barbed-wire entanglements, steel doors, and hidden machine-gun nests. Even the streets leading up to its outer barriers were roamed by gorilla-faced guards in black uniforms, armed with jointed truncheons.

For some reason the telescreen in the living-room was in an unusual position. Instead of being placed, as was normal, in the end wall, where it could command the whole room, it was in the longer wall, opposite the window. To one side of it there was a shallow alcove in which Winston was now sitting, and which, when the flats were built, had probably been intended to hold bookshelves. By sitting in the alcove, and keeping well back, Winston was able to remain outside the range of the telescreen, so far as sight went. He could be heard, of course, but so long as he stayed in his present position he could not be seen. It was partly the unusual geography of the room that had suggested to him the thing that he was now about to do.

The thing that he was about to do was to open a diary. This was not illegal (nothing was illegal, since there were no longer any laws), but if detected it was reasonably certain that it would be punished by death, or at least by twenty-five years in a forced-labour camp.

BRAVE NEW WORLD

Le meilleur des mondes

Ce passage du premier chapitre de *brave new world* d'Aldous Huxley se passe dans une salle de fécondation artificielle. Le Directeur explique par quelle technique les embryons sont multipliés à partir d'un seul ovule fécondé, par une technique qui porte le nom de son inventeur. Le traitement particulier appliqué à chaque embryon détermine dès la naissance sa catégorie: d'« alpha », classe des dominants à « epsilon », classe des esclaves – avec les intermédiaires « Bêta », « gamma » et « delta »

“Bokanovski’s process” repeated the director and the students underlined the words in their little note-book.

One egg, one embryo, one adult, normality. But a bokanovskified egg will bud, will proliferate, will divide. From eight to ninety-six buds and every bud will grow into a perfectly formed embryo, and every embryo into a full-sized adult. Making ninety-six human beings grow where only one grew before. Progress.

Essentially, the D.H.C concluded, “bokanovskification consists of a series of arrests of development. We check the normal growth and, paradoxically enough, the egg responds by budding.

He pointed. On a very slowly moving band a rack-full of test-tubes was entering a large metal box, another rack –full was emerging. Machinery faintly purred. It took eight minutes to go through, he told them. Eight minutes of hard X-rays being about as much as an egg can stand. A few died ; on the rest, the least susceptible divided into two ; must put out four buds ; some eight ; all were returned to the incubator, where the buds began to develop ; then, after two days, were suddenly chilled, chilled and checked. Two, four, eight, the buds in their turn budded ; and having budded were dosed almost to death with alcohol ; consequently burgeoned again and having budded - bud out of bud out of bud were thereafter –further arrest being generally fatal – left to develop in peace. By which time the original egg was in a fair way to becoming anything from eight to ninety-six embryos – a prodigious improvement, you will agree, on nature. Identical twins – but not in piddling twos and threes as in the old viviparous days, when one egg would sometimes accidentally divide ; actually by dozens, by scores at a time.

But one student was fool enough to ask where the advantage lay.

“My good boy !” The director wheeled sharply round on him. “Can’t you see ? Can’t you see ? He raised a hand ; his expression was solemn. “Bokanovski’s process is one of major instruments of social stability”.

Standard men and women ; in uniform batches. The whole of a small factory staffed with the products of a single bokanovskified egg.

“Ninety identical twins working ninety identical machines.” The voice was almost tremulous with enthusiasm. “You really know where you are. For the first time in history.” He quoted the planetary motto. “Community, Identity, Stability.” Grand words. “If we could bokanovskify indefinitely, the whole problem would be solved.”

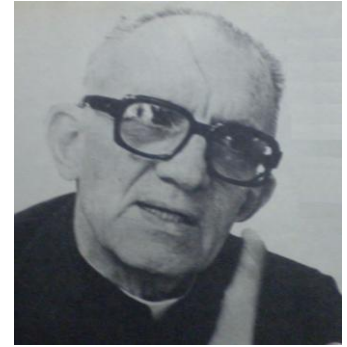
Solved by standard Gammas, unvarying Deltas, uniform Epsilon. Millions of identical twins. The principle of mass production applied to biology.

LA VINGT-CINQUIEME HEURE

Le moment où toute tentative de sauvetage devient inutile

L'écrivain qui parle de la vingt-cinquième heure voit les êtres humains soumis à une nouvelle dialectique du maître et de l'esclave, où ce dernier est devenu « technique », c'est à dire force immatérielle qui nous rend tous les jours mille services – mouvoir notre voiture, nous éclairer, raconter des histoires à la radio...

Mais ces « esclaves techniques » n'ont pas besoin d'un Spartacus pour, à leur tour, réduire leurs maîtres en esclavage : ils le font en imposant aux hommes un système de valeurs qui les déshumanisent.



Danger plus pernicieux encore que la pensée unique de Georges Orwell ou d'Aldous Huxley, tant les hommes en sont inconscients.

- Je suis poète, George, dit Traian. Je possède un sens que les autres n'ont pas et qui me permet d'entrevoir l'avenir. Le poète est un prophète. Je regrette le premier d'avoir à prédire des choses aussi tristes. Mais ma mission de poète m'y oblige. Il faut que je le crie à tous les échos, même si ce n'est pas agréable.
- Tu crois sérieusement à ce que tu dis ?
- Malheureusement, j'en suis convaincu.
- Je croyais que tu faisais seulement de la littérature.
- Ce n'est pas de la littérature, dit Traian. Chaque nuit, j'attends qu'il m'arrive quelque chose.
- Que pourra-t-il t'arriver ? demanda le procureur.
- N'importe quoi. Du moment où l'homme a été réduit à la seule dimension de valeur technico-sociale, il peut lui arriver n'importe quoi. Il peut être arrêté et envoyé aux travaux forcés, exterminé, obligé à effectuer qui sait quels travaux – pour un plan quinquennal, pour l'amélioration de la race ou autres buts nécessaires à la société technique, sans aucun égard pour sa propre personne. La société technique travaille exclusivement d'après des lois techniques – en maniant seulement des abstractions, des plans – et ayant une seule morale, la production.
- Est-il possible que nous soyons arrêtés ?
- Sur toute la surface du globe, aucun homme ne demeurera libre, dit Traian.
- Nous périrons donc dans les prisons sans être coupables ? demanda le procureur.

- Non, répondit Traian. L'homme se trouvera enchaîné par la société technique pendant de longues années. Mais il ne périra pas dans les chaînes. La société technique peut créer du confort. Mais elle ne peut pas créer de l'esprit. Et sans esprit, il n'y a pas de génie. Une société dépourvue d'hommes de génie est vouée à la disparition. La société technique, qui prend la place de la société occidentale et qui va conquérir toute la surface de la terre, périra elle aussi. L'illustre Albert Einstein affirme qu'il suffirait d'une solution de continuité de deux générations seulement dans la lignée des cerveaux de premier ordre spécialement doués pour la science physique pour que s'effondrassent toutes les constructions fondées sur cette science. Cet effacement de la société technique sera suivi de la renaissance des valeurs humaines et spirituelles. Cette grande lumière viendra sans doute de l'Orient. D'Asie. Mais pas de Russie. Les Russes se sont prosternés devant la lumière électrique de l'occident et n'y survivront pas. L'homme de l'Orient va conquérir la société technique et utilisera la lumière électrique pour éclairer les rues et les maisons. Mais il n'en deviendra jamais l'esclave et ne lui dressera pas d'autels, comme le fait aujourd'hui dans sa barbarie la société technique occidentale. Il n'éclairera pas à la lumière du néon les voies de l'esprit et du cœur. L'homme de l'Orient se rendra maître des machines de la société technique par l'esprit, tel un chef d'orchestre, grâce au génie de l'harmonie musicale. Mais il ne nous sera pas donné de connaître cette époque. Nous vivons un temps où l'homme se prosterne devant le soleil électrique comme un barbare.
- Nous périrons donc enchaînés ? dit le procureur.
- Personnellement, nous périrons dans les chaînes des esclaves techniques. Mon roman sera le livre de cet épilogue.
- Quel est son titre ?
- *La vingt-cinquième heure*, dit Traian. Le moment où toute tentative de sauvetage devient inutile. Même la venue d'un messie ne résoudrait rien. Ce n'est pas la dernière heure : c'est une heure après la dernière heure. Le temps précis de la société occidentale. L'heure exacte.

EN GUISE DE CONCLUSION ...

Si l'Union Européenne ne prend pas rapidement sa place dans le concert des nations, si la volonté politique est absente d'inventer un modèle fédéraliste, probablement l'histoire retiendra-t-elle qu'elle s'est suicidée en deux guerres.

De ce suicide, l'Amérique a tiré profit pour affirmer un statut de superpuissance. Et l'Amérique des années 60 et du début des années 70 nous a fait rêver : c'était celle qui nous avait libérés, celle qui conquérait la lune, qui gérait la crise de Cuba de la façon exemplaire qu'on connaît, qui était capable de ramener sur terre la mission Apollo 13 en perdition. Et elle même était sûre de sa puissance au point d'imposer ses standards culturels à tous et de se poser en gendarme du monde.

Mais la « maison divisée contre elle même » dont parlait Abraham Lincoln existait toujours : il y avait d'abord les problèmes raciaux, car la fin de la guerre civile n'avait accordé aux noirs aucune réparation, seulement la liberté. Et ce péché originel, cette contradiction entre les premières phrases de la déclaration d'indépendance (*we hold those truths to be self-evident, that all men are created equal, that they are endowed by their creator with certain inalienable rights, among them life, liberty and the pursuit of happiness*) et la réalité qui excluait les noirs, les amérindiens et les hispanos continue de miner l'Amérique.

Car les Etats Unis continuent de trahir leurs propres valeurs : les coups d'états favorisés par la CIA, les guerres pour le contrôle du pétrole, la prison de Guantanamo témoignent que le péché originel, de génération en génération, se transmet comme une malédiction.

La guerre perdue du Vietnam a montré à tous que l'Amérique n'était pas invincible. Les attentats du 11 septembre 2001 ont aussi marqué les esprits, comme, à la fin de l'empire romain, le sac par les barbares d'une Rome qui se croyait à l'abri de toute invasion.

Faut-il voir dans ces signes des temps ceux du déclin de l'Occident ? Au début du vingt-et-unième siècle, la montée en puissance de la Chine et de l'Inde suggère que le texte suivant, écrit par **Paul Valéry** en 1931, était prémonitoire.

Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles.

Nous avons entendu parler de mondes disparus tout entiers, d'empires coulés à pic avec tous leurs hommes et tous leurs engins; descendus au fond inexorable des siècles avec leurs dieux et leurs lois, leurs académies et leurs sciences pures et appliquées, avec leurs grammaires, leurs dictionnaires, leurs classiques, leurs romantiques et leurs symbolistes, leurs critiques et les critiques de leurs critiques. Nous savions bien que toute la terre apparente est faite de cendres. Nous apercevions à travers l'épaisseur de l'histoire, les fantômes d'immenses navires qui furent chargés de richesse et d'esprit. Nous ne pouvions pas les compter. Mais ces naufrages, après tout, n'étaient pas notre affaire.

Elam, Ninive, Babylone, ce sont de beaux noms vagues et la ruine totale de ces mondes n'avait pas plus de signification pour nous que leur existence même. Mais *France, Angleterre, Russie*, ce seraient aussi de beaux noms. *Lusitania* est un beau nom. Et nous voyons maintenant que l'abîme de l'histoire est assez grand pour tout

le monde. Nous sentons qu'une civilisation a la même fragilité qu'une vie. Les circonstances qui enverraient les œuvres de Keats et celles de Baudelaire rejoindre les œuvres de Ménandre ne sont plus du tout inconcevables : elles sont dans les journaux.

Ce n'est pas tout. La brûlante leçon est plus complète encore. Il n'a pas suffi à notre génération d'apprendre par sa propre expérience comment les plus belles choses et les plus antiques et les plus formidables et les mieux ordonnées sont périssables par accident ; elle a vu, dans l'ordre de la pensée, du sens commun, et du sentiment, se produire des phénomènes extraordinaires, des réalisations brusques de paradoxes, de déceptions brutales de l'évidence.

Je n'en citerai qu'un exemple: les grandes vertus des peuples allemands ont engendré plus de maux que l'oisiveté jamais n'a créé de vices. Nous avons vu sous nos yeux, le travail consciencieux, l'instruction la plus solide, la discipline et l'application les plus sérieuses, adaptés à d'épouvantables desseins. Tant d'horreurs n'auraient pas été possibles sans tant de vertus. Il a fallu, sans doute, beaucoup de science pour tuer tant d'hommes, dissiper tant de biens, anéantir tant de villes en si peu de temps; mais il a fallu non moins de qualités morales. Savoir et Devoir, vous êtes donc suspects?

INDEX DES NOMS CITES

L'index est à lire de la façon suivante :

- En noir, les auteurs des textes, dessins ou tableaux présentés dans cette compilation.
- En gris, les noms cités dans les commentaires.

En italique, le numéro des pages où leur nom apparaît.

Pour les textes en langues étrangères, nous donnons, à chaque fois que c'est possible, une référence Internet où apparaît une traduction française.

Alberti, Rafael (1902-1999) 22, 23

<http://espana36.site.voila.fr/poesia/poelis.htm>

Allende, Isabel (1942-) 87

Allende, Salvador (1908-1973) 87

Aragon, Louis (1897-1982) 12, 13, 92

Atatürk, Kemal (1881-1938) 99, 117

Bader, Douglas (1910-1982) 40

Badinter, Elisabeth (1944-), 103

Badinter, Robert (1928-), 105

Bakounine, Mikhaïl (1814-1876) 88

Beauvoir, Simone de (1908-1986), 102

Bohr, Niels (1885-1962) 57, 120

Brandt, Willy (1913-1992) 10, 82, 84, 118, 120

Brecht, Bertolt (1898-1956) 69

<http://francoise-kroichvili.perso.neuf.fr/textes/Brecht.htm>

Briand, Aristide (1862-1932) 85, 121

Burgos, Miguel (1903-1992) 27, 28

Camus, Albert (1913-1960) 81, 121

Celan, Paul (1920-1970) 45

<http://terreaciel.free.fr/feuilles/celan.htm>

Chatelet, Emilie du (1706-1749) 99

Churchill, Winston (1874-1965) 40, 80, 83, 85, 117, 120

http://extranet.zestory.com/fr/churchill/discour_13mai1940.htm

<http://mjp.univ-perp.fr/textes/churchill19091946.htm>

<http://mjp.univ-perp.fr/textes/churchill05031946.htm>

Colins, Larry (1929-2005) 41

Condorcet, Jean Antoine Nicolas de Caritat, marquis de (1743-1794) 105

Curie, Marie (1867-1934) 99, 120, 121

Dagerman, Stig (1923-1954) 70

Dietrich, Marlène (1901-1992) 82

Dorgelès, Roland (1886-1973) 19, 120

Esser, Johann (1890-1971) 53

Ferrat, Jean (1930-2010) 92, 93

Fischer, Joschka (1948-) 86

http://www.allenbachpresident.org/JPA_citations.html

France, Anatole (1844-1924) 16, 121

Franquin, André (1924-1997)

Garcia Lorca, Federico (1898-1936) 23

Garfias, Pedro (1901-1967) 27

<http://jean.dif.free.fr/textes/NI20051.html>

Gheorgiu, Virgil (1916-1992), 79, 112, 120

Giraudoux, Jean (1882-1944) 34

Gonzales, Felipe (1943-) 86

Gouge, Olympe de (1742-1793) 99

Grass, Günther (1927-) 4, 71, 82, 119, 121

Grigorenko, Piotr (1907-1987), 88

Halter, Marek (1936 -) 57

Hartnagel, Fritz (1917-2001) 61

Hemingway, Ernest (1899-1961) 30, 32, 121

Hernandez, Miguel (1910-1942) 24

Huber, Kurt (1893-1943) 62

http://www.pedagogie.ac-nantes.fr/1167338901437/0/fiche_ressourcepedagogique/&RH=1160767562828

Hugo, Victor (1802-1885) 3, 85

Huxley, Aldous (1874-1963), 111

Jaurès, Jean (1859-1914) 17, 18, 120

Junger, Ernst (1895-1998) 21, 120

Kadhafi, Mouamar (1942-) 41

Kennedy, John F. (1917-1963) 8, 97

http://fr.wikipedia.org/wiki/Ich_bin_ein_Berliner

King, Martin Luther (1929-1968) 7, 95, 97, 119, 121

http://fr.wikipedia.org/wiki/I_Have_a_Dream
<http://www.larecherchedubonheur.com/article-4599652.html>

Kipling, Rudyard (1865-1936), 5, 121

Lamartine, Alphonse de (1790-1869)

Langhoff, Wolfgang (1901-1966) 53

Lapierre, Dominique (1931-) 41

Levi, Primo (1919-1987), 76

Lincoln, Abraham (1809-1865), 116

Machado, Antonio (1875-1939) 23

<http://espana36.site.voila.fr/poesia/poelis.htm>

Malraux, André (1901-1976) 30, 32

Mandela, Nelson (1918-), 121

Mann, Heinrich (1871-1950) 83

Mann, Thomas (1875-1955) 83, 121

Manouchian, Mélinée (1913-1989) 15

Manouchian, Missak (1906-1944) 13, 15

Marx, Karl (1818-1883) 88

Maurois, André (1885-1967) 5

Meissner, Ursula (1922 - ?) 56

Montesquieu, Charles de Segondat, baron de (1689-1755) 99

Neruda, Pablo (1904-1973) 26, 92, 121

<http://espana36.site.voila.fr/poesia/poelis.htm>

Niemöller, Martin (1892-1984) 65, 83

Orwell, George (1903-1950) 29, 32, 109

<http://www.george-orwell.org/1984/0.html>

Parks, Rosa (1923-2005) 95

Péguy, Charles (1873-1914) 1

Picasso, Pablo (1881-1973) 31

Pierre (Henri Grouès, dit l'abbé) (1912-2007) 64, 119

Poelchau, Harald (1903-1972) 56, 120

Renoir, Jean (1894-1979) 67

Rougemont, Denis de (1906-1985) 86

Saint Exupéry (Antoine de) (1900-1944) 33, 67, 73

Sanders-Brahms, Helma (1940-) 71

Schiller, Friedrich (1759-1805) 10

Schindler, Oskar (1908-1974) 58, 119

Schlink, Bernhard (1944-) 82

Schmorell, Alexander (1917-1943) 62

Schneider, Peter (1940-) 55

http://www.edition-grasset.fr/chapitres/ch_schneider4.htm
http://pagesperso-orange.fr/d-d.natanson/justes_allemands.htm

Scholl, Hans (1918-1943) 60, 62, 83

Scholl, Sophie (1921-1943) 60, 61, 62, 83

Schröder, Gerhard (1944-) 86

http://www.allenbachpresident.org/JPA_citations.html

Schumann, Robert (1886-1963) 86

Schwartz-Bart, André (1928-2006) 52

Seeger, Pete (1919-) 68

<http://www.lacoccinelle.net/traduction-chanson-68322-.html>

Semprun, Jorge (1923-) 49, 76, 120

Shackleton, Ernest (1874-1922) 40

Shemer, Naomi (1931-2004) 43

<http://www.upif.org/evenements/article-7620-144-7-hommage-naomi-shemer-zi-vient-quitter.html>

Soljetnitsyne, Alexandre (1918-2008) 89, 119, 120

Spielberg, Steven (1946-) 59

Strobel, Robert (?- ?) 82

Tadslitzky, Boris (1911-2005) 11, 51, 53

Timbaud, Jean Pierre (1904-1941) 11

Valéry, Paul (1871-1945) 85, 114

Vilain, Raoul (1885-1936) 16

Wisbar, Franz (1899-1967), 71

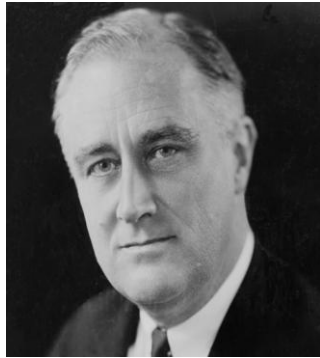
Zweig, Stefan (1881-1942) 46, 81, 88, 120

GALERIE DE PHOTOS

Grands hommes d'état



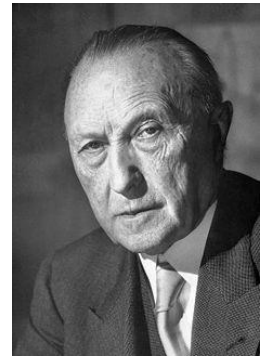
Kémal Atatürk



Franklin Roosevelt



Winston Churchill



Konrad Adenauer



Charles de Gaulle



Pierre Mendès France



Robert Kennedy



Willy Brandt

Dictateurs sanguinaires



Joseph Staline



Adolf Hitler



Benito Mussolini



Francisco Franco



Augusto Pinochet



Pol Pot



Raul Videla



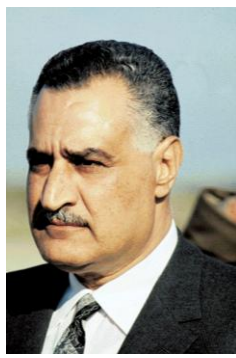
Idi Amin Dada

Liste non exhaustive, hélas !

Non-alignés



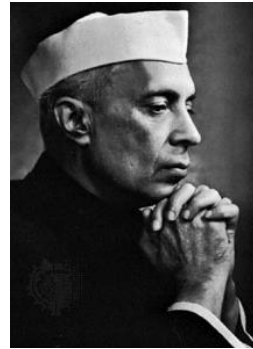
Mehdi
Ben Barka



Gamal Abdel
Nasser



Fidel Castro

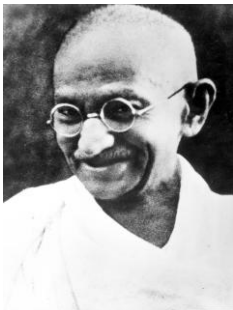


Jahawardal
Nehru



Ho Chi Minh

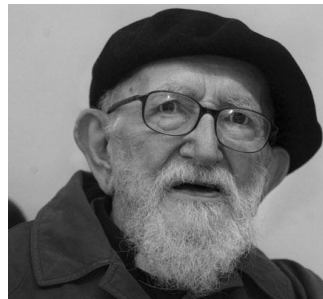
„Prophètes“



Mohandas
Gandhi



Martin Luther King



Abbé Pierre



Don Helder Camara

Justes parmi les nations



Mohamed V



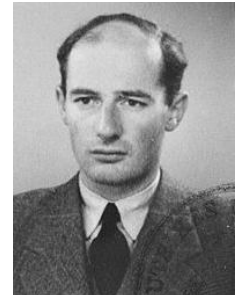
André Trocmé



Harald
Poelchau



Aristides de
Souza Mendes



Raoul
Wallenberg



Pierre Chaillet



Irena Sendlerowa



Emilie et Oskar Schindler



Hélène Duc

« Panthéonisés » du vingtième siècle



Emile Zola



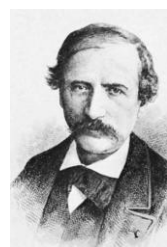
Jean Jaurès



Paul Painlevé



Jean Perrin



**Marcellin
Berthelot**



**Paul
Langevin**



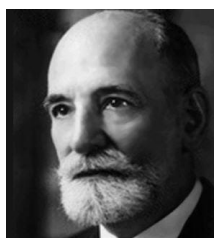
Félix Eboué



Jean Moulin



André Malraux



René Cassin



Jean Monnet



**Pierre et Marie
Curie**

Ils ont vécu et témoigné



Roland Dorgelès



Ernst Junger



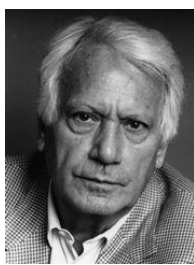
Stéphane Zweig



Virgil Gheorgiu



Alexandre Soljenitsyne



Jorge Semprun



Günther Grass

Prix Nobel cités dans l'index



Niels Bohr
(*physique*, 1922)



Willy Brandt
(*paix*, 1971)



Aristide Briand
(*paix*, 1925)



Albert Camus
(*littérature*, 1957)



Winston Churchill
(*littérature*, 1953)



Marie Curie
(*Physique*, 1903)
(*Chimie*, 1911)



Anatole France
(*littérature*, 1921)



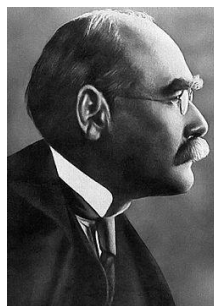
Günther Grass
(*littérature*, 1999)



Ernest Hemingway
(*littérature*, 1954)



Martin Luther King
(*paix*, 1964)



Rudyard Kipling
(*littérature*, 1907)



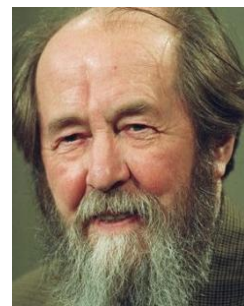
Thomas Mann
(*littérature*, 1929)



Nelson Mandela
(*paix*, 1993)



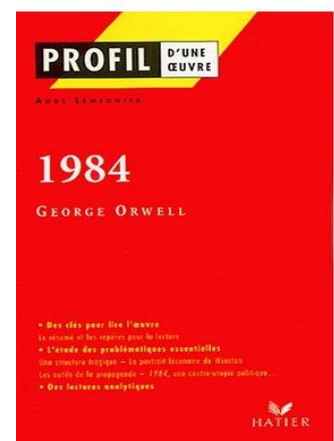
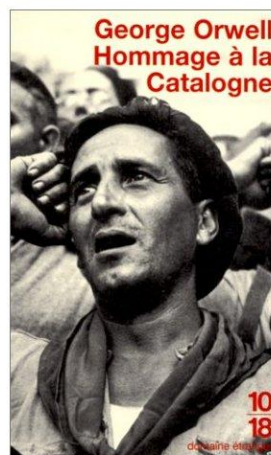
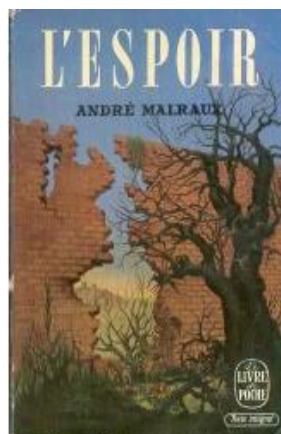
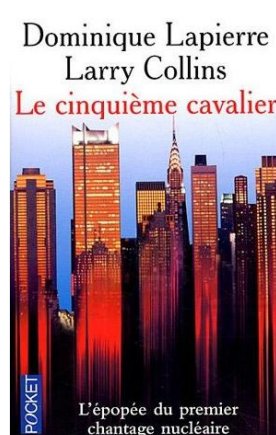
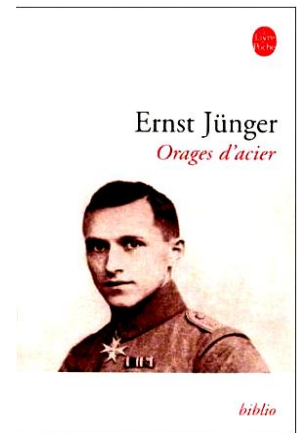
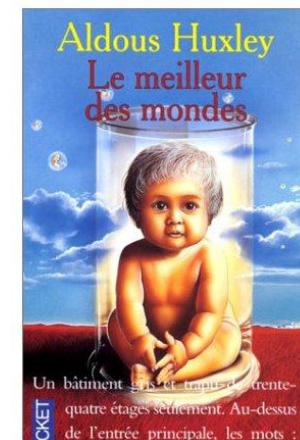
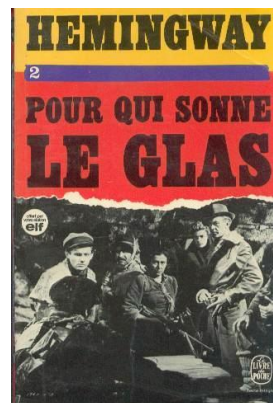
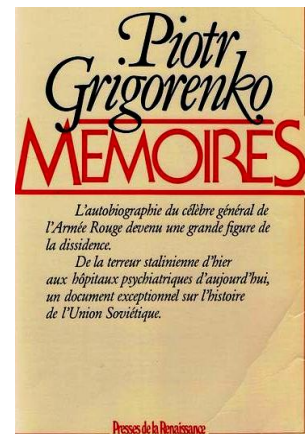
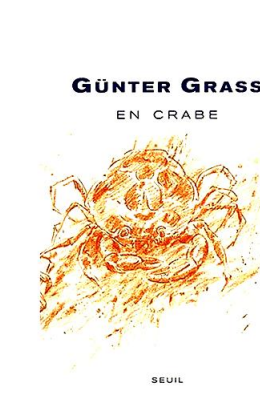
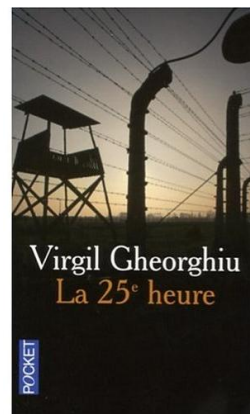
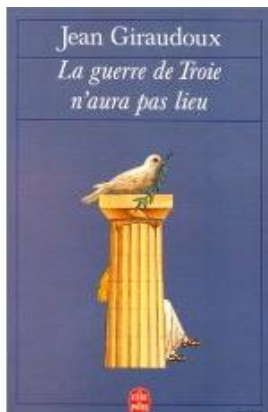
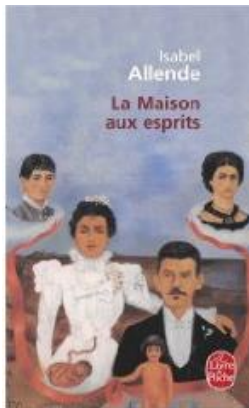
Pablo Neruda
(*littérature*, 1971)

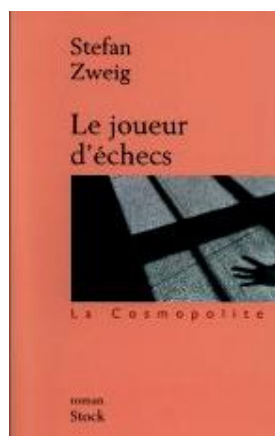
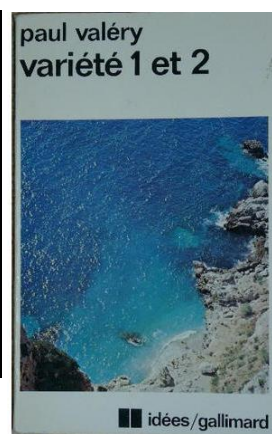
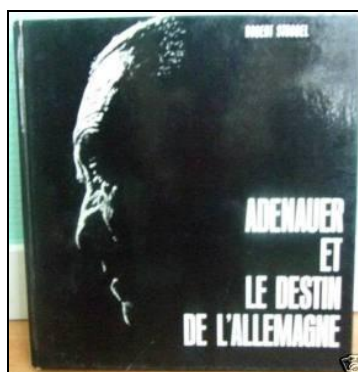
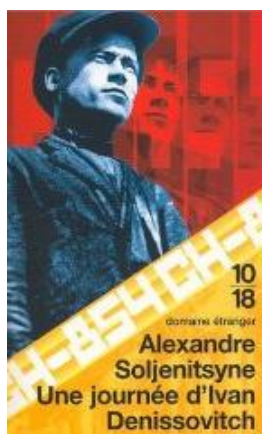


Alexandre Soljenitsyne
(*littérature*, 1970)

BIBLIOGRAPHIE

(Versions françaises)





THEMATIQUE

Avant propos	3
Etre un homme	5
Etre libre	7
La paix assassinée	17
Quand la mort était un maître venu d'Allemagne	45
Au risque de sa vie, le refus de l'inacceptable	55
Des lendemains qui déchantent	67
La réconciliation des frères ennemis	85
Les dictatures d'après guerre	87
Les grandes causes du vingtième siècle	95
Demain, l'apocalypse ?	109
En guise de conclusion	114
Index des noms cités	116
Galerie de photos	118
Bibliographie	122